

**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 16

PER 53 (11) m

no 5504



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

- I. — Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, correspondante de Gustave Flaubert .. Daniel Brizemur
- II. — Novembre, de G. Flaubert Lorenza Maranini
- III. — Le Manuscrit de Passion et Vertu .. . Madeleine Cottin
Jean Bruneau
- IV. — Pèlerinage au Pays de Madame Bovary Gaston Bosquet
- V. — Gustave Flaubert, metteur en scène de Louis Bouilhet (M^{lle} Aïssé) Gaston Bosquet
- VI. — Flaubert et les Goncourt. — Extrait du Journal des Goncourt (suite) Edmond et Jules de Goncourt
- VII. — L'Édition Originale de Madame Bovary G.-R. Piclin
- VIII. — Les Exemplaires sur Grand Papier de Madame Bovary et de Salammbô .. Auguste Lambiotte
- IX. — Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot
- X. — Ouvrages de Flaubert à vendre en librairies.
- XI. — Autour de Flaubert et de son Œuvre :
 - 1. A propos de l'orthographe des Delamare.
 - 2. Flaubert à la Radio. Un Concours Bovary.
 - 3. Au dîner de la Saint-Polycarpe.
- XII. — Le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen J. Toutain-Revel
- XIII. — La Bibliothèque Flaubert à Croisset.

XIV. — Questions et Réponses.

1. Bibliographie de Flaubert et de son Œuvre (suite).
2. Œuvres de George Sand, de Goëthe, Heine, W. Scott à la Bibliothèque Flaubert à Croisset.

XV. — Comptes Rendus Littéraires :

1. Le Rideau à l'Italienne, de René Dumesnil.
2. Pierre et Jean, par Guy de Maupassant. Préface de Pierre Cogny.

XVI. — La Vie de notre Société :

1. Hommage à Emile Verhaeren.
2. Election de M. Jean Pommier à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.
3. Visite d'Etudiants étrangers à Rouen et à Croisset.
4. Conférence par M. Aimé Dupuy sur Flaubert et le Chemin de Fer.
5. Conférence par le D^r Galérant sur « De Trouville à Freudensstadt ».

XVII. — Le Courrier du Bulletin :

1. Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin.
2. Pour les rééditions du Bulletin.
3. Bulletins à réacheter.

XVIII. — Bibliographie.

Mademoiselle Leroyer de Chantepie

Vers l'an 1880, les Angevins voyaient fréquemment passer dans les rues de leur ville une calèche attelée tantôt d'un cheval blanc, tantôt d'un cheval gris pommelé, que conduisait un cocher sans livrée. Derrière les panneaux vitrés, on reconnaissait une silhouette familière, et plusieurs saluaient d'un sourire ironique cette apparition surannée. C'était une vieille fille de quatre-vingts ans dont le visage encore frais et rose était encadré de cheveux toujours bruns, coiffés en bandeaux plats. Les élégantes du jour, qui visaient à la beauté par le moyen des frisettes et de la tournure, fille rétrécie de la erinoline, se scandalisaient qu'elle eut gardé le paletot-sac et la jupe ronde 1830. Des fleurs, le plus souvent des roses, éclataient sur son cabriolet de velours noir. C'était comme une cocarde de jeunesse qu'elle arborait pour ses sorties. Ses mains fines, qu'elle ne voulut jamais couvrir de gants, faisaient une tache claire sur la robe sombre.

M^{lle} de Chantepie vivait ses dernières années dans l'allégresse et dans une agitation bienfaisante.

Elle allait à l'église, au théâtre, au concert, aux expositions de peinture ou d'horticulture. Son équipage stationnait parfois près d'un Quinconce, et les fanfares volaient du kiosque à musique jusqu'à elle, par dessus les camélias coniques et les fusains taillés en boule. Car elle ne descendait pas de voiture pour entrer dans le jardin, le plein air lui étant pernicieux. Plus volontiers, elle se rendait au cirque en bois, bâti près de la Maine, où débutaient alors les concerts classiques qui sont encore le charme et l'honneur de la cité angevine. Elle en était membre fondateur. Je ne crois pas qu'elle en troublât jamais la religieuse audition. Mais au théâtre, son émotion ne pouvait se contenir et ses exclamations bruyantes tournaient vers sa loge des visages indignés ou réjouis.

Elle faisait beaucoup parler d'elle. On ne trouvait pas séant qu'elle eut la passion des arts et de la littérature, et qu'elle employât plusieurs heures de sa journée et de sa nuit à écouter des lectures, à écrire, à se faire jouer par ses amis des trios, des quatuors, ou même de petits opéras.

Et puis ne s'imaginait-elle pas, à son âge, d'ouvrir toute grande sa maison du boulevard des Lices, de donner des soirées, d'accueillir étudiants, jeunes filles, jeunes ménages, de laisser le flirt et la danse s'installer audacieusement dans ses salons jusqu'à l'aube ! Oh ! ces réceptions de M^{lle} de Chantepie, quels gais souvenirs elles ont laissés à ceux qui en furent ! Mais aussi quelles réticences pudiques, quels sous-entendus, quelles accusations chez ceux qui n'y furent pas conviés !

Enfin, la maîtresse de maison qui bénissait de pareils ébats était notée comme un transfuge du monde aristocratique où sa naissance l'avait classée : elle était libérale ! Elle frayait avec les fonctionnaires de la République ! Bien qu'elle observât toutes les prescriptions de la religion catholique, elle ne se croyait pas tenue de ne fréquenter que les vieilles dames abandonnées à la dévotion et aux saintes médisances. Protestants, juifs, libres penseurs se rencontraient chez elle avec des catholiques fervents. Si, par hasard une discussion trop vive s'élevait entre des esprits si divers, elle y mettait le holà avec une grâce et une autorité dignes des grandes dames du dix-huitième siècle : « Chez moi, on ne parle ni

politique ni religion, vous le savez bien, disait-elle en souriant. Est-ce qu'il n'y a pas d'autres sujets de conversation plus agréables ? ». Et la musique ou la littérature rétablissait la paix.

Sévère pour elle-même, elle était d'une parfaite aménité pour tous. Car, c'est un point que lui accordent ses plus injustes détracteurs ; elle avait reçu en partage la bonté, la vraie bonté, celle qui ne distingue pas, celle qui ne veut pas juger, celle qui ne croit pas au mal, celle qui trouve à toute force une explication ou une excuse.

Que certains en aient abusé, cela est bien possible ; elle-même avait pu s'en plaindre dans le temps passé. Mais sans doute avait-elle pris son parti de ne plus répandre autour d'elle que la joie.

Toutefois, au milieu de ce tardif épanouissement, sa sérénité paraissait compromise à deux époques de l'année, aux approches de Pâques et de Noël. Son grand front se plissait, un nuage obscurcissait le bleu foncé de ses yeux, elle s'agitait, ne dormait plus. Et il est bien vrai que les deux grandes fêtes de l'église étaient toutes les raisons de son inquiétude. Elle souhaitait de les célébrer dignement. Mais pour cela il fallait se confesser. Or, la confession avait été l'épouvante, le cauchemar, le tourment de toute son existence. Après bien des luttes entre ses répugnances et son devoir religieux, elle avait dû y renoncer. En dépit des rassurantes boutades de sa fidèle majordome, Nanette, qui était un esprit fort, et qui avait pris la direction de sa conscience comme de sa maison, elle était assaillie de remords. C'étaient des derniers grondements des orages qui avaient bouleversé son âme et qui avaient fait d'elle, pendant plus de cinquante ans, une pauvre créature exténuée, en quête partout de remèdes à des misères morales dont elle avait cru périr cent fois.

Marie-Sophie Leroyer de Chantepie fut bien de la génération romantique, par les tempêtes réelles ou imaginaires de sa vie, par les tendances de son esprit, par ses prétentions littéraires.

C'est à Château-Gontier, le 31 octobre 1800, que sa mère, âgée de quarante-huit ans, « lui infligea la vie ». Elle tombait dans une famille déjà pourvue de cinq enfants mais venus de deux sources. Le père, en effet, avait apporté de premières noces subies à vingt ans au milieu des larmes, deux filles déjà fort grandes. Quant à la nouvelle M^{me} de Chantepie elle tenait d'un vieillard « méchant débauché et ladre », qu'elle avait épousé de force à dix-sept ans, un garçon et deux filles. Ces deux victimes d'une même contrainte s'étaient rencontrés. Lui était veuf. Elle, mourante, quitta son vieux mari, revint à la santé, puis se réfugia dans un couvent que la Révolution n'avait pas encore dépeuplé. La loi du divorce, votée par la Convention et considérablement élargie par la suite, lui permit d'épouser, civilement du moins, M. de Chantepie. Mais cette union, qui contentait du moins son cœur, alarmait sa conscience chrétienne. S'ajoutant aux misères passées, aux terreurs que la chouannerie entretenait dans la région, ses scrupules ne lui laissèrent plus de repos.

Marie-Sophie, fruit tardif, inespéré et irrégulier, fut pourtant accueillie avec joie. Relatant plus tard tous ces détails, elle dit : « Je me ressentis des frayeurs de ma mère ; j'eus une sensibilité excessive, des terreurs extrêmes. J'étais née sous de tristes auspices ». Elle faillit d'abord mourir de faim chez sa nourrice : « Je commençai ma vie par le jeûne ». C'est d'ailleurs assez l'usage, dans le monde romantique, d'avoir son cercueil près de son berceau.

Elle avait sept ans quand son père, cédant sa place d'inspecteur des Domaines, vint s'installer à Angers dans une maison triste du triste quartier d'Outre-Maine, au milieu des couvents, des églises en ruines et des foyers dévots. Il paraît qu'on fit là beaucoup d'économie, et que

l'intérieur évoquait à l'avance celui que Balzac dépeindra dans Eugénie Grandet. L'enfant tomba dans une grande mélancolie. On avait confié son éducation à une vieille fille fanatique et presque folle, son instruction à des religieuses qui n'étaient guère allées au-delà de leur Croix de par Dieu, sa direction à un prêtre ignorant et borné, tout juste un peu moins fanatique que la vieille fille. Quand ce régime l'eut rendue tout à fait malade, à l'âge de treize ans, on fit appel à un médecin ignorant. En sorte que son âme et son corps furent également mal traités, et qu'à deux ou trois reprises elle put se demander si elle allait mourir prématurément du prêtre ou du médecin.

En fait elle ne guérit jamais parfaitement, et la maladie, sans doute héritée de sa mère, le scrupule, s'installa dans sa cervelle et brouilla pour longtemps ses vues et ses démarches. Son intelligence n'en resta pas moins fort éveillée.

L'ingénieuse parcimonie de son père ayant ajouté le charme d'une petite fortune à sa beauté et à ses talents naturels, elle ne manqua pas de soupirants. Le père étant mort, le nombre des prétendants ne fit qu'accroître : « On me demandait continuellement en mariage, dit-elle, mais il suffisait qu'on voulut m'épouser pour me déplaire ». Marie-Sophie jugea que le mariage établi sur des bases injustes incompatibles avec la loyauté de son caractère. Sans doute l'histoire de sa mère, assez exceptionnelle pourtant, lui servait-elle de leçon et de prémisse à une conclusion trop générale. Et puis, appartenir à quelqu'un, n'importe à quel titre, lui inspirait « une répugnance instinctive et insurmontable ». Elle avait été peu instruite, mais je croirai volontiers qu'elle avait déjà commencé à réparer en lisant, en dévorant tous ces beaux livres dont on l'avait écartée jusqu'alors ? Elle se formait elle-même. Entreprise généreuse, assurément, mais conduite sans discipline et par conséquent fort hasardeuse. Il est permis de reconnaître dans ses jugements l'influence de l'individualisme dont la littérature alors était imprégnée.

Une fois pourtant elle aime celui qui l'aimait. Pourquoi ne l'épousa-t-elle pas ? Il faut ici invoquer, avec ses idées sur le mariage, son état d'esprit particulier, son impuissance à prendre une décision : « Le rendrai-je heureux ? Me rendra-t-il heureuse ? ». Sur ce point d'interrogation son âme demeura suspendue, ainsi que sa destinée.

Elle se dévoua à soigner sa mère, qui ne devait mourir tout à fait qu'en 1835. Maîtresse de ses heures sans soutien, sans conseil, M^{lle} de Chantepie fut contrainte de se créer une vie personnelle. Comme elle était très bien douée et que ses premières études n'avaient pas, tant s'en faut, épuisé tout son désir de savoir, elle donna pâture à son imagination. Elle butina, amassa miel et cire, mais laissa la réalité s'arranger autour d'elle un peu au petit bonheur.

Son père, qui ne prêtait pas, avait placé son cher argent en solides fonds de terre. Il avait acheté, dans les environs d'Angers, en plusieurs lots, de petites propriétés qui formèrent au total un assez vaste domaine. Ce sont au flanc des collines qui descendent de la route de Nantes vers la Maine, des maisons entourées de jardins, en bordure d'un chemin parallèle à la rivière. Le faubourg est encore tout proche, des talus de verdure en guise de trottoirs et des haies vives annoncent la pleine campagne, mais une campagne angevine toute aimable, parsemée de fleurs, de villas, de vergers.

Un vieux mur d'ardoise, crevassé, trapu, porte une lourde couronne de lierre, comme un dieu rustique. Il laisse voir les cimes des poiriers bien taillés, et les cônes des cyprès plus hardis et plus sombres. Au-delà d'un portail, voici un petit bâtiment à long toit aigu, survivant du quinzième siècle, et qui fut l'écurie d'une auberge à l'enseigne de la

Licorne. Ici logea, dit-on, en passant, François I^{er}. Dans la cour, une margelle de puits s'abrite sous une niche tapissée de plantes grimpantes. un arbuste presque centenaire dégage de cette masse touffue son feuillage délicat. Tous les ans, à l'automne, on y voit pendre des grenades roses que la douceur du climat conduit à la maturité. Le fond de la cour est fermé par la maison d'habitation, qui n'a rien de seigneurial, ni même aucun cachet d'architecture. Sur la façade de pierres blanches se superposent un rez-de-chaussée, un étage et des fenêtres de grenier en saillie sur le toit. Elle est interrompue en son milieu par une sorte de demi-tourelle ronde percée de deux fenêtres à meneaux. C'était la loggia des oiseaux.

Des hauteurs de la propriété, l'on peut suivre, au pied des collines, la Maine qui coule parmi les prés et souvent les inonde. Elle s'en va sans hâte vers la Loire, dont la large vallée élargit à droite l'horizon bleuté. Le coteau d'en face est plus âpre, mais presque toujours estompé de brume. Vers la gauche, il porte toute la majesté de la ville, avec l'enceinte garnie de tours de son énorme château fort, la massive tour Saint-Aubin et les deux clochers pointus de sa cathédrale, au-dessus d'un quai aux vastes bâtiments réguliers.

M^{lle} de Chantepie préférerait cette habitation à sa maison de ville, bâtie de pierres tombales sur l'emplacement d'un cimetière, sans horizon, sévèrement meublée, et remplie pour elle de souvenirs attristants.

D'ailleurs la campagne ne fut pas pour elle la solitude. Elle ne tarda pas à y être entourée d'une petite colonie. C'est d'abord d'une servante de confiance, dont la progéniture viendra offrir à la vieille fille son dévouement et aussi ses petits ennuis à partager, ses misères à soulager. Des parentés spirituelles relèvent ces liens de domesticité ; la maîtresse accepte un filleul. Elle se charge de son éducation. Celui-ci amènera plus tard sa femme et ses enfants. Pour l'instant c'est son professeur de latin qui devient l'homme de confiance, le régisseur du domaine. La vraie famille est représentée par un cousin, ancien notaire, à qui la rédaction des contrats semble bien n'avoir laissé ni l'argent ni l'honneur et une nièce contrefaite de corps et d'esprit. De temps à autre, on voit paraître une amie avec son enfant, qui cherche un port entre deux tempêtes. Enfin, le classique réfugié Polonais se trouve là, on ne sait comment, généreux, obligeant, chevaleresque et gueux. A certaines époques, la compagnie montera jusqu'à dix-huit personnes. Et je ne compte pas les chiens qui n'étaient ni les moins aimés ni les moins reconnaissants.

Une telle cour est toute à l'honneur de celle qui la rassemble. Car, domestiques à part, quel autre motif pouvait avoir M^{lle} de Chantepie de s'intéresser à ces divers personnages, que le désir de leur épargner la disette ou la suprême déchéance ? Elle n'en reçoit même pas le bienfait d'une société ; elle garde la sensation de l'isolement intellectuel, parmi des gens qui lui sont si inférieurs. Elle leur sacrifie son repos et une part de sa fortune. Elle est entraînée à jouer son rôle dans la mesquine tragédie où chacun se débat.

Le filleul, choyé comme un vrai fils, devient charmant comme un enfant gâté. Après avoir essayé dix métiers sans succès et sans beaucoup de zèle, il se fait proscrire au Deux-Décembre. La marraine le cache dans les parages de Baupreau, chez des parents à elle, dont le fervent royalisme ne peut être soupçonné de complicité. Enfin, elle parvient à démontrer au procureur impérial d'Angers, qui se trouve être son cousin, que le jeune républicain a été calomnié et n'en veut ni à la personne de l'Empereur, ni à la magistrature du nouveau régime. Revenu à la lumière, le martyr n'est pas plus sage. Il s'obstine à contracter un mariage peu reluisant et qui n'est pas du tout ce qu'on avait rêvé pour lui. La marraine

s'en désolé. A trente-six ans, il est atteint d'une tumeur au cerveau qui le paralyse à moitié, et dès lors il promène à travers le logis son désceurement, et une bonne humeur qui n'est pas inaltérable.

L'ex-professeur de latin, versé dans la médecine, se rend tellement nécessaire que l'on songe à l'épouser. Mais l'on s'aperçoit à temps que les goûts intellectuels ne concordent pas. De plus, il a un grave défaut : il boit, et il est incorrigible. En vain toute la maison est mise au régime de l'eau claire pour lui épargner la tentation : il s'en va se reconforter chez lui, tandis que les autres le maudissent. A cinquante ans, il germera dans sa tête échauffée le dessein d'épouser une petite servante de dix-huit ans ; et la maîtresse de céans, faisant abstraction de ses sentiments intimes, accepta la perspective d'un nouveau ménage à héberger. Inépuisable amitié qui se dépensera enfin pendant une longue maladie et qui restera désespérée après la mort de ce compagnon de trente années.

Le roman le plus complet est celui de la nièce, fille d'une fille de M^{me} de Chantepie. Elle s'appelle Agathe, elle n'a rien pour plaire. Enfant disgraciée, bientôt orpheline de mère, odieuse à sa famille, la maladie en fait une jeune fille difforme, honteuse d'elle-même, opiniâtre dans ses extravagances. Sa tante la recueille, la soigne, supporte ses humeurs fantasques, la défend contre son père qui la veut faire enfermer, ou tout au moins interdire. Passe un fatal ténor, alors au début de sa carrière, et qui plus tard devait entrer à l'Opéra. Il fait tourner la tête des dames « et même des marchandes de poisson ». La déplorable Agathe s'éprend pour lui d'un amour absolu, idéal, chimérique et tout ensemble effectif. Car elle s'obstine à lui offrir la seule chose qu'elle possède de bien : quarante-huit mille francs hérités de sa mère. L'artiste ne les refuse pas ; même il la remercie, comme il se doit, par une héroïque demande en mariage. On se contentera de sa bonne intention. Cependant, le ténor continue sa vie nomade, emportant toutes les pensées de la pauvre infirme. Il part pour l'Amérique. Dans le même moment le vieux père d'Agathe qui prévoit, mais ne peut se faire à cette idée, que son héritage à lui aussi ira encourager les beaux-arts, obtient du tribunal la constitution d'un conseil judiciaire. Cette défaite et l'absence du bien-aimé achèvent de détraquer la malheureuse fille. Elle languit encore deux ans. Enfin, après un hiver de silence et d'angoisse, une lettre arrive qui annonce pour juillet le retour du cher attendu. C'est le printemps. Agathe se ranime. Elle sème des fleurs, achète une robe, un chapeau. Oh ! avoir la force d'attendre ce mois de juillet ! Hélas ! le 17 mai, après une belle journée, au crépuscule, elle expire.

On ne saurait croire de quel cœur M^{me} de Chantepie s'unissait à toutes ces infortunes. Non contente d'en souffrir elle-même par sympathie, elle se désolait de ne pouvoir empêcher les sottises, aplanir les difficultés, apaiser les chagrins. Et chaque fois que la mort frappait un nouveau coup dans son entourage, elle en ressentait une impression intense et prolongée de regret, de révolte, d'horreur et d'effroi.

Ces drames, qui n'étaient pas sans écho dans le public, cette excessive sensibilité qui s'exerçait sans choix, quelques essais littéraires publiés dans les journaux : tout cela constituait une existence de vieille fille peu conforme aux idées reçues et aux disciplines sociales. De très bonne heure autour d'elle s'amoncela une atmosphère de malveillance et d'ironie qu'elle ne chercha pas à dissiper. Des bruits calomnieux, d'une imposante précision, et d'ailleurs contradictoires, comme il en naît autour des vierges d'allure indépendante, furent répandus, et l'on prétendit encore les justifier plus tard par l'indulgence extrême qu'elle accordait à tous les péchés d'autrui. En un mot, Angers, qu'elle détestait, le vieil Angers bien pensant du second Empire, ne lui fut pas accueillant. On la traitait d'originale,

de bas bleu, de bohème, de dupe, et pour tout dire, de toquée. Et on ne peut pas nier qu'elle ne le fut un peu, mais non point à la façon dont le vulgaire en avait décidé.

Cette folie avait quelque chose de trop intime pour être divulguée, de trop honorable pour qu'on eut le bon esprit de la deviner. Toute la vie intellectuelle et morale de M^{lle} de Chantepie était alors occupée par une crise religieuse dont les angoisses avaient sur sa santé même une influence désastreuse.

Catholique de tradition, d'instinct, de volonté, elle discute cependant. Il y a des dogmes qu'elle ne peut pas admettre ; des solutions hétérodoxes la séduisent. Dans son esprit, elle se construit une religion qui la satisfait sans éclaircir tous les mystères, tandis que son cœur reste attaché aux pieuses pratiques enseignées par sa mère. La lutte se concentre autour de la confession. Non pas qu'elle y oppose d'abord des objections doctrinales ou historiques : elle s'y croit toujours strictement obligée. Mais quand il faut s'exécuter, elle éprouve une répulsion insurmontable, une sueur d'agonie. C'est ce qu'on appellerait aujourd'hui une phobie. Au moment de l'examen de conscience, elle n'arrive pas à supputer ses fautes d'un regard simple et clair. Il se produit en elle un phénomène de dédoublement, une hallucination. Une autre Chantepie surgit des profondeurs du subconscient et se substitue à la vraie. Celle-là se présente chargée de toutes les fautes de l'humanité. Elle s'affirme coupable des péchés les plus énormes, les plus étranges, les plus ridicules. Impossible d'écarter ce noir génie qui s'empare de son âme. De là des souffrances sans nom, la persuasion qu'elle est abandonnée de Dieu, la certitude de l'enfer, les tourments de la damnation dès cette vie.

Qu'elles étaient ces choses « aussi impossibles à dire qu'affreuses à penser ? ». Elle ne s'en est pas expliquée autrement. Mais, comme il lui est arrivé de déclarer qu'elle se croit coupable de tous les crimes dont elle entend parler, il devient inutile de s'arrêter à tel ou tel ordre d'idées : le champ est illimité. Aussi il y a certains péchés qu'elle sent toujours sur sa conscience, qu'elle veut confesser et qu'elle ne peut jamais retrouver. Dans le domaine moral, elle est comme ces imaginatifs déréglés qui se figurent avoir toutes les maladies que l'on décrit devant eux, ou dont ils entendent seulement le nom.

Assurément cet état, qu'on appelle scrupule, tentation du désespoir, hallucination, trouble nerveux, hystérie, est bien connu de ceux qui s'occupent des affections de l'âme ou du corps, des prêtres et des médecins : autre chose est d'y trouver remède durable. Et certes, M^{lle} de Chantepie n'avait pas manqué de consulter les uns et les autres. A dire vrai, elle ne déroge pas à la coutume de pareils malades, qui est de harceler ceux dont ils attendent la guérison, d'épuiser toute leur sagesse et leur bonne volonté, de lasser leur patience, puis de les accuser d'ignorance ou de dédain, et enfin de recourir à des somnités et à des charlatans. Son médecin l'envoie à la campagne qui ne la calme point, ou bien à Paris où elle ne peut se rendre avec son inséparable smalah. Son confesseur, sans doute découragé, ne lui dit rien. Elle écrit à deux prêtres de Paris qui ne lui répondent pas. Elle s'adresse à un vicaire de la Madeleine, l'abbé Bessières, qu'on lui a indiqué, et qui veut bien recevoir sa confession écrite. Elle l'envoie toute farcie de ses rêveries insensées. Mais à l'avance elle désespère de la guérison ; elle est presque sûre de n'être pas comprise, ou de ne se voir appliquer que des lieux communs inutiles.

C'est au plus fort de ces orages qu'elle entre en relations avec Flaubert.

Madame Bovary finissait de paraître dans la Revue de Paris, en décembre 1856. M^{lle} de Chantepie avait du goût : elle discerna le chef-d'œuvre. « J'ai trop souffert pour pleurer facilement : eh bien ! j'ai pleuré trois jours au dénouement de *Madame Bovary* ». Sans doute ces pleurs de pitié ne sont pas les nobles larmes que souhaite Châteaubriand comme récompense du talent de l'écrivain. Mais enfin, si elle reconnut avec tant d'émotion dans Emma une sœur de son âme chimérique et désenchantée, c'est que l'auteur avait dépeint une héroïne parfaitement vraie. Elle ne put se retenir de le lui dire, et comme quoi son livre était ce qui lui avait paru de plus remarquable depuis trente ans de lectures assidues. Marie-Sophie s'exprima certainement en toute sincérité et sans prétention. Aussi bien avait-elle l'habitude de converser avec les grands écrivains, puisqu'elle entretenait déjà correspondance avec George Sand. Sa première lettre à Flaubert n'a pas été conservée. On doit supposer qu'elle trouva les mots persuasifs, puisque l'écrivain ne craignit pas d'encourager cette admiratrice de province, qui se présentait comme un confrère, et menaçait même d'envoyer ses œuvres. Il répondit aimablement : la chaîne était rivée. A dater de février 1857, s'établit un commerce qui n'eut son terme que le 15 juin 1876, mais que les événements de 1870 avaient à peu près rompu ; car des soixante-neuf lettres qui sont la part de M^{lle} de Chantepie, trois seulement se placent au-delà de cette époque.

Quand on lit la correspondance publiée de G. Flaubert (3^e et 4^e séries), il est impossible de ne pas remarquer que ses réponses à M^{lle} Leroyer de Chantepie n'ont pas le même ton que les autres lettres. Avec ses amis, le bon géant est d'une cordialité profonde certes et délicate, mais sans gêne dans l'expression, parfois bourru, mais volontiers truculente, une cordialité à gros mots et à coups de poing dans le dos. Avec George Sand, il est camarade, il discute, il cause librement, hardiment, comme avec un homme. M^{me} Roger des Genettes, avant d'être une vieille amie, lui inspira, vers 1858, un sentiment plus vif, un impatient désir de possession tout au moins intellectuelle, que révélèrent certaines discussions religieuses, que plusieurs phrases déclarent sans équivoque. Gardons-nous d'interpréter les points de suspension dont le texte a été discrètement émaillé !

Il n'est pas douteux qu'il n'ait éprouvé pour M^{lle} de Chantepie une respectueuse et tendre affection. « Vous tenez dans mon âme une place très haute et très pure, lui écrivait-il le 26 décembre 1858 ; car vous ne sauriez croire l'émerveillement sentimental que m'ont causé vos premières lettres. Je vous dois de m'être senti, à cause de vous, à la fois meilleur et plus intelligent ». Ce n'est pas là une vaine parole. Il me semble bien que, si ces lettres à M^{lle} de Chantepie n'avaient pas été inspirées parmi les autres, nous aurions de Flaubert une idée complète. Je ne dis pas qu'il s'y montre plus sincère ou plus naturel, mais moins exubérant, plus contenu, plus grave, plus intime, plus facilement reconnaissable à ceux qui l'ont le mieux connu ou qu'il a le mieux aimés.

Il la jugea digne d'entendre ses opinions sur Dieu et sur l'humanité, sur la science et la littérature, sur la société et la politique. Il lui fit confidence de ses travaux, de ses projets, de ses efforts et de ses affaires d'écrivain jamais satisfait.

Comment se l'imagina-t-il tout d'abord ? Peut-être avec l'illusion flatteuse de tout auteur novice qui reçoit les éloges délicats d'une femme encore invisible. Et il n'est pas défendu de soupçonner qu'il se laisse aller à une petite tentative d'épate, quand il lui écrit en mars 1857, d'un ton assez cavalier « qu'il a voyagé à pied et à dromadaire... qu'il s'est perdu dans les neiges du Parnasse... que son rêve est d'acheter un petit palais à Venise sur le Grand Canal, ...qu'il a des épaules de portefaix et une

irritabilité nerveuse de petite maîtresse, ...enfin, qu'il est célibataire et solitaire ». Là-dessus, elle lui répond, bien simplement, qu'elle est une vieille fille, qu'elle a vingt ans de plus que lui, et qu'elle marche avec le siècle.

On ne peut même pas dire qu'elle ait parfaitement compris l'œuvre qui déclina son enthousiasme. Elle suppose que c'est une histoire vécue, elle déclare qu'il faut avoir été acteur ou témoin intéressé d'un pareil drame pour l'écrire avec tant de vérité. Elle insiste : « Quel que soit le talent d'un auteur, il est impossible de créer rien d'aussi vrai, d'aussi parfait ». D'autre part, elle ne dégage pas assez l'ironie profonde, l'énorme blague un peu insultante qui est à l'arrière-plan de toutes ces peintures d'âmes bourgeoises ou paysannes. Ce qui la frappe et la retient, c'est évidemment la partie sentimentale, toute la série d'expériences, des déceptions, des détresses de M^{me} Bovary ; c'est l'écrasement de cet idéal exigeant, qui souffre d'être inassouvi et de ne pouvoir même pas se définir. Pour elle, Emma n'est pas « un caractère de femme naturellement corrompu », ainsi qu'une fois au moins l'a jugée son auteur, c'est une martyre.

Et tout de même M^{lle} de Chantepie fut une excellente lectrice. Si elle ne se rend pas compte de la cause qui est, au dire de Flaubert, précisément et au contraire l'impersonnalité de l'œuvre, du moins subit-elle la très vive et très poignante impression que l'auteur a voulue. Elle ne se trompe guère sur les beaux paysages qu'il faut citer. Et enfin, tandis qu'une certaine opinion se scandalise et que la magistrature impériale traîne l'écrivain en correctionnelle, la noble Angevine estime que le livre est éminemment moral, plus efficace que le sermon le plus catholique. Il y a là, avouons-le de quoi satisfaire un artiste sincère. Ce sont des témoignages qui sonnent juste parmi les contradictions, les éreintements, ou les compliments sirupeux.

Mais, ce thème épuisé, elle aurait pu l'importuner, lui paraître un peu ridicule. Car, après lui avoir énuméré toutes les beautés qu'elle découvrait dans M^{me} Bovary, elle en vint au sujet qui nous tient généralement le plus à cœur, sans pour cela être fort palpitant pour les autres, elle parla d'elle-même. Oh ! elle ne s'en était pas abstenue tout d'abord, et ses premières âges contiennent déjà l'essentiel des chapitres qu'elle développera à satiété par la suite, celui de ses chagrins particulièrement. Quand elle fut assurée de la sympathie de Flaubert, elle ajouta la reconnaissance et tout de suite une humble et confiante amitié à l'admiration sans limite qu'elle avait conçue pour l'écrivain. L'homme qui avait si bien décrit les rancœurs d'Emma devait avoir un remède, tout au moins des consolations puissantes pour toutes les maladies d'âme des femmes. Au premier épanchement de Flaubert, elle répondit par une autobiographie complète. Elle, qui n'arrive pas à bien mener ses confessions religieuses, la voilà qui se confesse tout d'un trait à celui qui s'intitulera plaisamment plus tard, peut-être en son honneur, le R. P. Cruchard, des Barnabites, directeur des Dames de la Désillusion ! Et toutefois, c'était un Barnabite bien laïque !

Par les ennuis et les aspirations, elle est une M^{me} Bovary. Mais il n'y a eu dans sa vie ni Léon, ni Rodolphe, ni même un Bovary ; car elle est spiritualiste avant tout. Donc, point de promenade en fiacre, point de chambre d'hôtel : aucune faute matérielle. Tous ses maux sont purement intellectuels. Le R. P. Cruchard va se trouver, comme ses vénérables confrères, en face, non pas d'un cas précis, mais d'un état complexe, permanent, insaisissable. Là où les prêtres et les médecins et aussi G. Sand ont échoué, le romancier ne réussira pas davantage. Comment le pourrait-il ? Sans doute il a le prestige d'un homme très intelligent,

très savant et très bon. Qu'il veuille bien se tourner vers les misères d'une pauvre fille, qu'il essaye de les dissiper c'est un honneur, une condescendance dont elle goûte toute la douceur. Mais Flaubert n'est pas religieux ; ses jeunes années n'ont même pas laissé dans son âme un petit coin parfumé d'encens. Que proposera-t-il à une chrétienne, qui croit que Dieu est réellement présent dans l'hostie, et dont le plus grave souci consiste à ne jamais se sentir assez purifiée pour être digne de le recevoir, au moins une fois l'an comme il est prescrit ?

On voit très bien ici le rôle d'un prêtre intelligent et ferme, assez cultivé pour lui être un serviteur agréable, et cependant la dominant de toute son autorité spirituelle, lui imposant les décisions d'en haut sur ses fautes imaginaires ou exagérées et la menant comme par la main à l'autel, et le plus souvent possible, pour la paix de sa conscience. Elle prétend n'avoir jamais rencontré que l'abbé Bournisien. Allait-elle donc, à soixante ans, se mettre sous la férule de M. Homais ? Car enfin, tant que son cœur resterait attaché, ne fut-ce qu'à la croyance en l'immortalité de l'âme, elle demeurerait inaccessible aux consolations qu'elle sollicitait. Il était logique de la détourner d'abord de la métaphysique, et, au nom de la science, de ramener son horizon aux limites de ce monde périssable. Flaubert était enclin à soutenir cette thèse, mais non pas sur le ton de son célèbre pharmacien ? « Il n'est pas possible d'avoir la moindre sérénité avec l'habitude que vous avez de creuser incessamment les plus grands mystères. Vous vous tuez le corps et l'âme à vouloir concilier deux choses contradictoires, la religion et la philosophie. Le libéralisme de votre esprit se cabre contre les vieilleries du dogme, et votre mysticisme naturel s'effarouche des conséquences extrêmes où la raison vous conduit. Tâchez de vous cramponner à la science, à la science pure... ».

Il essaya d'un autre moyen, il exposa ses propres idées, qui sont que la distinction de l'âme et du corps ne correspond à aucune réalité — ici il tombait bien mal, s'adressant à une personne à qui il arrivait parfois de voir son corps et son âme nettement séparés — que le monde évolue sans fin et probablement sans but, qu'il faut s'abstenir de conclure en aucune matière et ne s'attacher qu'aux faits ; c'est, en un mot, un scepticisme assez fier, mais fort peu souriant. Pour le reste, il lui donna d'excellents conseils : elle devait se dégager d'elle-même et nourrir son âme d'aliments plus solides que les rêveries et les scrupules. En somme, il l'exhorta à s'étourdir. Elle avait, comme lui, deux passions : l'étude et l'art. Il les lui proposa comme d'honorables dérivatifs.

Ces opinions et ces avis furent accueillis avec un grand respect et une gratitude attendrie, mais non pas sans objections. Voici ce qu'elle lui répond : « Vous comprenez qu'ayant suicidé ma vie en ce monde, j'ai dû en chercher la réalisation dans l'autre. Mais je n'ai pas votre assurance, rien ne m'épouvante comme l'inconnu. Comme vous, je n'aime pas la vie, mais je crains la mort, c'est-à-dire la vie que j'ignore... La religion vous attire, me dites-vous, pour moi, hors de là je ne trouve que le néant ; il me faut une religion... Je sais bien, je sens bien que j'ai vécu en dehors de la destinée des autres femmes et que ma sensibilité n'a pas trouvé à s'exercer. Vous me conseillez d'étudier ; j'ai la passion de l'étude, du savoir ; mais dites moi ce qu'il faut que j'étudie, ce que je dois lire, quel travail je dois entreprendre... Vous me dites de renoncer à me tourmenter de confessions par amour de moi... et dans l'intérêt de ma conversation intellectuelle ; mais il y a quelque chose de plus fort que l'intérêt de l'existence même de la raison, et c'est l'accomplissement du devoir... j'ai lu beaucoup... Byron, Lamartine, Hugo. Pour l'économie politique et sociale, j'aimerais autant lire du latin, que je ne comprend

pas... Je crois, comme vous, au progrès, mais toujours il faudra se séparer, souffrir, mourir, et cette prévision seule suffira pour empêcher d'être heureux ; alors il faut chercher ailleurs l'immortalité, l'union indissoluble, le bonheur... Je crois comme vous à l'évolution perpétuelle à l'humanité sur notre globe, mais voilà pour le temps, mais au-delà, mais ailleurs ! Que se passera-t-il et que trouverons-nous ? Voilà le grand, l'éternel problème auprès duquel le problème social disparaît... Ne croyez pas que je m'occupe de moi, de ma vie, s'est passée et se passe dans un dévouement continu, souvent à des indifférents... La réalité m'est insupportable, je voudrais une existence purement spirituelle, une innocence parfaite depuis la naissance jusqu'à la mort, je souffre de la vie matérielle... Je voudrais vivre d'air, de parfums et d'harmonie ».

« ...Je ne serai jamais ni avec Sainte Thérèse ni avec Voltaire. Tous deux en religions me sont également antipathiques. L'une me ferait haïr la religion, l'autre l'impiété... Mon cher Monsieur et Ami, n'ayez jamais la pensée désespérante du néant ; vous me dites que peut-être il n'y a rien eu derrière le rideau noir, cela me fait de la peine, je vous aime trop pour vous laisser un pareil doute ! Croyez moi, croyez en votre conscience et votre cœur, la vie est immortelle, nous existerons toujours et j'espère bien vous retrouver un jour dans un monde meilleur... Je vais lire Montaigne, que vous me prescrivez ».

Elle ne lut pas Montaigne ; elle garda ses convictions. Sans entamer de controverse avec un homme dont elle jugeait l'intelligence trop supérieure à la sienne, elle ne manqua pas de relire avec chaleur toutes ses raisons sentimentales « d'attendre désespérément » une autre vie. Aussi bien c'était son idée fixe : certaine du fait, elle ignore comment il se réalisera, et cet avenir ténébreux l'épouvante.

D'ailleurs elle ne peut admettre l'éternité des peines de l'enfer, pas plus qu'elle n'approuve la peine de mort dans la société civile. Elle se proclame hardiment hérétique, sur ce point, présentant comme une conclusion de sa raison ce qui est surtout un penchant de son bon cœur.

(A suivre).

DANIEL BRIZENUR.

Revue Hebdomadaire, 18 octobre 1919.

"NOVEMBRE" DE FLAUBERT

«... Cette poésie ruisselante et douce au cœur de l'adolescent, voilà une corde que personne n'a touchée... ». Flaubert à Louise Colet, 12 août 1846.

En janvier 1842, Flaubert, âgé de vingt ans, écrivait à Gourgau-Dugazon (1), maître et ami : « ...A vous, je ne cache rien, et je vous parle non pas comme si vous étiez mon ancien maître, mais comme si

(1) Gourgau-Dugazon était alors professeur de sixième au Collège Royal.

vous n'aviez que vingt ans et que vous fussiez là, en face de moi, au coin de ma cheminée ». Il a accepté, à contre-cœur, avec une secrète révolte, de faire son droit et il n'arrive pas à bien terminer. Il est tourmenté par son « vieil amour », sa vieille « idée fixe » : écrire ! Il admire toujours plus les poètes ; il lit et tous les jours il découvre des choses nouvelles, jamais vues auparavant, il saisit des rapports et des antithèses dont la précision l'étonne. « Au mois d'avril, continue le jeune homme, je compte vous montrer quelque chose. C'est cette ratatouille sentimentale et amoureuse dont je vous ai parlé. L'action y est nulle, Je ne saurais vous en donner une analyse puisque ce ne sont qu'*analyses et dissections psychologiques* » (2). Cette *ratatouille* sera précisément *Novembre*.

Quatre années après, le 12 décembre 1846, Flaubert écrira à Louise Colet : « Je comprends bien combien je dois te paraître sot, méchant parfois, fou, égoïste et dur ; mais rien de tout cela n'est ma faute. Si tu as bien écouté *Novembre* (3), tu as dû deviner mille choses *indisables* qui explique peut-être ce que je suis. Mais cet âge-là est passé, cette œuvre a été la clôture de ma jeunesse... » (4).

En 1853, Flaubert fera encore allusion à *Novembre* : « ...Cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié ; mais ce n'est pas bon, il y a des monstruosité de mauvais goût, et en somme l'ensemble n'est pas satisfaisant... par-ci, par-là, une bonne phrase, une belle comparaison, mais pas de *tissu de style*... Ah ! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier ! Comme j'en rougirais maintenant ! » (5). Et cependant, malgré ce jugement négatif, en 1860, après avoir déjà publié *Madame Bovary*, il livra *Novembre* à Baudelaire (6) et, en 1863, également aux Goncourt (7). Si donc il se félicitait de ne pas avoir publié son œuvre de jeunesse, il ne l'avait pas détruite et, ce qui compte davantage — il aurait pu ne pas la détruire et cependant la laisser traîner, vraiment oubliée entre de vieux papiers — il la relut périodiquement et peu à peu le fit lire à des personnes qu'il estimait et admirait : Louise Colet, Du Camp, Baudelaire, les Goncourt.

Le fait que Flaubert n'ait rien publié avant *Madame Bovary* diminue, dans un certain sens, la valeur de ses œuvres de jeunesse ; elles n'ont pas même la valeur d'un début puisque Flaubert ne les reconnut jamais comme des œuvres achevées : c'est seulement avec *Madame Bovary*, dit-il, qu'il donnera au public son « pucelage ». Cependant, *Novembre* conserve sa valeur inestimable comme révélation du point de départ et du chemin parcouru par l'écrivain pour arriver à *Madame Bovary*. Ce qui aurait dû expliquer à l'inquiète Louise le cœur vieilli et muré de l'homme, peut aussi vous expliquer la genèse de l'œuvre flaubertienne et la naissance de ses personnages, tous enracinés dans le nœu ancien d'inquiétudes, de passions rentrées et de pressentiments cruels que le jeune artiste avait tenté, justement, d'exprimer dans *Novembre*.

(2) *Correspondance*, éd. Conard, Paris, 1930. I, p. 93 et suiv.

(3) Flaubert avait, lui-même, lu *Novembre* à Louise. Le 17 novembre, il lui avait écrit : « *Novembre* est de côté, je te l'apporterai » (*Corresp.* I, 403). Louise en avait été touchée et l'avait comparé à *René* (*Corresp.* I, 409).

(4) *Corresp.* I, 410.

(5) *Corresp.* III, 379. *Novembre* a été publié de façon posthume (Appendice aux Œuvres complètes de G. Flaubert, *Œuvres de Jeunesse inédites*, éd. Conard, Paris, 1910).

(6) *Corresp.* IV, 381.

(7) *Journal des Goncourt*, Paris, 1888-1892, p. 157.

L'indisable de *Novembre* sera dit par Emma, par Frédéric, par Julien, par Mâtho, par l'armée entière de ces mercenaires qui, poursuivis par la fatalité et par la mort, étaient impuissants à saisir et à posséder leur propre rêve confus. Et si les « mille choses indisables » de *Novembre* restèrent longtemps ensevelis dans un oubli apparent, cet oubli fut cependant semblable à l'obscur tiédeur d'une matrice dans laquelle elles germèrent de beaucoup de vies, de ces vies que Flaubert lui-même aurait, par la suite, appelées « supérieures à la vie » (8). Les données de l'art flaubertien sont en grande partie présentes dans les analyses, dans les « dissections » psychologiques que Flaubert avait essayées dans cette œuvre que la critique considère comme le fruit d'une première période d'autobiographisme romantique que l'écrivain devait ensuite surpasser pour trouver une forme expressive plus authentique dans l'« impassibilité » du roman réaliste.

Mais peut-être ne s'agit-il pas d'un véritable et particulier changement de route dans la direction de son effort représentatif : il s'agit plutôt d'un processus intérieur d'approfondissement du fait psychologique personnel et d'objectivation dans l'image, personnage de ce fait psychologique ; et c'est l'objectivation réalisée dans l'image qui suggère l'idée de l'impassibilité. On ne s'expliquerait pas autrement que Flaubert, dans les années où il demande à lui-même et aux autres de faire de l'art « impassible », parle souvent de « sympathie ». A un certain point lui-même, tous les êtres, les passions et la vie, ne sont qu'« un sujet à exercices intellectuels ». Et même les époques disparues deviennent aussi présentes à celui qui les contemple que son propre esprit. L'impassibilité et l'objectivité flaubertiennes, il faut les entendre comme la capacité d'atteindre un état de contemplation détachée — mais de quoi ? « de la vie, des passions et de vous-même » (9). Ne plus vivre en soi-même veut dire vivre plus que jamais en soi-même, c'est-à-dire pénétrer dans la réalité sympathiquement, jusqu'à l'absorber en soi ; cela signifie se contempler au milieu de l'infini écoulement des événements afin de fixer dans l'œuvre d'art ce qui s'écoule sans trêve et sans conclusion ni solution possibles ; cela signifie transformer les faits en fantômes — et ces fantômes les descendre dans les réalités matérielles et immatérielles qui sont le miracle de l'art. C'est seulement ainsi qu'on peut arriver à la représentation de ces images, personnages qui prennent un corps et un nom mais qui sont cependant, toujours, non différentes de leur créateur (10).

(8) Dans ce sens on peut dire, avec A. Thibaudet, que la vraie autobiographie, les vraies confessions sincères se trouvent dans les personnages objectifs, dans ceux qui vivent une vie personnelle tout à fait indépendante de celle de leur créateur, tandis que l'autobiographie, l'épanchement lyrico-personnel, les confessions autobiographiques en somme, disent d'une vie seulement ce qui est accepté par la conscience, et qui rentre dans les limites d'une personnalité définie. « Frédéric est, comme Emma ou comme Binet, même comme Bouvard et Pécuchet, une possibilité que Flaubert tire de lui-même... ». Ainsi observe justement Thibaudet (*Gustave Flaubert*, Paris, 1935, p. 142).

(9) Lettre à Mademoiselle de Chantepie, *Corr. IV*, 181.

(10) Toutes les œuvres de Flaubert répondent avec une égale imminence à sa vraie nature et toutes sont dans ce sens nettement lyriques, observe Benedetto, dans l'introduction « aux Origines de Salambô », Florence, 1920. Également L. Laumet (*La sensibilité de Flaubert*, Alençon, 1951, p. 67) observe à propos de l'impassibilité flaubertienne, comment les critiques du temps de Flaubert, quand ils lui reprochaient de s'être « opéré le cœur » ne voyaient que les apparences : «... Malgré sa volonté de paraître impassible, Flaubert révèle sa nature infiniment complexe... Pour voir en pleine lumière le vrai Flaubert... il faut chercher dans ses lettres et dans ses Juvenilia (œuvres de jeunesse) ».

« Ecris l'histoire de Delamare », aurait conseillé Bouilhet à Flaubert après la première version de la *Tentation* (11). Ce devait être un traitement contre les excès de son lyrisme ; mais si Flaubert accepta ce conseil, ce ne fut certainement pas par humble soumission d'écolier ! L'histoire de Delamare, ou plutôt de la femme de Delamare, la malheureuse Delphine (ou de M^{me} Pradier, ou de Louise Colet, ou de toutes ensemble), était pour lui qui dut s'en rendre compte dès le début, une histoire racontable. L'art « n'est grand que parce qu'il grandit » (12).

Bientôt « la petite femme » qui avait été Delphine ou une autre, devint pour Flaubert plus grande qu'elle-même, et s'il put avoir l'intuition immédiate de la transformation de l'objet en fantôme, du fait en rythme, c'était parce que les nerfs sensibles de celle qui devait devenir Emma avaient déjà vibré dans ses nerfs malades ; mais la dure et splendide tâche de l'artiste, de l'« impassible artiste », était d'organiser les rêves dissolvants dans la fermeté plastique de la représentation esthétique (13).

Une tentative prématurée et imparfaite de dire des « choses indissolubles » est donc *Novembre* : des jeux avec la folie, recherche anxieuse et angoissée de l'introuvable et de l'impossible — et tout cela illuminé çà et là par de splendides pressentiments d'une vie magnifique et inconnue. Sur l'imperfection, sur la naïveté et le *mauvais goût* de certaines parties de *Novembre*, il est inutile de s'arrêter puisque Flaubert en a déjà fait justice lui-même, et que les critiques n'aient prêté à *Novembre* que l'attention due à une œuvre de formation, appartenant à cette période que l'on appelle « début romantique » (14), est chose justifiée et naturelle ; il s'agit en effet d'une œuvre inégale, privée d'un rythme constant qui l'animerait du commencement à la fin. On y trouve cependant quelques pages curieuses et très importantes auxquelles peut-être nous ont rendu sensibles les « révélations » qui nous ont été faites de façon plus complète et systématique par quelques grands écrivains de la première partie du XX^e siècle. Et je me demande si ces écrivains n'ont pas justement prêté à ces pages une attention profonde et toute particulière en s'engageant de façon décisive sur une voie que Flaubert avait abandonnée à l'âge mûr. Il est indéniable que, dans *Novembre*, Flaubert a mis l'accent sur les rapports mystérieux qui existent entre la première vision du monde et le premier conflit avec le monde d'un adolescent destiné à l'art et ces personnages — images qui sont le moyen dont l'écrivain se sert, comme nous l'avons observé, pour exprimer les courants souterrains de sa personnalité. Analyse psychologique, dissection d'une adolescence, mais, je dirais, d'une adolescence d'un

(11) M. du Camp, *Souvenirs littéraires*, Paris, 1882-1883, ch. XII. La « légende » de Delphine Delamare comme source du personnage d'Emma a été discutée et critiquée par J. Pommier, G. Leleu et R. Herval. Mais, quelle que soit la femme — ou les femmes — qui a influencé l'imagination de Flaubert, le problème de la création du personnage reste le même.

(12) *Corresp.* I, 428.

(13) Avec raison, Thibaudet notait que les lettres à Louise dans lesquelles Flaubert parle avec tant d'insistance de ses tortures d'écrivain, accusant le sujet de ne pas être génial pour lui, sont toutes des lettres écrites au milieu de la nuit, quand l'homme est déjà fatigué et comme vidé et fait allusion donc, plus qu'au mal d'écrire sur ce sujet, au mal, à la fatigue, au travail d'écrire (*Œuv.* cit, p. 69). Et du reste Flaubert n'écrivit jamais (exception faite pour la première version de la *Tentation*) avec facilité et avec joie. Il exprimait les mêmes tourments pendant la composition de *Salammô*.

(14) A. Pozzi, *Flaubert. La formazione letteraria*, Milano, 1940. A. Coleman, *Flaubert's Literary development in the light of his Mémoires d'un Fou, Novembre and Education Sentimentale*, Paris, 1914.

artiste : si toute adolescence est un temps de conflits et d'angoisses, plus lourds et intenses que jamais seront les conflits et les angoisses d'un adolescent destiné à l'art qui est, de par sa nature, différent des autres, différent des hommes pratiques, actifs, qui peuplent le monde. Ainsi Gide : « ...Que s'était-il passé ? Rien, peut-être... Alors pourquoi tout à coup me décomposais-je et, tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable... On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue, dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur ; j'étais moins triste qu'épouvanté ; mais comment expliquer cela à ma mère qui ne distinguait, à travers mes sanglots, que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir : « — Je ne suis pas pareil aux autres, je ne suis pas pareil aux autres ! » (15).

Sur le tourment de l'adolescent que Flaubert cherche à disséquer sur le vif (comme il le dit lui-même dans sa lettre à Gourgaud-Dugazon), de l'adolescent qui cherche la satisfaction de son besoin d'amour, se greffe donc le tourment de l'artiste qui ne se contente pas d'une commune expérience, parce qu'il a vécu en imagination des aventures impossibles, plus grandes que le vrai : le tourment de celui qui entend sans encore les comprendre tout à fait (et sans en comprendre les exigences tragiques d'escetisme), les appels de l'art et de la vie contemplative. C'est pourquoi la femme ne pourra pas apaiser celui qui cherche inconsciemment à travers elle, non seulement la satisfaction de son besoin d'amour, commun à tous, mais aussi celle de son besoin de création, qui lui est particulier.

Le jeune écrivain met au point un moment de l'esprit très délicat, celui où l'enfant-artiste se procure, presque *volontairement*, ses visions. Je rappelle ici la lanterne magique dont les images mystérieuses remplissent d'enchantement et de songe l'enfant dont parle Proust dans le premier volume de la *Recherche* ; mais dans *Novembre* l'enfant est déjà celui que le personnage proustien deviendra : à savoir, non seulement le contemplateur des images projetées par la lanterne, mais aussi la lanterne elle-même ; en d'autres termes, le producteur, le poète. Et nous donnons à ces mots tout leur sens, même étymologique, « Je me dépêchais bien vite de faire mes devoirs, pour pouvoir me livrer à l'aise à mes pensées chéries. En effet, je me le promettais d'avance avec tout l'attrait d'un plaisir réel, je commençais par me forcer à y songer, comme un poète qui veut créer quelque chose et provoquer l'inspiration ; j'entraîs le plus avant possible dans ma pensée, je la retournais sous toutes ses faces, j'allais jusqu'au fond, je revenais et je recommençais ; bientôt, c'était une course effrénée de l'imagination, un élan prodigieux hors du réel..

« Et quand le soir était venu, que nous étions tous couchés dans nos lits blancs, ...comme je me renfermais encore bien plus en moi-même, cachant avec délices dans mon sein cet oiseau qui battait des ailes et dont je sentais la chaleur ! » (16).

L'intérêt de cette page, plus que dans la représentation des rêves de l'enfant, consiste dans celle de la façon dont ces rêves se produisaient ; il se dépêche de fuir ses devoirs pour avoir du temps pour lui ; et pendant les heures de sommeil de tous, plus que jamais, il met en marche son imagination, lits blancs et tentures blanches dans le dortoir silencieux deviennent écran, immense rideau qui se lève devant les yeux du rêveur,

(15) *Si le Grain ne meurt*, Paris, 1928, p. 136.

(16) *Œuvres de Jeunesse inédites*, II, p. 165 et suivantes.

qui le recouvre de fantasmagorie ; page destinée à se couvrir de phrases et de rythmes, prête à recevoir toute possibilité d'existence évoquée ou imaginée. Il y a toute la nuit devant (temps), il y a les tentures blanches devant les yeux (espace) ; et l'enfant cache dans son sein, avec délices, un oiseau qui bat des ailes et dont il sent la chaleur mystérieuse ; et que peut-il être d'autre, l'oiseau mystérieux, sinon l'imagination du poète ?

Certainement il ignore le sens précis de ses rêves : plus longues sont les heures sans sommeil, plus il est heureux ; il lui semble que chaque heure le pousse vers un but mystérieux et brillant celui qu'il croit la *vie* et qui sera, au contraire, *l'art*. Ceux qui sont destinés à vivre la vie n'éloignent pas le présent pour couvrir de fantômes un rideau blanc et sans signes !

Il eut, enfant, mille petits amours qui durèrent huit jours, ou un mois : c'étaient des désirs vagues, convergents vers un but ignoré : « ...C'était... comme une aspiration (17) vers quelque chose d'élevé dont je ne voyais pas le faite... ».

Plutôt que d'un adolescent romantique, ce sont les rêves d'un adolescent artiste — ce sont les rêves de ce même enfant qui à neuf ans avait écrit à l'ami Chevalier, avec d'inombrables fautes d'orthographe : « ...le jour de l'an est bête... Si tu veux nous associer, moi j'écrirais des comédies et toi tu écriras tes rêves et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous conte toujours des bêtises je les écrirais (18) ». Ce sont encore les rêves de cet enfant qui avait regardé avec des yeux avides derrière la fenêtre de l'amphithéâtre le travail paternel, la réalité tragiquement exposée et disséquée, pour ensuite courir au billard vert, scène des rêves plus hardis, rampe de la poésie : « ...le jour de l'an est bête... toi tu écriras tes rêves... ».

Pour un tel enfant, l'invitation et l'appel de l'amour se croisent et se confondent avec l'invitation et l'appel de l'art ; non seulement il rêve, mais il peut et sait provoquer ses rêves et s'aventurer dans sa propre pensée et la tourner et la retourner de tous les côtés, aller jusqu'au fond et revenir pour recommencer son jeu. La femme qui l'attire le plus, c'est la femme qui est sortie de ses conditions naturelles, la danseuse de corde, celle qui vit dans l'illusion, dans l'irréalité, qui semble vaincre les lois de la pesanteur et rompre son étroit lien avec la terre, pour devenir chimère. Il désire quelque chose de splendide et d'informalable et ce quelque chose, il le poursuit en elle : « ...Avec quelle avidité inquiète je le contempiais, quand elle s'élançait jusqu'à la hauteur des lampes suspendues entre les arbres, et que sa robe brodée de paillettes d'or claquait en sautant et se bouffait dans l'air ! » (19). La femme désirée ainsi est en réalité moins femme qu'aucune autre, mais plus que tout autre près de l'illusion de la lumière, détachée, suspendue entre les branches des arbres, saisie par le regard dans son élan vers l'idéal ; c'est quelqu'un qui déjà représente le fantastique saut parmi les étoiles du « clown admirable » de Banville.

L'actrice a le même pouvoir que le saltimbanque ; en effet, elle est la femme qui « avance dans l'idéal d'un poète » comme sur une route faite pour elle : « ...la rampe me semblait la barrière de l'illusion ; au-delà, il y avait pour moi *l'univers et l'amour et de la poésie*, les passions y étaient plus belles et plus sonores » (20).

(17) Œuv. cit., p. 169.

(18) Corr. I (31 décembre 1830).

(19) Œuvres de Jeunesse inédites, II, 165.

(20) Œuv. cit., p. 168.

Amour et poésie sont encore confondus. Il croyait peut-être, le jeune poète, que la poésie pouvait se réaliser dans l'amour ? ou était-elle sienne encore l'illusion romantique, l'illusion de Musset affirmant que la douleur est poésie ? Jamais, en réalité, il n'eut l'air de croire à une identité amour-poésie, mais plutôt de *confondre*, comme il arrivera à Suvann, l'appellation de l'une avec l'appellation de l'autre : la femme doit se libérer de son aspect concret défini et limité pour être recherchée et désirée ; elle doit être image, vision : Telle est la danseuse de corde, telle est la femme de théâtre, telle sera aussi Marie, la prostituée, quand le jeune homme la regardera dans l'immobilité du sommeil, non plus résistant à la fantaisie du contemplant ou quand le poète commencera à l'aimer « dans le passé », perdue, cherchée et introuvable, un souvenir. Les inquiétudes et les rêves du jeune homme sont les inquiétudes et les rêves de l'artiste qui ne se connaît pas encore et ne s'est pas encore accepté. Et son drame consiste non pas tant dans l'impossibilité de satisfaire son intense désir de vie que dans la « nécessité » de ne pas le satisfaire pour pouvoir accomplir la transposition de la réalité du domaine de l'existence au domaine de l'image, du connaissable, du prévisible : c'est pourquoi il « doit » détacher de lui la réalité pour pouvoir la connaître dans le souvenir. Si l'adolescent ne pénètre pas dans le cœur de la vie vécue de la vie vécue qu'il s'engage entièrement dans un travail intérieur de découverte du monde ; il se plaît à en projeter les images sur le rideau blanc d'une vie non vécue, dans une sorte de disponibilité intérieure : « ...je tâchais de découvrir, dans les bruits des forêts et des flots, des mots que les autres hommes n'entendaient point, ...je composais avec les nuages et les soleils des tableaux énormes que nul langage n'eût pu rendre, et dans les actions humaines également, j'y percevais tout à coup des rapports et des antithèses dont la précision lumineuse m'éblouissait moi-même » (21). Si le jeune démiurge qui est l'homme destiné à l'art n'a pas encore une idée précise de son destin, nous sentons déjà qu'il ne s'agit pas pour lui de *vivre* mais plutôt de *composer* une vie supérieure à la vie, d'arracher ces tableaux entrevus au devenir de l'existence, d'en préciser rapports et antithèses. Et comme il saisit les nuages, d'un geste magique, pour composer des tableaux inexprimables, ainsi il se sert d'humains particuliers pour composer des personnages plus authentiques que les hommes qui nous effleurent chaque jour, des personnages soustraits eux aussi au devenir, portés, dirais-je, dans un premier plan, où ils sont plus vrais que le vrai, plus grands que le commun.

L'homme actif, destiné à user toute sa propre vie en la vivant, ne s'attarde certainement pas dans le tourbillon des rues : mais le jeune homme qui sera un artiste s'y arrête ; de ce chaos il tirera son univers : « ...J'aimais à me perdre dans le tourbillon des rues ; souvent je prenais des distractions stupides (22), comme de regarder fixement chaque passant pour découvrir sur sa figure un vice ou une passion saillante... Ou bien je ne regardais seulement que les pieds qui allaient dans tous les sens, et je tâchais de rattacher chaque pied à un corps, un corps à une idée, tous ces mouvements à des buts, et je me demandais où tous ces pas allaient, et pourquoi marchaient tous ces gens... » (23). Où est indiqué le procédé de chaque écrivain, qui ne part pas de l'idée en y

(21) *Œuv. cit.*, III, 173.

(22) Dans quel sens, stupides ? Stupides pour les autres, pour les hommes qui vivent, pour les actifs, ou stupides en ce qu'ils contenaient stupeur de contemplant ? Parole, dans ce cas, pleine.

(23) *Œuv. cit.*, II, 175.

contraignant la courante réalité, mais du particulier remonte au corps, aux effets. Du particulier concret, on passe à l'architecture générale, à la construction par images harmoniques et antithèses de la réalité poétique.

La vie humaine pour le jeune homme tourne autour de deux ou trois idées, de deux ou trois mots comme font les planètes autour de leur astre; et s'il est vrai que l'enfant souhaite des rêves que nous pouvons appeler romantique (passions d'amour, nuits étoilées, monarchies perdues, tombes et berceaux, ondes parmi les champs de roseaux, fracas des armes), il est vrai aussi que tout ceci il l'observe avec une espèce de détachement, et qu'il observe ses rêves se produire comme il avait observé les pieds de la foule aller et venir aux carrefours des rues : « ...je contemplais tout du même regard béant, comme une fourmillère qui se fût agitée à mes pieds. Mais, par-dessus cette vie si mouvante à la surface, surgissait une immense amertume, qui en était la synthèse et l'ironie » (24).

Quelques lignes dans lesquelles nous trouvons le plus vrai commentaire qui ait été fait aux œuvres mûres de Flaubert. C'est un commentaire « avant la lettre », un pressentiment d'une exceptionnelle importance de ce que sera son art propre : un univers fantastique et lyrique, une impulsion effrénée du rêve, le désir d'une vie supérieure à la vie, qui se critique, qui se contraint, qui se moque, dirais-je, de lui-même et s'organise dans une vision tragique : l'immense amertume des choses ! Emma dont la vie s'agite entre la *casquette* de Charles et l'impassible château de Rodolphe ; Mathô qui a parcouru un aussi grand chemin protégé par le voile de la déesse et qui parcourra à nouveau le même chemin, volé et trahi, et dépouillé, un « ecce homo ! », à la merci d'une foule furieuse ; Félicité, dont la grande réserve d'amour se résout dans l'idolâtrie pour un perroquet empaillé ; Charles, pauvre homme médiocre qui, de tous, est celui qui souffre la passion la plus dissolvante et aveugle ; Frédéric, avec son grand rêve, dont la vie coule comme le sable, entre les doigts, sans que rien ne lui arrive de vrai, de vivant ; Bouvard et Pécuchet, pauvres diables qui ont cherché des choses plus grandes qu'eux et auxquels chaque chose a toujours dit : non ! comme non ! a été dit à Charles, à Emma, à Justin (tu as été pris pour un voleur de pommes de terre, ô pathétique, ô doux Justin !).

Grands personnages de Flaubert, si différents l'un de l'autre et si semblables, si profondément frères dans la commune impossibilité de traduire en réalités des aspirations et des rêves, vous étiez déjà tous dans les méditations qui peuplaient un esprit d'enfant génial ; et déjà alors, avant de vous avoir détachés de lui comme des objets, il avait vu sur vos visages communs, pathétiques ou désespérés, les signes indéniables amertume, ironie. Et sur ces visages si marqués, la fatalité étendait son ombre funeste : « ...la fatalité, qui m'avait courbé dès ma jeunesse, s'étendait pour moi sur le monde entier, je la regardais se manifester dans toutes les actions des hommes, aussi universellement que le soleil sur la surface de la terre ; elle me devint une atroce divinité » (25). Et quelle autre était cette fatalité, sinon celle-là même dont Charles connaîtra l'amer visage, celle-là même qui sera la dernière déesse de ces mercenaires qui, à force de piller et de dévaster des temples, finiront par ne plus croire qu'« au destin et à la mort ».

Aussi les rêves flaubertiens se projettent sur le blanc rideau de la

(24) Œuv. cit., II, 172.

(25) Œuv. cit., II, 184.

vie non vécue en se disposant en images mesurées, en rythmes visuels, dans une lumière fatale d'ironie et d'amertume; et ces rêves se confondront rapidement avec les images-souvenir, en se mettant sur leur plan même et en acquérant leur signification même. Et c'est ici que nous voyons s'établir une vraie filiation Flaubert-Proust (26). Le jeune héros de *Novembre* ira chercher dans l'amour qu'il ne connaît pas encore, *une révélation*. Il arrive à Marie, angoissé par le désir, mais anxieux aussi de saisir le sens mystérieux de cette révélation qu'il avait déjà cherché à découvrir « dans le pli de chaque vague, dans le contour des nuages enflés ». Et la femme qu'il rejoint est une prostituée presque mystique, c'est la femme-désir, sans paix et sans repos, elle aussi comme lui-même, insatisfaite et insatiable. Insatisfait et insatiable, en effet, sera le jeune homme dans la réalité de l'acte; la vraie valeur de l'amour se révélera non dans le présent mais dans le passé, non dans la possession du corps mais dans la connaissance de l'image-souvenir: « ...Quelquefois mon souvenir me revient, si vif, si précis que tous les détails de sa figure m'apparaissent de nouveau, avec cette étonnante fidélité de mémoire que les rêves seuls nous donnent, quand nous revoyons avec leurs mêmes habits, leur même son de voix, nos vieux amis morts depuis des années... » (27).

Quand la femme sera perdue, c'est ainsi qu'il pensera à elle: « ...quelquefois je m'enferme exprès, et, seul, je tâche de revivre dans ce souvenir » (28). L'image de la femme absente se prête à ce même travail intellectuel auquel s'étaient prêtés les rêves du collégien: « ...aux imaginations que je m'étais faites naguère et que je m'efforçais d'évoquer, se mêlait le souvenir intense de mes dernières sensations, et le tout se confondant, *fantôme et corps, rêve et réalité*, la femme que je venais de quitter prit pour moi une proportion synthétique, où tout se résuma dans le passé et d'où tout s'élança pour l'avenir. Seul et pensant à elle, je la retournais encore en tous sens, pour y découvrir quelque chose d'inaperçu, d'inexploré la première fois; l'envie de la revoir me reprit, m'obséda... » (29). La réalité ne se résoud pas en soi comme acte, mais veut être analysée et contemplée à nouveau en synthèse, quand elle revient au poète par la mémoire, sous la forme d'image. Que cherche encore le poète dans la femme qu'il a possédée? Un nouveau plaisir, satisfaction, joie? Non, mais la pleine révélation de ce qui était *inaperçu, inexploré*. Si le désir d'amour se confond chez le jeune homme avec l'invitation à une *révélation*, à une *connaissance*, de même le souvenir de la femme est l'invitation non à un nouvel acte d'amour, en tant que tel, mais à la recherche de l'inexploré. Rapidement l'objet du désir devient, par l'intermédiaire de l'image-souvenir, objet de connaissance.

«... Si l'on pouvait extraire de soi tout ce qui y est et faire un être avec la pensée seule! Si l'on pouvait tenir son fantôme dans les mains et le toucher au front, au lieu de perdre dans l'air tant de caresses et tant de soupirs... » (30). Flaubert nourrit le doute sur la réalité de

(26) L'analogie de la conception proustienne de la mémoire involontaire, origine de la représentation artistique et la façon, tout à fait involontaire et inconsciente, avec laquelle certains souvenirs de la vie passée reviennent dans la représentation artistique flaubertienne, en contraste presque avec le procédé de l'observateur précis et consciencieux — attitude qui a donné lieu au courant réaliste — a déjà été noté par M. Ortiz, dans l'essai *Flaubert vu par Proust*.

(27) *Œuv. cit.*, II, 203.

(28) *Œuv. cit.*, II, 235.

(29) *Œuv. cit.*, II, 205.

(30) *Œuv. cit.*, II, 237.

l'amour : qu'y a-t-il de vrai, sinon le rêve, le fantôme que moi j'ai créé et dont on peut faire une image ? «... elle n'était peut-être ni plus belle ni plus ardente qu'une autre, j'ai peur de n'aimer qu'une conception de mon esprit et de ne chérir en elle que l'amour qu'elle m'avait fait rêver... » (31).

La pensée de Marie devient obsédante quand elle n'est plus qu'un souvenir, un de ces souvenirs-flambeaux qui illuminent la nuit de l'existence ; tristes ou gais, peu importe, ils résument pour nous l'*infini* : «... et l'on épuise quelquefois des siècles à songer à une certaine heure qui ne reviendra pas, qui a passé, qui est au néant pour toujours, et que l'on rachèterait pour tout l'avenir.

« Mais ces souvenirs-là sont des flambeaux clairsemés dans une grande salle obscure, ils brillent au milieu des ténèbres, il n'y a que dans leur rayonnement que l'on y voit, ce qui est près d'eux respandit, tandis que le reste est noir, plus couvert d'ombres et d'ennui... ».

« Le jour de l'an et bête ! ». C'est vrai, mais de quelle allure royale les images-souvenirs, confuses avec les images-rêves, avancent sur le vert tapis du billard ou sur la candeur des rideaux tirés par le censeur !

Espace et temps, passé et avenir se résolvent en une dimension unique qui est la dimension de l'art et de la création.

Aussi Maria des *Mémoires d'un Fou* avait été aimée de cet amour spécial, amour dans le passé, non comme réalité, mais comme « tendre souvenir ». «... Je ne l'aimais pas alors, et en tout ce que je vous ai dit, j'ai menti : c'était maintenant que je l'aimais, que je la désirais ; que, seul sur le rivage, dans les bois ou dans les champs, je me la créais là, marchant à côté de moi, me parlant, me regardant. Quand je me couchais dans l'herbe, et que je regardais les herbes ployer sous le vent ou la vague battre le sable, je pensais à elle et je reconstruisais dans mon cœur toutes les scènes où elle avait agi, parlé. Ces souvenirs étaient une passion » (32).

Voilà donc le chemin que Flaubert parcourt : de la réalité au souvenir, du souvenir à l'image, de la création de l'image à la contemplation de l'image même et de là à la réalisation artistique, unique satisfaction possible ; c'est déjà l'aventure intérieure qui conduira Proust du temps perdu au temps retrouvé, de la vie à l'art, connaissance, à travers le passage de l'oubli et de la mémoire involontaire (33).

Il y a une heure, cependant, pendant laquelle le héros de *Novembre* jouit de ce bonheur, de cette ivresse solennelle qui est donnée par la contemplation, en présence de la femme elle-même. Quelle heure étrange et symbolique ! C'est dans le silence que la bouche de Marie devient pleine de paroles, c'est dans le repos du sommeil que les angoisses et les passions du passé s'agitent, vivantes autour d'elle, de même que les tentations d'Antoine prennent vie autour du saint en prière : «... le malheur, qui avait dû passer dessus, la rendait belle de l'amertume que sa bouche conservait même en dormant, belle des deux rides qu'elle avait derrière le cou, et que le jour, sans doute, elle cachait sous les cheveux. A voir cette femme si triste dans la volupté, et dont les étreintes mêmes avaient une joie lugubre, je devinais mille passions terribles qui

(31) Œuv. cit., II, 238.

(32) Œuvres de Jeunesse inédites, I, 538.

(33) Sur la théorie proustienne de l'art, je renvoie à mon volume déjà cité, Proust, *Art et Connaissance*.

l'avaient dû sillonner comme la foudre à en juger par les traces restées, et puis sa vie devrait me faire plaisir à entendre raconter, moi *qui recherchais dans l'existence humaine le côté sonore et vibrant...* (34).

Dans l'abandon du sommeil, la femme apparaît *celle de son histoire, de son passé* ; belle l'amertume, belles les rides cachées sous les cheveux, belles parce qu'évocatrices : *l'entendre raconter ! contempler son sommeil comme on écoute un récit !*

Il est difficile de lire ces pages sans évoquer Proust et le sommeil d'Albertine ; le sommeil d'Albertine et celui de Marie ont la même puissance évocatrice : cependant Albertine dormante est paysage, spectacle de la nature silencieuse, tandis que Marie dormante est histoire, drame, récit. Si l'une devient image rythmique dans l'espace, l'autre devient image rythmique dans le devenir, dans la suite du temps ; l'une et l'autre, invitation, prétexte à la contemplation.

Ainsi Proust : «... le pouvoir de rêver que je n'avais qu'en son absence, je le retrouvais à ces instants auprès d'elle, comme si en dormant elle était devenue une plante. Par là son sommeil réalisait, dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour ; seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédait pas. Présent, je lui parlais, mais j'étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser. Quand elle dormait, je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, n'avais plus besoin de vivre à la surface de moi-même... Elle n'était plus animée que de la vie insouciante des végétaux, des arbres, vie plus différente de la mienne, plus étrange et qui cependant m'appartenait davantage... Ce que j'éprouvais alors, c'était un amour devant quelque chose d'aussi pur, d'aussi immatériel dans sa sensibilité, d'aussi mystérieux que si j'avais été devant les créatures inanimées que sont les beautés de la nature... Son sommeil au bord duquel je rêvais... c'était pour moi tout un paysage... J'ai passé des charmants soirs à causer, à jouer avec Albertine, mais jamais d'aussi doux que quand je la regardais dormir... ». Et plus loin : «... Ce plaisir de la regarder dormir, et qui était aussi doux que la sentir vivre... » (35).

.. .. .^{ec}

Cher Proust, ...c'est la jalousie qui « déclenche », ou mieux qui « cristallise » l'amour ; plus encore, l'amour existe comme jalousie, à savoir, comme désir de saisir une connaissance qui échappe, d'accueillir en soi une image durable soustraite aux vicissitudes de l'existence.

L'amour du jeune homme de *Novembre* pour Marie répondait déjà à des exigences de ce genre : «... Je l'avais écoutée avec avidité, j'avais regardé tous les mots sortir de sa bouche, tâchant de m'identifier à la vie qu'ils exprimaient. *Agrandie tout à coup des proportions que je lui prêtai*, sans doute, elle me parut une femme nouvelle, pleine de mystères ignorés, et, malgré mes rapports avec elle, toute tentante d'un charme irritant et *d'attraits nouveaux* » (36). Evidemment le charme nouveau de la femme est en rapport avec le fait qu'elle devient un personnage dramatique ; il ne s'agit plus d'un homme pourchassant une femme, mais d'un poète qui, derrière la femme, poursuit un drame ; c'est avec ses souvenirs à elle, avec les passions qui, dans le passé, l'ont bouleversée, qu'il va composer des tableaux, comme autrefois il avait fait avec les nuages et le soleil ; et dans ces passions éteintes, il découvre ces rapports

(34) Œuv. cit., II, 214.

(35) M. Proust, *La Prisonnière*, Ed. Pléiade, Paris, 1954, III, 71-75.

(36) Œuv. cit., II, 230 et suiv.

et ces antithèses qu'il avait entrevus autrefois dans les actions des hommes, et dont la précision lumineuse l'éblouit maintenant plus que jamais. La beauté la plus grande de la femme, c'est *son passé* : les traces des passions passées semblent ouvrir à travers l'objet même du désir les horizons infinis de l'art et de la connaissance à l'homme qui observe non plus en amant mais en poète. Eros révèle ainsi sa nature démoniaque : amour ce n'est que désir de connaissance.

L'étrange plaisir de voir dormir la femme, c'est le plaisir de la connaissance ; la beauté dévastée de la femme, c'est la beauté des images qui surgissent de la contemplation, d'une vie appartenant au passé.

Si la condition du héros de *Novembre* est encore la condition d'un homme qui ne sait pas encore démêler l'une de l'autre passion et contemplation, mais les superpose et les confond, (la condition de Swann) imprévues et des pressentiments aveuglants le touchent cependant au plus profond de lui-même. Au bord de la mer, dans un champ de blé, son âme est surprise par une félicité céleste : «... la nature m'apparut belle comme une harmonie complète... Quelque chose de tendre comme un amour et de pur comme la prière s'éleva pour moi du fond de l'horizon... tout me sembla beau sur la terre... J'aimais tout jusqu'aux pierres qui me fatiguaient les pieds, jusqu'aux roches dures où j'appuyais les mains, jusqu'à cette nature insensible que je supposais m'entendre et m'aimer... » (37).

En revenant à la *vie*, il se sent retomber d'une grand hauteur : «... de même que j'avais un inconcevable bonheur, je tombais dans un déculement sans nom... ». Il retourne en parcourant à nouveau les mêmes chemins parcourus peu de temps avant ; et en revoyant la trace de ses propres pas, il lui semble avoir rêvé : « Il y a des jours où l'on a vécu deux existences, la seconde déjà n'étant plus que le souvenir de la première, et je m'arrêtais souvent dans mon chemin devant un buisson, devant un arbre, au coin d'une route, comme si là, le matin, il s'était passé quelque événement de ma vie » (38).

C'est une annonce : le jeune homme demande au buisson, à l'arbre, comme Proust demandera à l'aubépine, à la saveur de la *madeleine*, aux trois clochers, au pavé de la rue de Venise, le sens du mystérieux message. Une révélation du même genre est celle reçue par Stephen, le héros de *Portrait of the Artist as a young man*, tandis qu'il contemple la merveilleuse jeune fille que le miracle de la beauté mortelle a touchée, au moment où de son pied elle joue avec le courant marin.

L'image de la jeune fille entre dans son cœur pour toujours et aucune parole ne rompt le silence de son extase :

« Un ange sauvage lui était apparu, l'ange de la jeunesse et de la beauté mortelle... Son âme se perdait dans un monde nouveau, fantastique, obscur, incertain comme un monde sous-marin, traversé de formes et d'êtres nébuleux » (39).

(37) *Œuv. cit.*, II, 191.

(38) *Œuv. cit.*, II, 191 et suiv.

(39) James Joyce, *Dedalus*, traduction de C. Pavese, Turin, 1951, p. 219. Aussi E. Dujardin. (*Le monologue intérieur, son apparition, ses origines, sa place dans l'œuvre de James Joyce et dans le roman contemporain*, Paris 1931) pour définir la signification de l'expression « monologue dans le roman », se référant à Flaubert, mais, à notre avis, trop rapidement : «... il y a monologue... lorsque l'écrivain, employant la troisième personne, rapporte les pensées du personnage de la même façon que les historiens de l'antiquité rapportaient les paroles de leurs héros en « discours indirects » ou de la même façon dont usaient Flaubert et les naturalistes avec leurs récits à l'imparfait... » (p. 39). Je me demande si un épisode comme celui des rêveries simultanées et divergentes de Charles et d'Emma

Voici donc les choses indissolubles qui auraient dû expliquer Flaubert à Louise : impossibilité du jeune homme qui est un artiste à se satisfaire sur le plan de l'existence ; les passions qui entrent dans son cœur où elles se trouvent comme dans un lieu trop étroit et s'enflamment mutuellement « comme par des miroirs concentriques » (40), ne peuvent sortir que transformés en images. Dans une sorte de chaos, dans le cœur de l'artiste se pressent mille principes féconds qui cherchent leurs formes et attendent « leur moule ». Et pourtant le jeune homme aime la vie dans toutes ses manifestations : Cette vie qu'il n'a point la tâche de vivre, mais de *représenter*, après l'avoir attirée à lui, vécue *par sympathie*.

Dans la seconde partie de *Novembre*, le protagoniste est amené à une mort lente et inexplicable ; il mourut « lentement, petit à petit, par la seule force de la pensée, sans qu'aucun organe fût malade, comme on meurt de tristesse, ce qui paraîtra difficile aux gens qui ont beaucoup souffert, mais qu'il faut bien tolérer dans un roman, par amour du merveilleux » (41). Mort qui sans doute a la valeur d'une allégorie, et, pour le justifier, l'auteur invoque l'amour du *merveilleux*. Et qu'est-ce que merveilleux, sinon la conscience, encore irrationnelle, que la poésie est, comme le dit si bien Diégo Valeri (42), « une façon de mourir au monde, comme la sainteté ? ». Du jeune homme qui meurt par la seule force de sa pensée sortira, en effet, Flaubert, un homme mort au monde et vivant seulement à la méditation contemplative. Métamorphose, assurément *merveilleuse* ; la métamorphose de Swann dans Proust, de l'homme ordinaire dans le « prêtre de l'éternelle imagination », qui transfigure le pain quotidien de l'existence dans le corps d'une vie impérissable (43).

Flaubert pourtant ne représente pas d'une façon exhaustive le passage du plan confus de la vie au plan conscient de la représentation, comme le feront Proust et Joyce ou Gide dans les *Faux Monnayeurs* ; il se limite à le suggérer de façon allégorique dans la mort de son héros. Comment des dépouilles du héros de *Novembre* a pu naître le « prêtre de l'éternelle imagination », demeure pour lui une « chose indissoluble », une chose indissoluble que Louise cependant aurait dû comprendre, et retrouver « indiquée » justement, dans cette mort merveilleuse. On ne saurait pourtant pas représenter ce « blanc » (44) qui sépare *Novembre* et la première *Education* de la *Tentation de Saint-Antoine*, la *Tentation de Madame Bovary*, que par ces paroles de Joyce : «... La

dans *Madame Bovary* n'a pas été le premier pas vers le vrai et propre « monologue intérieur ». Sans doute, Flaubert a fait, le premier, usage constant, dans le roman, de deux registres différents, celui dans lequel on représente, dirais-je, la forme extérieure des choses et des actes, et celui dans lequel on exprime la conversation intime, la « rêverie » du personnage, même s'il ne descend pas dans des couches aussi profondes et inconscientes comme devait le faire ensuite Joyce, qui remonte, justement, à un chaos de sentiments et de réminiscences, aux images qui forment la pensée, à la pensée, en somme, qui se fait (Rel. L. Gillet, « Revue des Deux Mondes », XXVIII (1925), pp. 686-697 ; Lugli, *Le style indirect libre dans Flaubert et dans Verga, dans Dante et Balzac*, Naples, 1952, pp. 223-259. Mais ceci sort de notre sujet.

(40) *Œuv. cit.*, II, 179 et suiv.

(41) *Œuv. cit.*, II, 256.

(42) *Introduction à Madame Bovary*, Mondadori, Milan, 1936.

(43) J. Joyce, *œuv. cit.*, p. 283.

(44) M. Proust, *A propos du style de Flaubert*, dans *Chroniques*, Paris, 1927, p. 193 et suiv.

personnalité de l'artiste, d'abord un cri, une cadence ou un état d'âme, (*Novembre*), puis une narration fluide et extérieure, se subtilise à la fin jusqu'à disparaître, s'incarne, pour ainsi dire. L'image esthétique dans la forme dramatique c'est la vie, purifiée dans l'imagination humaine et de celle-ci recommencée à être projetée dehors. Le mystère de la création esthétique comme celui de la création matérielle, est achevé. L'artiste, comme le Dieu de la création, reste dedans et derrière, au-delà ou au-dessus de son œuvre, invisible, subtilisé jusqu'à disparaître... » (45).

C'est par cette voie que Flaubert, de *Novembre* arrive à *Madame Bovary* et à *l'Éducation Sentimentale* : et voilà le sens de la *sympathie* et de l'impassibilité flaubertienne, en contradiction fort apparente ; en réalité, impossibles et dénuées de sens l'une sans l'autre.

Novembre est une œuvre imparfaite, inégale et souvent emphatique, dépourvue, comme remarque Flaubert lui-même, de « tissu de style », et c'est cependant une œuvre importante ; c'est peut-être la première tentative d'analyse psychologique, non pas tant d'un enfant romantique que d'un enfant artiste ; de quelqu'un pour qui la vie et les passions ont une valeur non en elles-mêmes, mais en tant qu'elles sont susceptibles de se changer « dans le corps radieux d'une vie impérissable » : une tentative — qui sera reprise et portée à une expression pleine et mûre par des grands romanciers du début du XX^e siècle — de représentation sur le plan artistique d'un drame de l'intelligence.

Lorenza MARANINI-BALCONI.

Cette Étude a paru une première fois dans LA RIVISTA DI LETTERATURE MODERNE — Anno III, n° 3, Luglio, Settembre 1952 — puis, traduite en français par les soins de l'auteur, dans le BULLETIN DES AMIS DE FLAUBERT — Année 1955, n° 7.

Elle a été ré-éditée dans une brochure intitulée : VISIONE E PERSONAGGIO SECONDO FLAUBERT, publiée à Liviana Editrice in Padova 1959, et traduite sous le contrôle de l'auteur que nous remercions de sa bienveillance.

LE MANUSCRIT DE PASSION ET VERTU

Lors de l'Exposition Flaubert qui eut lieu à la Bibliothèque Nationale en 1957, fut exposé le manuscrit de *Passion et Vertu*, l'œuvre de jeunesse de Gustave Flaubert, écrite en 1837 et qui fut (selon la dernière exégèse) la première narration de *Madame Bovary* (1).

Le précieux manuscrit, composé en 1837, est de dimension 310×220^{m/m} et comprend 35 feuillets.

M^{me} Lucien Graux en a fait le très généreux don à la Bibliothèque Nationale.

(45) Œuv. cit., p. 275.

(1) Voir à ce sujet René Herval, « Du nouveau sur Madame Bovary », Bulletin Flaubert n° 5 ; Jean Pommier, « En marge de Madame Bovary », Bulletin Flaubert n° 6, avec Biographie du sujet.

Dans un excellent article de Madeleine Cottin et Jean Bruneau (« Revue Histoire Littéraire de la France », 1959, n° 4, octobre-décembre 1959), ce texte est décrit, encore que les auteurs de l'article déplorent, et à juste titre, les nombreuses fautes d'impression et autres de l'Édition Conard qui, dans les **Œuvres de Jeunesse inédites**, le publia en 1910.

En voici quelques exemples les plus patents :

- Page 241 : Émotions hideuses pour émotions indécises.
- P. 244 : Service amoureux pour rêverie amoureuse.
- P. 245 : Main invisible pour main de plomb.
- P. 248 : Répercussion galvanique pour répulsion galvanique.
- P. 249 : Parois pour pans.
- P. 250 : Délices pour délires.
- P. 254 : Attendre pour atteindre.
- P. 260 : Drap blanc pour drap bleu.
- P. 260 : Au jour de parade pour un jour de parade.
- P. 260 : Sur les toits pour sur ses traits.
- P. 262 : Malgré son départ pour malgré son dégoût.

Et voici la conclusion des auteurs de ce commentaire :

En ce qui concerne le texte, l'insuffisance de l'édition Conard est évidente. Certes, l'écriture de Flaubert n'est pas toujours facile à lire ; mais outre les erreurs et les omissions, la division en paragraphes est mal respectée et donne une idée fautive de la façon dont écrivait Flaubert : il compose par paragraphes nettement séparés, suivant en cela l'enseignement de ses maîtres au Collège Royal de Rouen. C'est là une habitude de composition fondamentale chez lui et dont il ne se départira jamais.

Une édition nouvelle des **Œuvres de Jeunesse** s'impose donc, qui donnerait un texte fidèle aux manuscrits, tiendrait compte des variantes importantes et réunirait la documentation déjà considérable qui s'est accumulée depuis 1910 autour des premières œuvres de Gustave Flaubert.

Madeleine COTTIN et Jean BRUNEAU.

Note de la rédaction. — Nous eussions été heureux de reproduire *in extenso* l'intéressant article de Madeleine Cottin et Jean Bruneau, avec les références d'usage, bien entendu. Nous n'avons obtenu de la **Revue d'Histoire Littéraire de la France** que l'autorisation de publier un bref commentaire de l'article et quelques extraits. Nous nous inclinons et même *in partibus*, cette autorisation ne diminue en rien la sincère expression de nos remerciements.

Pèlerinage au Pays de Madame Bovary

Avant d'entreprendre notre pèlerinage au « pays de Madame Bovary », il nous faut résoudre une question : si Flaubert, en effet, l'a situé à l'Est de Rouen, « entre la route d'Abbeville et celle de Beauvais », si Tostes, Argueil et Quincampoix figurent sur la carte, on cherchera en vain Yonville-l'Abbaye. C'est pourquoi, depuis la fin du siècle dernier,

on s'est efforcé d'identifier cette bourgade. On l'a reconnue d'abord dans Ry, puis dans Neufchâtel, enfin dans Forges-les-Eaux. Aujourd'hui, cependant, les flaubertistes impartiaux s'accordent, en général, à la confondre avec Ry, mais retouché, bien entendu, par le romancier et transposé dans un horizon plus vaste et plus représentatif, celui de Forges-les-Eaux, si l'on veut. Quant aux originaux des Bovary, il semble bien que ce soient l'officier de santé Eugène Delamare et sa femme Delphine, que les Flaubert connaissaient personnellement.

**

Faisons de Ry donc le but de notre excursion et à défaut de moyen de transport personnel, prenons l'autocar qui, de Rouen et en passant par Darnétal, dessert ce village, d'un demi-millier d'âmes, deux fois par jour. A 16 kilomètres, sitôt passé Martainville, on quitte la N. 30 pour prendre, en direction du N.-E., la D. 13. Aussitôt, la circulation cesse, la campagne s'étale plus vide et plus silencieuse, et quand 3 kilomètres plus bas, on aperçoit, dans la vallée, la flèche de l'église, on se sent déjà comme revenu dans un monde évanoui.

A l'entrée du village, la route fait un coude et, tout à coup, la rue apparaît, « la rue principale, dit Flaubert, longue d'une portée de fusil », avec ses maisons à un étage, la plupart surmontées de lucarnes.

Descendus à la Rose Blanche, à l'Hôtel de France ou à l'Hôtel de Rouen, nous visiterons le village en partant du pont, tout à l'autre bout, pour revenir jusqu'à l'église. Cette rivière, qui arrive des prairies du N.-O. pour se jeter, 3 kilomètres plus loin, dans l'Andelle, c'est le Crevon, qui coupe transversalement la rue, tandis que la Rieule, dans le roman, suit une direction parallèle.

Au bord de la route, à gauche, au pied d'un tilleul ceint d'une grille, une plaque de marbre blanc rappelle au passant que la Société de secours mutuels, « L'Unité Fraternelle de Ry », a été fondée en 1856 par le docteur Jouanne. Ce dernier, qui passe, non sans raison, pour l'un des prototypes de M. Homais, a laissé ici une réputation justifiée de politicien remuant, mais aussi de philanthrope et d'ami du progrès.

Après avoir longé quelques vieilles masures dont « les murs de plâtre » sont enjolivés de « lambourdes noires », puis une bâtisse aux côtés revêtus d'ardoises à mi-hauteur, laquelle était habitée, en 1848, par le notaire, M^e Leclerc, aujourd'hui par un marchand de chaussures, enfin la façade vieillotte de l'Hôtel de Rouen, d'où Thérain partait pour la ville deux fois la semaine, emmenant M^{me} Delamare dans sa guimbarde ou lui rapportant des volumes des cabinets de lecture, nous nous arrêtons devant la façade nette et repeinte de la pharmacie Ménard. C'est là qu'ont vécu les Delamare, c'est dans cette chambre du premier étage que Delphine expira après s'être empoisonnée, dit-on. Mais ce suicide, s'il est très probable, n'a pas été prouvé. La maison que nous avons devant nous a d'ailleurs été reconstruite en partie plus tard. Si l'on veut se faire une idée de son aspect sous Louis-Philippe, qu'on jette un coup d'œil à une petite demeure précédente qui arbore à son imposte le millésime de 1831 ; les Delamare, d'ailleurs, en avaient occupé une autre un peu plus loin, à droite, là où la route de Blainville-Crevon, qu'on ouvrit après leur mort, débouche dans le village, mais si la maison elle-même a disparu, derrière, vers les prairies, leur jardin se voit encore au bord d'une ramification du Crevon, les Fontenaux. Ainsi, sans être vue de personne, l'épouse infidèle pouvait-elle contourner le village et, se glissant derrière l'église, monter jusqu'à la Huchette rejoindre son amant.

Après avoir fait ainsi quelques pas, sur la route de Blainville-Crevon, rentrons dans la rue principale. Un peu plus loin, sur le trottoir opposé, la petite mercerie Leconte occupe l'ancienne officine des Jouanne. Ils étaient deux, en effet, et, en 1848, bien qu'il eût passé son diplôme de pharmacien, le philanthrope de tout à l'heure n'était encore que l'assistant de son père.

L'avant-dernière maison, à droite, avant la mairie, là où est installée une mercerie, évoque pour les partisans de la tradition un plus sinistre souvenir : un nommé Rey, en effet surnommé « l'Auvergnat », chaudronnier (et non marchand de nouveautés comme Lheureux) y tenait boutique. Flattant les goûts dispendieux de sa belle voisine, il l'aurait, en refusant le renouvellement de ses billets et en la menaçant de saisie, réduite au suicide. Mais là encore, la preuve reste à faire du rôle et de la responsabilité du modèle.

Derrière la mairie et les halles, dont l'aspect a beaucoup changé, comme l'atteste l'ancien plan cadastral, on monte à l'église dont le porche de bois sculpté a été classé monument historique et l'intérieur admirablement restauré. Comme il n'en est pas question dans *Madame Bovary*, on a cru en tirant argument pour rejeter l'identification de Ry avec Yonville-l'Abbaye. Mais qui ne comprend qu'ayant à faire vivre son héroïne dans une atmosphère de banalité et d'ennui, Flaubert devait en effacer précisément tout détail qui pût l'égayer ? Près du porche se dressait encore, à la fin du siècle dernier, la pierre tumulaire de Delphine Delamare. Elle a disparu quand l'ancien cimetière a été désaffecté. En revanche, on trouvera dans le gazon celle de la première femme de l'officier de santé, Louise Mutel.

Franchissons le portillon et gravissons le sentier, à droite, qui mène au nouveau cimetière où reposent, entre autres contemporains des Delamare, Thérain et sa femme et Ducrocq Louis-Ambroise qui, comme enfant de chœur, conduisit Delphine à sa tombe.

En redescendant à l'église, on prendra, à droite, un chemin qui passe devant « la maison de la nourrice » et traversant la route de Rouen, à la sortie Ouest du village, on montera, en trente minutes environ, d'abord par un « raidillon » pierreux, ensuite par un plateau couvert de cultures, au château de la Huchette, hameau de Villers, sur la commune de Saint-Denis-le-Thibault. C'est là que, toujours selon la tradition, Delphine venait retrouver Louis Campion. La façade blanche « à coins de briques » au fond d'un parc embelli d'arbres, dont un cèdre, se voit le mieux de la N. 30, par laquelle nous avons quitté Rouen.

*
**

En prolongeant un peu notre séjour, nous pourrions remonter plus loin dans le passé des personnages. Ainsi, 6 kilomètres seulement séparent Ry de Blainville. Par une petite route sinueuse et solitaire qui longe la vallée du Crevon, on arrive à un village dominé au Nord par un coteau au sommet duquel un rideau de hêtres cache la ferme Lepage, naguère celle du père Couturier, où grandit et fut courtisée par l'officier de santé Eugène Delamare celle qui devait être Emma Bovary — du moins, en partie, car le personnage de Flaubert est aussi bien Louise Colet, un peu Elisa Schlésinger... et, comme on sait, l'écrivain lui-même. A la mairie, on nous montrera le registre où, sous l'acte de mariage du 6 août 1839, s'alignent les paraphe de plusieurs originaux du roman, entre autres des parents des mariés, et dans le petit cimetière tout proche, les tombes de Jean-Baptiste Couturier, le père de Delphine; de sa mère, née Leroux, et de son frère Eugène, mort à 19 ans, au séminaire de Mont-aux-Malades, à Rouen.

Enfin, de Blainville, en suivant la D 7, puis la D. 93, nous reviendrons à Ry, par Catenay. Pierre Delamare, le père d'Eugène, après avoir abandonné son commerce de vins à Rouen, y « fit valoir » un moment, et son fils y débuta comme médecin. Juste avant de contourner l'église, on aperçoit, au fond d'une cour encadrée de deux herbages rectangulaires et plantés de pommiers, la grande demeure familiale habitée aujourd'hui par une quasi centenaire, M^{me} Krechel. De la côte qui domine la vallée de Crevon, avant de redescendre dans Ry, on a du village et de son vallon un joli panorama. Peut-être est-ce là que le clerc de notaire Léon Dupuis, dans le livre, Stanislas Bottais dans la réalité, venait « le dimanche un livre à la main regarder le soleil couchant » ?

Pourquoi ne pousserait-on pas aussi jusqu'au Héron, à 5 kilomètres seulement à l'Est ? Le château des Pommereu, dont Flaubert a fait « La Vaubyessard », a disparu, à part une tour à lanterne, une grande urne de pierre et quelques beaux arbres dans le parc abandonné. Les Flaubert y furent invités un soir, nous dit l'auteur de *Madame Bovary* dans sa *Correspondance*, et le bal, qui devait laisser à Emma une telle nostalgie et lui rendre le séjour d'Yonville si insipide par comparaison, est un souvenir d'adolescent.

*

**

Mais le pays de *Madame Bovary*, ce n'est pas seulement Ry, Saint-Denis-le-Thiboult, Blainville-Crevon, Catenay et Le Héron, c'est aussi Rouen. Si nous avons notre voiture, nous remonterons de Ry jusqu'à la N. 28, en saluant au passage, dans le cimetière de Saint-Germain-des-Essourts, la tombe de la veuve Ménage, qui fut quelques mois servante chez les Delamare (1). Puis, suivant l'itinéraire même de « l'Hirondelle », nous traverserons Quincampoix pour regagner, par Boisguillaume, la capitale de la Normandie ; sinon, par Darnétal, nous referons la route plus directe du père Thérain, en nous arrêtant au cimetière de Blossville-Bonsecours à la fois pour contempler le grandiose panorama de Rouen et nous recueillir devant la tombe de M^{me} Lefebvre et des siens (2).

Le Rouen actuel n'est plus celui de la Monarchie de Juillet : l'Hôtel de Bourgogne, qui s'élevait sur le quai et qui tient une si grande place dans la dernière partie du roman, avait disparu bien avant les derniers bombardements. Mais l'on peut encore flâner dans la rue de l'Eau-de-Robec où logea l'étudiant en médecine Charles Bovary, autour de la place Beauvoisine et visiter la cathédrale où Léon et Emma se donnèrent rendez-vous après d'être retrouvés au théâtre.

Il est enfin une autre raison d'étendre à Rouen notre pèlerinage : s'il est vrai que l'aventure des Delamare est la source première du roman, il est non moins vrai que, dans ses personnages, dans Emma en particulier, l'auteur a mis beaucoup de son passé, de ses rêves et de ses antipathies. C'est pourquoi le pays de *Madame Bovary*, c'est aussi celui de Flaubert, c'est l'aile de l'Hôtel-Dieu, avec sa chambre natale transformée en musée où nous admirerons la toile célèbre de Fourié : « La Veillée funèbre de Madame Bovary » ; c'est Croisset et le pavillon au bord de la Seine, où, par les soirs d'été, il venait s'asseoir, au milieu des siens, avant de remonter à son cabinet de travail dans la maison qu'après sa mort une usine a remplacée.

(1) Au fond, près du petit enclos, à droite, la première de la deuxième rangée.

(2) Madame Lefebvre, née Alice, la propre fille de Delphine Delamare (1842-1903). La tombe se trouve à environ 50 m. à gauche, passé la grille de droite du cimetière.

Tout près, dans une de ses salles, la mairie de Canteleu a donné asile à la bibliothèque du maître, au fauteuil et à la table ronde sur laquelle *Madame Bovary* et les autres œuvres ont été écrites.



Ainsi il nous aura fallu deux jours, au moins, et bien que la région soit toute proche et très circonscrite, pour parcourir les lieux que Flaubert a si magnifiquement décrits ; mais à l'occasion de son centenaire, est-il une introduction plus féconde à la lecture de son livre et un hommage plus sincère rendu à son auteur ?

GASTON BOSQUET.

Cahiers Pédagogiques pour l'Enseignement du Second degré,
n° 5, 1^{er} mars 1958, p. 111-112.

Gustave Flaubert metteur en scène de *Mademoiselle Aïssé* de Louis Bouilhet

UN PERSONNAGE HISTORIQUE

Dans les dernières années du 17^e siècle, l'Ambassadeur de France à Constantinople, M. de Ferriol, avait acheté une petite esclave d'origine circassienne. À son retour en France, il la confia à sa belle-sœur pour en faire l'éducation. La jeune fille fut élevée en compagnie des deux fils de sa tutrice, dont l'un, d'Argental, devint l'ami et le correspondant de Voltaire. Jalouse de l'intruse M^{me} de Ferriol, avec la complicité de sa sœur, M^{me} de Tencin, attira l'attention du Régent sur sa belle pupille, dans le dessein de mériter ses faveurs. Mais, chez M^{me} du Deffand, où elle avait été présentée, celle qui avait pris le nom de M^{lle} Aïssé fit connaissance d'un jeune noble de grand mérite, le chevalier d'Aydie, dont elle partagea la passion. Bientôt naquit une enfant, qui fut élevée secrètement au Couvent de Notre-Dame, à Sens. Bien que le Chevalier lui fût resté fidèle, la jeune mère, spontanément, puis sous l'influence d'une amie plus âgée, prit conscience de sa faute, des risques que sa liaison pouvait faire courir à l'avenir, même à la sécurité de celui en qui le Régent voyait un rival heureux, et elle demanda à se confesser. Sa mort, quelques années plus tard, dénoua une situation douloureuse tant pour son amant, qui respectait d'ailleurs son repentir, que pour elle-même. Alors, le Chevalier se consacra à l'éducation de sa fille, l'adopta publiquement et la maria. Puis, disant adieu à Paris et à ses Salons, il regagna le Périgord et son château natal où, près de sa sœur, il retrouva l'apaisement dans les travaux domestiques.

LA PIÈCE DE LOUIS BOUILHET

En composant « Mademoiselle Aïssé », Louis Bouilhet ne devait pas conserver un épilogue qui, quelle qu'en fût la grande vérité humaine, paraissait trop prosaïque à un disciple de Hugo : dans son drame, en effet, l'héroïne, pour échapper aux assiduités du Régent et convaincre ainsi son amant incrédule de sa sincérité, s'enfuit dans une petite auberge où celui-ci et d'Argental finissent par la retrouver. Mais, au moment où le coche va emmener les amoureux réconciliés, le Comte de Brécourt, à la tête des émissaires du Régent, vient cerner leur asile et ce n'est que par l'intervention opportune du Commandeur de Malte, qui exige de lui l'accomplissement de ses vœux et son renoncement à sa maîtresse, qui ne va pas, y survivre, que le Chevalier est arraché à la vengeance de son Altesse.

Les Lettres de Mademoiselle Aïssé avaient été publiées d'abord en 1787, puis avec une Notice de Sainte-Beuve, en 1846 (1). Enfin, en 1854, un drame éphémère, qui transportait son aventure sur la scène, avait été joué à la Comédie Française. Pour écrire sa pièce, Louis Bouilhet bénéficiait donc de ces sources et de cette tentative, comme de la grande expérience dramatique qu'il avait acquise puisque, mises à part ses comédies, il était déjà l'auteur célèbre de *Faustine*, de la *Conjuration d'Amboise* et de *Madame de Montarcy*. Néanmoins, nous indique M. le chanoine L. Letellier dans la belle thèse qu'il lui a consacrée, Bouilhet, pour donner à ses tableaux plus d'exactitude, consulta méthodiquement les annales du 18^e siècle.

Le drame fut terminé en mai 1869 et accepté par l'Odéon, non sans que son Directeur ait exigé des changements auxquels l'auteur se résigna difficilement. D'ailleurs, miné par la maladie et le découragement, celui-ci allait mourir le 18 juillet suivant, sans avoir pu mettre la dernière main à son texte. Retardée par la guerre Franco-Allemande, la première représentation n'eut lieu que le 6 janvier 1872, et dès le 15 février, la pièce disparaissait de l'affiche. A part Théophile Gautier, Théodore de Banville, Charles de la Rounat et Jules Janin, la Presse, dans son ensemble, tout en rendant hommage aux décors, avait trouvé la pièce ennuyeuse. M. le chanoine Letellier attribue cet échec à une composition défectueuse, à des vers parfois faciles, à la psychologie sommaire des personnages, aux libertés prises avec l'histoire et surtout au changement qui s'était produit dans le goût du public dont la faveur allait désormais à la tragédie pseudo-classique de Ponsard, plus encore à la comédie bourgeoise et moralisante d'Augier et de Dumas fils.

LA MISE EN SCÈNE DE FLAUBERT

Il suffit d'ouvrir la Correspondance de ces mêmes années 1869-1872 pour constater la part que, dès la mort de son ami, Flaubert prit à la réception de la pièce, au choix de ses interprètes, à ses répétitions, ainsi qu'à la mise en scène et notamment aux costumes : « J'ai travaillé moi-même les costumes au Cabinet des Estampes ». (2). — « A mes moments perdus, je fais de petites recherches dans les livres des Goncourt pour la mise en scène » (3). — « J'ai monté seul, absolument seul, Aïssé » (4).

(1) Voir *Portraits littéraires*, T. III, p. 129-167.

(2) A M^{me} Régulier, 30 novembre 1871.

(3) A sa nièce, 26 octobre 1871.

(4) A M^{me} Roger des Genettes, début février 1872. — Voir édition Conard, 6^e Série, 1869-1872, respectivement p. 313, 209 et 349.

De cette documentation consciencieuse puisée à la fois dans les Musées et les Bibliothèques, les notes autographes inédites dont nous offrons la primeur aux Amis de Flaubert apportent le témoignage. Et pourtant, c'est dans le même intervalle que Flaubert a fait paraître l'*Education Sentimentale*; c'est au milieu des épreuves de la guerre et de l'occupation, qu'il a mis en chantier la troisième et dernière version de la *Tentation de Saint-Antoine* et que, pour honorer la mémoire de l'auteur de « *Mademoiselle Aïssé* », il a recueilli et publié, en les préfaçant, ses « *Dernières Chansons* ».

Ces notes se composent 1° d'un feuillet de papier blanc de 22^{cm} × 15^{cm}, portant, dans l'angle supérieur gauche, la mention « *Aïssé* »; 2° de trois feuillets in-folio de 22^{cm} × 17^{cm} de papier bleu, écrits au recto seulement. Aucun n'est numéroté. La disposition du texte a été respectée.

Mise en scène de *Mademoiselle Aïssé* de Louis Bouilhet

Par Gustave Flaubert

Un salon en 1730. — Panneaux de soie sur les murs, glace surmontée de sirènes, fauteuils lourds à pieds tordus.

(L'Hiver, de Lancret, gravé par J.-P. Lebas).

Chambre à coucher : une délassante — sofa, devant la toilette.

La toilette est une table surmontée d'une glace parée de dentelles et de mousseline, encombrée de fioles, de pots, de tresses et de rubans — brochures ça et là.

(*Mercur* de France, 1722).

— Cartel en forme de lyre — paravent — coffre aux robes.
(La toilette peinte par Baudoin, gravée par Ponce).
Le lever, gravé par Massard.

Costumes des Suivantes — petit papillon de dentelles posé sur le haut de la tête, fichu des indes glissant entre les deux seins — bras nus sortant des dentelles, jupe à falbalas retroussée, gd tablette de linge à bavette sur la poitrine.
(v. Freudeberg pour le « Monument du costume physique et moral du 18^e siècle ». — « *La Femme de chambre* », par Cochin, « la jolie femme de chambre », publié chez Avoline).

Découpage. — On découpait surtout des estampes coloriées, puis on les collait sur des cartons, on les vernissait et on en faisait des meubles et des tentures, des espèces de tapisseries, des paravents, des cerceaux.

(Lettres de M^{lle} Aïssé).

Bals. — Grosses bougies de cire, dominos, larges, avec des manches à gros nœuds. masques très lourds d'où pendent deux rubans noirs, avec les lèvres blanches.

Les préparatifs du Bal par Detroy,
gravé par Beauvarlet.

Usage des tabatières pour les femmes.

Le Rouge de visage très haut en couleur, très exagéré le jour de la
Présentation à la cour.

voir les portraits de Nattier où il est éclatant.
Et corresp. inédite de M^{me} Du Deffand

(M. Lévy, 1853).

Esprit général des modes
sous la Régence, Fêtes don-
nées par M^{me} de Tencin au
Régent.

allégories mythologiques. Les couleurs que
les femmes portent sont celles des Elé-
ments, l'Eau, l'Air, la Terre, le Feu —
nymphe, Dianas.

(Figures françaises de modes, dessi-
nées par Octavien — Paris 1725).

Les Iris et les Philis de Troy ont un costume du matin
garni de boutonnières en diamants — un bonnet de den-
telles à barbes retroussées pliées en triangle — nœuds du
ruban du corset en échelle.

La panier importé en France par deux dames anglaises, en 1714, s'exa-
gère de plus en plus.

(Cabinet des Estampes. Hist. de France, vol. 53),
voy. « Marché aux paniers », 1719.

Satyre sur les cerceaux, Thiboust, 1727.

Galons —

(sous le Système de Law) — avec de l'or d'un seul côté qu'on
appela « Galon du système » ;

(après le procès du P. Girard, 1731) — rubans à la Cadière.

Coiffures et vêtements — le glorieux et le Philosophe marié, de Lancret.
Gravé par Dupuis.

Le corsage s'ouvre sur un corps garni d'une échelle de
rubans. Au côté, un « fagot de fleurs » — Manchettes de
dentelles à 3 rangs — gants jusqu'au coude.
étoffe de brocart très chamarrée.

Dans « le grand habit à la française », la robe décolletée
et busquée faisait paraître le corps de la femme, isolé,
et comme au centre d'une vaste draperie représentée par
la jupe — la robe s'ouvrait en triangle sur une robe de
dessous.

La femme était coiffée à « la physionomie levée » avec
4 boucles détachées et le confident abattu sur l'oreille
gauche — perles aux oreilles et un bandeau de perles sur
les cheveux.

Costume de maison pour femmes — bonnet rond, à rubans roses. Sous
son manteau de lit de la plus fine étoffe, on aperçoit son

corset garni sur le devant et sur toutes les coutures d'une dentelle frisée, mêlée çà et là de touffes de « Soucis d'hanneton ».

« La Fontange » se retrouve partout, enrubanne tous les vêtements.

Canne d'ébène à pomme d'ivoire.

Coiffures basses à partir de 1714.

Les femmes frisées en grosses boucles à l'imitation des hommes. On jette sur les rouleaux une plume, un diamant, un petit bonnet à barbes pendantes.

Costume du coiffeur — veste rouge, culotte noire, bas de soie gris.

Chevalier de Malte

doit porter, après sa profession :

— Sur le côté gauche du manteau, la Croix de toile blanche à 8 pointes qui est le véritable habit de l'ordre. (La croix d'or n'étant qu'un ornement extérieur).

Lorsqu'ils vont à la guerre, ils portent une casaque rouge ornée par devant et par derrière d'une croix pleine).

Le manteau qui se donne à la profession est à bec, de couleur noire, s'attache au cou avec un cordon de soie blanche et noire. Ce manteau a deux manches, longues d'environ une aune, larges par le haut d'un demi-pied environ et se terminant en pointe.

Autrefois, elles se rejetaient sur les épaules et se nouaient ensemble sur les reins.

Histoire générale des Ordres religieux de l'Abbé Banier, t. 1^{er}, 374.

Costumes

Hommes : nabit long à taille longue.

le gilet presque aussi long que l'habit descend jusqu'à la moitié de la cuisse.

V. au Cabinet des Estampes 1^o dans l'œuvre de Watteau : Watteau et Julien.

2^o Lancret — l'adolescence.

V. id. le glorieux dans l'œuvre de Lancret très important.

Le philosophe marié, du même.

V. id. dans la collection de l'Histoire de France.

Régence « Ballet donné à Louis XV par le Duc de Bourbon à Chantilly ».

Costumes militaires Suisses, pour le 3^e acte, voyez « uniformes militaires » de Montigny — petit volume in-12.

Femmes — robe du matin

voyez « Les deux Cousines » et l' « Ile enchantée », dans Watteau.

Gaston BOSQUET.

FLAUBERT ET LES GONCOURT

EXTRAITS DU JOURNAL DES GONCOURT (Suite¹)

ANNÉE 1871

SAMEDI 10 JUIN :

Dîner ce soir avec Flaubert que je n'ai pas revu depuis la mort de mon frère. Il est venu chercher à Paris un renseignement pour sa *Tentation de Saint-Antoine*. Il est resté le même, littérateur avant tout. Ce cataclysme semble avoir passé sur lui, sans le détacher un rien de la fabrication impassible du bouquin.

18 OCTOBRE :

Je tombe sur Flaubert au moment où il part pour Rouen. Il a sous le bras, fermé à triple serrure, un portefeuille de ministre, dans lequel est enfermée sa *Tentation*. En fiacre, il me parle de son livre, de toutes les épreuves qu'il fait subir au solitaire de la Thébaïde et dont il sort victorieux. Puis, à la rue d'Amsterdam, il me confie que la défaite finale du saint est due à la cellule, la cellule scientifique. Le curieux, c'est qu'il semble s'étonner de mon étonnement (1).

9 NOVEMBRE :

Je trouve, chez Flaubert, Ramelli, qu'il veut faire engager pour l'Odéon dans la pièce de Bouilhet (2). Elle est là, se plaignant du théâtre, qui a pris l'habitude de ne plus payer que les premiers rôles, qui donnait à Berton 300 francs par soirée dans le *Marquis de Villemer*... Je n'ai pas vu de corps d'Etat où la revendication de l'argent se fasse avec plus de rapacité que chez les acteurs et chez les actrices. Dans les lamentations de Ramelli, il y a de la colère de poissarde, avec les feux au visage, qui la forcent à se tenir dans une pièce où il n'y a pas de feu et d'où nous parviennent par la porte ses doléances furibondes.

Enfin, elle part et nous voilà seuls. Flaubert me conte l'inespérée fortune de la *Présidente*, qui a reçu un titre de 50.000 francs de rentes, deux jours avant l'investissement, un envoi de Richard Wallace, qui avait couché avec elle dans le passé et lui avait dit : « Tu verras, si je deviens jamais riche, je penserai à toi ».

Il me parle de cette ambassade chinoise, tombée dans notre Siège et notre Commune, dans notre cataclysme, et à laquelle on disait : « Ça doit bien vous étonner ce qui se passe ici dans le moment ? »

— Mais non, mais non ! Vous êtes jeunes, vous, Occidentaux, vous n'avez presque pas d'histoire... C'est toujours comme ça... Le Siège, la Commune, c'est l'histoire normale de l'humanité... »

(1) Voir pour les débuts, le « Bulletin des Amis de Flaubert », nos 13, 14, 15.

(1) « La Tentation de Saint-Antoine » paraîtra en 1874.

(2) « Mademoiselle Aïssé », pièce posthume de Bouilhet, qui sera jouée à l'Odéon le 6 janvier 1872.

Il me retient à dîner, et après dîner, il me lit de sa *Tentation de Saint-Antoine*. Première impression : la Bible, le passé chrétien remis à neuf par le procédé d'Horace Vernet, avec de la bédouinerie, de la truquerie. Deuxième impression : un immense cahier de notes sur l'antiquité, condamné à passer par les trucs, mais d'une féerie, avec un tas de feuillets de la compilation érupés et se refusant à passer dans le laminoir de la chose.

Ce qu'il y a plus grave là-dedans, c'est que je ne trouve pas d'originalité dans cette œuvre qui va être trouvée si originale. Flaubert, en malin qu'il est, a choisi, depuis plusieurs années, les milieux les plus colorés, les plus excentriques, les plus carthaginois, les plus épâtants pour les bourgeois. Mais sous le décor et le costume, son humanité est d'autrement poncive. Il n'y a pas chez lui la fantaisie abracadabrante d'un poète haschihé ; ou la retrouvaille psychologique d'un voyant dans les humanités mortes. En un mot, il n'y a pas d'invention personnelle, mais une appropriation intelligente réfléchie. De l'originalité, non, encore une fois non ! L'originalité ne consiste pas à faire du commun avec de l'original, mais de l'original avec du commun. De l'originalité dans l'orientalisme de Flaubert, encore non ! Tout au plus de l'ingéniosité laborieuse et appliquée.

ANNÉE 1872

SAMEDI 6 JANVIER :

Je suis à la première d'Aïssé. J'ai devant moi le décor ridicule du salon de Ferriol, un salon que je connais, que j'ai découvert et dont j'ai fait acheter les boiseries 3.000 francs à mon cousin de Courmont — des boiseries que Monbes eût vendues 25.000 francs. Eh bien, parole d'honneur ! les personnages de Bouilhet sont plus faux que le décor.

La pièce va cahin-caha, dans la déférence du public pour les hexamètres d'un mort. Quand l'honnête chevalier d'Aydie entrevoit le rôle du pétrole dans les palais royaux, ce sont des hurrahs, des applaudissements, un enthousiasme qui assure le succès, que dis-je ? le triomphe de l'œuvre XVIII^e siècle de Bouilhet, de cette singulière reconstruction historique, mettant dans la bouche des gentilshommes de 1730 des pensées d'avant-hier.

Je trouve le foyer de l'Odéon transformé en une petite chapelle. Il y a sur le marbre de la cheminée une grande photographie de Bouilhet et, lui faisant face, sur un chevalet, un grand portrait à l'huile de M^{lle} Aïssé. Il n'y a décidément que Rouen en France pour pareillement faire mousser les hommes de son cru.

17 JANVIER :

Flaubert est si grincheux, si cassant, si irascible, si érupé, à propos de tout et de rien, que je crains que mon pauvre ami ne soit atteint de l'irritabilité malade des maladies nerveuses à leur germe.

SAMEDI 2 MARS :

Il y a à dîner chez Flaubert aujourd'hui : Théo, Tourgueneff et moi. Tourgueneff, le doux géant, l'aimable barbare, avec ses blancs cheveux lui tombant dans les yeux, le pli profond qui creuse son front d'une tempe à l'autre, pareil à un sillon de charrue, avec son parler enfantin, dès la soupe, nous charme, nous enguirlande, suivant l'expression russe, par ce mélange de naïveté et de finesse, la séduction de la race slave, relevée

chez lui par l'originalité d'un esprit supérieur, par un savoir immense et cosmopolite.

Il nous parle du mois de prison qu'il a subi après la publication des *Mémoires d'un chasseur*, de ce mois où il eut pour cellules les archives de la police d'un quartier, dont il compulsait les dossiers secrets. Il nous peint, avec des traits de peintre et de romancier, le chef de police qui, un jour, grisé par lui de champagne, lui dit, en lui touchant le coude et élevant son verre en l'air : « A Robespierre ! »

Puis il s'arrête et dit : « Si j'avais l'orgueil de ces choses, je demanderais seulement qu'on gravât sur mon tombeau ce que mon livre a fait pour l'émancipation des serfs. Oui, je ne demande que cela. L'empereur Alexandre m'a fait dire que la lecture de mon livre avait été un des grands motifs de sa détermination ».

Théo, qui est monté l'escalier, une main sur son cœur douloureux, les yeux vagues, la face blanche comme un masque de Pierrot, absorbé, muet, sourd, mange et boit automatiquement, ainsi qu'on rêverait un blème somnambule dinant à un clair de lune... Il y a déjà chez lui un mourant qui ne se réveille un peu et ne s'échappe un peu de son triste et concentré lui-même, que quand il entend parler vers et poésie.

Des vers de Molière, la conversation remonte à Aristophane, et Tourgueneff, laissant échapper tout son enthousiasme pour ce comique, pour ce père du rire, pour cette faculté, qu'il place si haut et qu'il n'accorde qu'à deux ou trois hommes dans l'humanité, s'écrie avec des lèvres humides de désir : « Pensez-vous, si on retrouvait la pièce perdue de Cratinus, la pièce jugée supérieure à celles d'Aristophane, la pièce considérée par les Grecs comme le chef-d'œuvre du comique, la pièce enfin de *La Bouteille*, faite par ce vieil ivrogne d'Athènes... Pour moi, je ne sais pas ce que je donnerais, non je ne sais pas... Il me semble que je donnerais tout ! »

Au sortir de la table, Gautier s'affale sur un divan en disant : « Au fond, rien ne m'intéresse plus ; il me semble que je ne suis plus un contemporain. Je suis tout disposé à parler de moi à la troisième personne, avec les aoristes des prétérits trépassés... J'ai comme le sentiment d'être déjà mort !

— Moi, répond Tourgueneff, c'est un autre sentiment. Vous savez, quelquefois, il y a dans un appartement une imperceptible odeur de musc, qu'on ne peut chasser, faire disparaître... Eh bien, moi, il y a comme autour de moi, et toujours, une odeur de mort, de néant, de dissolution ».

Il reprend après un silence : « L'explication de cela, je crois la trouver dans un fait, dans l'impuissance, pour une foule de motifs, pour mes cheveux blancs, etc., dans l'impuissance absolue, maintenant, d'aimer. Je n'en suis capable. Alors, vous comprenez, c'est la mort ! »

Et comme Flaubert et moi, contestons pour les lettres l'importance de l'amour, le romancier russe s'écrie, avec un geste qui laisse tomber ses bras à terre :

« Moi, ma vie est saturée de féminités. Il n'y a ni livre, ni quoi que ce soit, qui ait pu me tenir place de la femme... Comment exprimer cela ? Je trouve qu'il n'y a que l'amour qui produise un certain épanouissement de l'être, que rien ne donne, hein ? »

Et ses souvenirs fouillent un moment le passé, avec un éclair de bonheur sur la figure.

« Tenez, j'ai eu, tout jeune homme, une maîtresse, une meunière des environs de Saint-Petersbourg, que je voyais dans mes chasses. Elle était

charmante, toute blanche avec un trait dans l'œil, ce qui est assez commun chez nous. Elle ne voulait rien accepter de moi. Un jour, elle me dit : « Il faut que vous me fassiez un cadeau ! ». — « Qu'est-ce que vous voulez ? » — « Rapportez-moi du savon ». Je lui apporte du savon. Elle le prend, disparaît, revient toute rougissante et me dit, en me tendant ses mains parfumées : « Embrassez-moi les mains comme vous embrassez dans les salons les mains des dames de Saint-Petersbourg ! » Je me jetai à ses genoux. Eh bien, il n'y a pas un instant dans ma vie qui vaille celui-là ! »

5 MARS :

Le salon de la Princesse, ce salon de lettres et d'arts, ce salon sonore de la fine parole de Sainte-Beuve, de l'éloquence rabelaisienne de Gautier, des coups de boutoir de Flaubert, des mots spirituels de mon frère ; ce salon qui, dans l'aplatissement du goût, dans la canaillerie de l'idéal littéraire de l'Empire, retentissait de paradoxes profonds, d'idées hautaines, d'aperçus ingénieux, d'un ferraillement continu de paroles spirituelles, ce salon s'éteint comme un feu d'artifice sous la pluie, une pluie de galbois mâles et femelles, de sœurs, de nièces, de cousines, de promis, un tas de bécasses blondasses, dont le néant de l'intelligence tue l'idée et la parole.

VENDREDI 22 MARS :

Tourgueneff dîne chez moi avec Flaubert.

Il nous fait la silhouette bizarre de son éditeur de Moscou, un débitant de littérature, qui sait à peine lire et qui, en fait d'écriture, est tout au plus capable de signer son nom. Il nous le peint, entouré de douze petits vieillards fantastiques, ses lecteurs et ses conseillers à 700 kopeks par an.

De là, il passe à la description de types littéraires, qui nous font prendre en pitié nos bohèmes de France. Il nous fait le portrait d'un ivrogne qui, pour boire son verre d'eau-de-vie du matin, s'était marié avec une fille de bordel, pour vingt kopeks, un ivrogne dont il a fait éditer une comédie remarquable.

VENDREDI 21 JUIN :

Je dîne ce soir chez Riche avec Flaubert, qui passe à Paris pour se rendre à l'inauguration de la statue de Ronsard, à Vendôme.

Nous dinons, bien entendu, dans un cabinet, parce que Flaubert ne veut pas de bruit, ne veut pas d'individus à côté de lui et qu'il veut encore, pour manger, ôter son habit et ses bottines.

Nous causons de Ronsard. Puis, tout de suite, lui se met à hurler, moi à gémir sur la politique, la littérature, les embêtements de la vie.

En sortant, nous tombons sur Aubryet, qui nous apprend que Saint-Victor est de l'inauguration : « Eh bien, je n'irai pas à Vendôme, me dit Flaubert. Non, vraiment, la sensibilité est arrivée chez moi à un état maladif tel, je suis entamé à ce point, que l'idée d'avoir la figure d'un monsieur désagréable, en chemin de fer, devant moi, ça m'est odieux, insupportable ! Autrefois, ça m'aurait été égal. Je me serais dit : « Je m'arrangerai pour être dans un autre compartiment ». Puis si, à la rigueur, je n'avais pu éviter un monsieur désagréable, je me serais soulagé en l'engueulant. Maintenant, ce n'est plus cela... Rien que l'appréhension de la chose, ça me donne un battement de cœur... Tenez, entrons dans un café, je vais écrire à mon domestique que je reviens demain ».

Et là, devant la paille d'un soyer : « Non, je ne suis plus susceptible de supporter un embêtement quelconque... Les notaires de Rouen me

regardent comme un toqué ! Vous concevez, pour les affaires de partage, je leur disais qu'ils prennent tout ce qu'ils veulent, mais qu'on ne me parle de rien. J'aime mieux être volé que d'être agacé (3). Et c'est comme cela pour tout, pour les éditeurs... L'action, maintenant. J'ai pour l'action une paresse qui n'a pas de nom. Il n'y a absolument que l'action du travail qui me reste ».

La lettre écrite et cachetée, il s'écrie : « Je suis heureux comme un homme qui a fait une couillonnade ! Pourquoi ? Dites, le savez-vous ? »

Puis il me ramène au chemin de fer et, accoudé sur la traverse où on fait queue pour prendre les billets, il me parle de son profond ennui, de son découragement de tout, de son aspiration à être mort — et mort sans métempsycose, sans survie, sans résurrection, à être à tout jamais dépouillé de son moi.

En l'entendant, il me semblait écouter mes pensées de tous les jours. Oh ! la belle désorganisation physique que fait, même chez les plus forts, les plus solidement bâtis, la vie cérébrale ! C'est positif, nous sommes tous malades, quasi fous et tout préparés pour le devenir complètement !

ANNÉE 1873

DIMANCHE 5 JANVIER :

Flaubert m'a écrit : « Ça ne va pas, mais ça ne va pas du tout ! » C'est parfaitement vrai. Cet homme de talent meurt de l'enragement des succès d'argent de Droy et de Belot, de la jalousie des gros sous, de la basse envie du gros bruit, de la basse littérature.

26 FEVRIER :

Flaubert disait aujourd'hui assez pittoresquement : « Non, c'est l'indignation seule qui me soutient ! L'indignation, pour moi, c'est la broche qu'ont dans le cul les poupées, la broche qui les fait tenir debout. Quand je ne serai plus indigné, je tomberai à plat ! » Et il dessine la silhouette d'un polichinelle échoué sur un parapet.

DIMANCHE 16 MARS :

Alphonse Daudet, que je n'avais fait qu'entrevoir à Henriette Marchal et que je retrouve chez Flaubert, cause de Morny, dont il a été une façon de secrétaire,

Tout en l'épargnant, en estompant, avec des paroles de reconnaissance, la nullité du personnage, il nous le peint comme ayant une qualité : un certain tact de l'humanité, la reconnaissance à première vue d'un incapable d'avec un intelligent.

SAMEDI 3 MAI :

Chez Véfour, dans le salon de la Renaissance, où j'ai abouché Sainte-Beuve avec Lagier, je dîne ce soir avec Tourgueneff, Flaubert, M^{me} Sand.

M^{me} Sand est momifiée de plus en plus, mais toute pleine de bonne enfance et de la gaieté d'une vieille femme du siècle dernier. Tourgueneff parle, et on laisse parler le géant à la douce voix, aux récits attendris de petites touches émues et délicates.

(3) Le 6 avril 1872, la mère de Flaubert était morte, léguant Croisset à la nièce de Flaubert, Madame Commanville, à condition que l'écrivain put continuer d'y vivre.

Flaubert conte un drame sur Louis XI, qu'il dit avoir fait au collège, drame où il avait ainsi fait parler la misère des populations :

« Monseigneur, nous sommes obligés d'assaisonner nos légumes avec le sel de nos larmes ».

.....

Flaubert, ce jour-ci, à propos de la pièce de Bouilhet qu'il rapetasse, me dit : « Vous concevez, c'est l'affaire d'un mois : c'est à écrire au plus simple, et puis, moi, je déteste les mots ! » (4).

Les mépris qu'il y a chez lui pour les qualités qu'il n'a pas est amusant. Merci ! D'esprit et la langue parlée, cette langue écrite sans en avoir l'air, la chose la plus rare au théâtre, voici comment il les traite !

Plus Flaubert avance en âge, plus il se provincialise. Puis vraiment, à retirer de mon ami le bœuf, l'animal travailleur et besognant, le fabricant de bouquins à un mot par heure, on se trouve en tête à tête avec un être si ordinairement doué, si peu doté d'une originalité ! Et je ne parle pas ici seulement de l'originalité des idées et des comptes, je parle de l'originalité des actes, des goûts de la vie ; je parle d'une originalité particulière, qui est toujours le cachet d'un homme supérieur. Par Dieu ! cette ressemblance bourgeoise de sa cervelle avec la cervelle de tout le monde — ce dont il enrage, je suis sûr, au fond — cette ressemblance, il la dissimule par des paradoxes truculents, des axiomes dépopulateurs, des beuglements révolutionnaires, un contre-pied brutal, mal élevé même, de toutes les idées reçues et acceptées. Cela lui réussit même quelquefois. Mais auprès de qui ? La violence de l'exagération avoue et confesse bien vite, près des fins observateurs, la blague du verbe.

En un mot, Flaubert se proclame pour l'homme le plus passionné du monde ; or, la succession de ses amis a su et sait que la femme ne joue qu'un rôle assez secondaire dans sa vie. Flaubert se proclame l'homme le plus déraisonnable dans le maniement de l'argent ; or, Flaubert n'a de goût pour rien, n'achète quoi que ce soit, et jamais aucune fantaisie n'a fait un trou dans sa bourse. Flaubert se proclame comme l'imaginateur le plus extraordinaire dans le confort et l'élégance d'un intérieur ; or, Flaubert, jusqu'ici, n'a encore inventé que de faire des vases à fleurs dans les pots de confiture de gingembre, création, du reste, dont il se montre assez fier. Et tout est de même... L'auteur de Madame Bovary n'a que les idées, les goûts, les habitudes, les préjugés, les qualités, les vices du commun des martyrs.

Maintenant, meut-il absolument, quand il est en si complète contradiction avec son for intérieur ? Non, et le phénomène qui se passe en lui est assez complexe. D'abord, qui dit normand, dit un peu gascon. En outre, notre normand est très logomachique de sa nature. Enfin, le pauvre garçon a le sang qui se porte avec violence à sa tête, quand il parle. Cela fait, je crois, qu'avec un tiers de gasconnade, un tiers de logomachie, un tiers de congestion, mon ami Flaubert arrive à se griser presque sincèrement des contre-vérités qu'il débite.

(4) Bouilhet avait laissé le scénario « Le Sexe Faible » que Carvalho propose à Flaubert de monter en juillet 1872. Flaubert écrit la pièce « pour faire gagner à l'héritier de Bouilhet quelques sous ». La pièce aurait été lue dès avril 1873 chez Charpentier, d'après Céard. Mais Carvalho, puis les Directeurs du Théâtre Français, du Théâtre de Cluny, etc... la refusent. Et Flaubert la laissera inédite, dans ses cartons.

MERCREDI 17 DECEMBRE :

La toquade de Flaubert d'avoir toujours fait et enduré des choses plus énormes que les autres a été, ce soir, de la dernière bouffonnerie. Il a bataillé violemment et s'est presque chamaillé avec le sculpteur Jacquemart pour prouver qu'il avait eu plus de poux en Egypte que lui, qu'il lui avait été supérieur en vermine.

Il a bien diné. Il est enfantivement gonflé de sa lecture au Vaudeville (5). Il est grossièrement heureux ; et presque affalé sur moi, avec des coups de doigts sur la poitrine qui me font l'effet de coups de boutons de fieuret, il cherche à me prouver que personne au monde n'a été amoureux comme il l'a été une fois. C'est l'occasion pour lui de me rabâcher une histoire qu'il m'a déjà contée, histoire dans laquelle il risquait sa vie au milieu des précipices d'une falaise, pour embrasser un chien de Terre-Neuve, nommé *Thabor*, à une certaine place où sa maîtresse avait l'habitude de déposer un baiser. Une passion qui l'avait empoigné en quatrième et qu'il garda au fond de lui, en dépit du bordel et des amours banales, jusqu'à trente-deux ans (6). La passion eut un dénouement qui revient assez souvent dans la vie tragi-comique de mon ami. Un certain jour, au moment où il sentait que la femme, depuis si longtemps adorée, mollissait, qu'elle était à lui dans ce moment même, il eut l'envie d'aller aux lieux.

Il se dégage de Flaubert tant de nervosité, tant de violence batailleuse, que les milieux dans lesquels il se trouve deviennent bientôt orageux, qu'une certaine agressivité gagne chacun. C'est ce qui est arrivé ce soir. Je voyais dans l'exagération fausse et la gasconnade de ses paroles, le bon sens bourgeois se monter, se monter. Cela a fini comme un coup de tonnerre sur la tête de Popelin, à l'occasion d'une innocente contradiction. Et dans le petit salon, j'ai entendu la Princesse terminer sa péroraison indignée par cette phrase : « Vous êtes tous de grands enfants, des fous », puis, tout bas et modulé comme une phrase musicale : « ...et de foutus cochons ! »

DIMANCHE 28 DECEMBRE :

Au convoi de François Hugo, nous sommes accostés, Flaubert et moi, à la sortie du Père Lachaise, par Judith. Dans une fourrure de plumes, la fille de Théo est belle, d'une beauté étrange presque effrayante. Son teint, d'une blancheur à peine rosée, la bouche découpée comme une bouche de Primitif sur l'ivoire de larges dents, ses traits purs et comme sommeillants, ses grands yeux, où des cils d'animal, des cils durs et semblables à de petites épingles noires, n'adouciennent pas d'une pénombre le regard, donnent à la léthargique créature l'indéfinissable et le mystérieux d'une femme-sphinx, d'une chair, d'une matière dans laquelle il n'y aurait pas de nerfs modernes.

Et la jeune femme a pour repoussoir à son éblouissante jeunesse, d'un côté, le chinois Tsing, à la face plate, aux yeux retroussés ; de l'autre, sa mère, la vieille Crisi, qui, dans son ratatinement et son raccourcissement, ressemble à un vieux singe phtisique.

(5) Flaubert a lu « Le Candidat » aux acteurs du Vaudeville le 11 décembre 1873. C'est en écrivant « Le Sexe Faible » sur le canevas laissé par Bouilhet, que Flaubert eut l'idée du « Candidat ». Carvalho, directeur du Vaudeville, le pressa d'écrire la pièce, qui sera un *four* et que Flaubert retirera au bout de 4 représentations. (11-14 mars 1874).

(6) Cette passion est celle que Flaubert a vouée à Mme Schlésinger.

Puis afin que tout fut bizarre, excentrique, fantastique, dans la rencontre ; Judith s'excusa auprès de Flaubert de l'avoir manqué la veille ; elle était sortie pour prendre sa leçon de magie — oui, pour prendre sa leçon de magie !

ANNÉE 1874

MERCREDI 28 JANVIER :

Le dîner de la Princesse était, ce soir, bondé de médecins. Il y avait Tardieu, Demarquez...

.....

Flaubert s'écrie : « Il n'y a pas de caste que je méprise comme celle des médecins, moi qui suis d'une famille de médecins, de père en fils, y compris les cousins, car le suis le seul Flaubert qui ne soit pas médecin. Mais quand je parle de mon mépris pour la caste, j'excepte mon papa. Je l'ai vu, lui, dire dans le dos de mon frère, en lui montrant le poing, quand il a été reçu docteur : « Si j'avais été à sa place, à son âge, avec l'argent qu'il a, quel homme j'aurais été ! » Vous comprenez pour cela son dédain pour la pratique rapace de la médecine » (7).

Et Flaubert continue, nous peignant son père à soixante ans, les beaux dimanches de l'été, disant à sa femme qu'il allait se promener dans la campagne et s'échappant par une porte de derrière, pour courir à l'ensevelissoir et disséquer comme un carabin. Il nous le montre encore, payant deux cents francs de frais de poste pour aller faire dans quelque coin du département une opération intéressante la Science, une opération à une poissonnière, qui le payait d'une douzaine de harengs. Puis l'on se plaint du peu d'observation des médecins et l'on raconte qu'un homme de lettres, ayant été très frappé de voir chez le docteur Blanche des dessins de fou, représentant autour de toutes les têtes des flammes jaillissantes, avait demandé au médecin aliéniste si ces flammes étaient faites d'instinct ou d'après une copie primordiale ; Blanche répondit : « Ils sont étonnants, ces gens de lettres, à toujours vouloir un tas de choses ! Ce sont des dessins de fous, voilà tout ! »

DIMANCHE 8 FEVRIER :

Ce soir, en dînant chez Flaubert, Alphonse Daudet nous racontait son enfance, une enfance hâtive et trouble. Elle s'est passé au milieu d'une maison sans le sou, avec un père changeant tous les jours de métier et de commerce, dans le brouillard éternel de cette ville de Lyon, déjà abominée par cette jeune nature amoureuse de soleil. Alors, des lectures immenses — il n'avait que douze ans — des lectures de poètes, des livres d'imagination qui lui exaltaient la cervelle, des lectures fouettées de l'ivresse avec des liqueurs chipées, des lectures promenées, des journées entières, sur des bateaux qu'il décrochait du quai. Et dans la réverbération brûlante des deux fleuves, ivre de lecture et d'alcool et myope

(7) Sur Achille, le frère aîné du romancier, voir Tome VI du *Journal*, page 140. Son père, Achille-Cléophas Flaubert (1784-1846) avait été l'interne de Dupuytren qui, dit-on, soupçonnant un futur rival, l'avait, sous prétexte de santé, envoyé en province, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où il fut le « prévôt d'anatomie » puis le successeur, en 1818, du chirurgien-chef Laumonier. Il occupait activement ce poste, quand il mourut d'un phlegmon opéré trop tard. Tous les témoins s'accordent sur ses colères, son mépris des honneurs et sa bonté, et ne démentent point le portrait qu'en a fait son fils dans *Madame Bovary*, sous les traits du docteur Larivière.

comme il l'était, l'enfant arrivait à vivre comme dans un rêve ou dans une hallucination où, pour ainsi dire, rien de la réalité des choses ne lui arrivait.

VENDREDI 6 MARS :

Je déjeunais ce matin chez Popelin, d'où nous devions partir pour la répétition du *Candidat* (8).

MARDI 10 MARS :

Quelle faute, quand on est si peu auteur dramatique et que son autre talent est accepté comme un article de foi ; quelle faute de tuer le respect et la religiosité de la critique, en dévoilant, sans y être forcé, son infirmité ! Le bon Dieu, qu'était Flaubert en littérature, est mort. On va le lire comme tout le monde, sans intimidation et il sera jugé dorénavant comme un simple et gros mortel qu'il est.

JEUDI 12 MARS :

Hier, c'était funèbre, l'espèce de glace tombant peu à peu, à la représentation du *Candidat*, dans cette salle enfiévrée de sympathie, dans cette salle attendant de bonne foi des tirades sublimes, des traits d'esprit surnaturels, des mots engendrés de batailles et se trouvant en face du néant, du néant, du néant ! D'abord, c'a été, sur toutes les figures, une tristesse apitoyée ; puis, longtemps contenue par le respect pour la personne et le talent de Flaubert, la déception des spectateurs a pris sa vengeance, dans une sorte de chutement gouailleur, une moquerie soucieuse de tout le pathétique de la chose.

Non, les gens qui ne pratiquent pas comme moi l'homme de génie ne pouvaient en croire leurs oreilles, ne pouvaient soupçonner que le comique sorti de cette cervelle, préconisée dans toutes les feuilles fût d'un si énorme calibre. Oui, il fait gros, le gaillard !

Et l'étonnement mal comprimé augmentait à chaque instant devant les manques de goût, les manques de tact, les manques d'invention. Car la pièce n'est qu'une pâle contre-épreuve de Prudhomme ; et la satire politique y contenue, rien qu'une compilation de la *Bétisiana* imprimée de tous les partis. Et le public espérait toujours du Flaubert, et il n'y avait pas du tout de Flaubert, ni absolument rien d'un Aristoplane de Rouen descendu à Paris.

Après la représentation, je vais serrer la main de Flaubert dans les coulisses. Je le trouve sur la scène déjà vide, au milieu de deux ou trois Normands à l'attitude consternée des gardes d'Hippolyte (9). Il n'y a plus sur les planches un seul acteur, une seule actrice. C'est une désertion, une fuite autour de l'auteur. On voit les machinistes, qui n'ont pas terminé leur service, se hâter avec des mouvements hagards, les yeux fixés sur la porte de sortie. Dans les escaliers dégringole, silencieuse, la troupe des figurants. C'est à la fois triste et un peu fantastique, comme une débandade, une dérouté dans un diorama à l'heure crépusculaire.

En m'apercevant, Flaubert a un sursaut comme s'il se réveillait, comme s'il voulait rappeler à lui sa figure officielle d'homme fort : « Eh bien, voilà ! », me dit-il avec de grands mouvements de bras colères

(8) La pièce de Flaubert, retirée du *Vaudeville* après 4 représentations (11-14 mars 1874).

(9) Après la mort du héros, dans la *Phèdre* de Racine, acte V, scène 7.

et un rire méprisant, qui joue mal le *Je m'en fous!* Et comme je lui dis que la pièce se relèvera à la seconde, il s'emporte contre la salle, contre le public blagueur, les premières, etc.

Ce matin, dans la presse, c'est à qui apportera son matelas sous la chute de Flaubert. Je pensais que si c'était moi qui avait fait cette pièce, si c'était moi qui avais eu la soirée d'hier, je pensais quels trépiglements, quelle bordée d'injures, quels engueulements m'aurait adressés la presse. Et pourquoi? C'est la même vie d'efforts, de travail, de dévouement à l'art.

DIMANCHE 15 MARS :

Je trouve Flaubert assez philosophe à la surface, mais avec les coins de la bouche tombante, et sa voix tonitruante est basse, par moments, comme une voix qui parlerait dans une chambre de malade.

Après le départ de Zola, il s'est échappé à me dire avec une amertume concentrée : « Mon cher Edmond, il n'y a pas à dire, c'est le four le plus carabiné... » Et après un long silence, il a terminé sa phrase par un : « Il y a des écroulements comme cela ! »

Au fond, cette chute est déplorable pour tout fabricant de livres : pas un de nous ne sera joué d'ici dix ans.

MERCREDI 1^{er} AVRIL :

Lu la *Tentation de Saint-Antoine*. De l'imagination faite avec des notes. De l'originalité toujours réminiscente de Goëthe. En somme, ce livre me fait un peu l'effet des *Pilules du Diable* des vieilles mythologies (10).

MARDI 14 AVRIL :

Dîner chez Riche avec Flaubert, Joly, Tourgueneff. Alphonse Daudet. Un dîner de gens de talent qui s'estiment — et que nous voudrions faire mensuel les hivers prochains.

On débute par une grande dissertation sur les aptitudes spéciales des constipés et des diarrhéiques en littérature ; et de là, on passe au mécanisme de la langue française. A ce propos, Tourgueneff dit à peu près cela : « Votre langue à vous, Messieurs, m'a tout l'air d'un instrument dans lequel les inventeurs auraient bonnement cherché la clarté, la logique, le gros à-peu-près de la définition, et il arrive que l'instrument se trouve manié aujourd'hui par les gens les plus nerveux, les plus impressionnables, les moins susceptibles de se satisfaire de l'à-peu-près ».

DIMANCHE 1^{er} NOVEMBRE :

Une lettre de Zola me force aujourd'hui à aller voir la répétition de sa pièce (11). C'est à Cluny ; une salle de spectacle qui, en plein Paris, trouve le moyen de ressembler à une salle de province, comme peut être, par exemple, la salle de Sarreguemines. Sur les planches, des acteurs comiques, qui ont la gaieté refroidie de pauvres acteurs qui ne

(10) Dans les *Pilules du Diable*, la Folie qui protège la fuite d'Isabelle et de son amant, transporte magiquement le père d'Isabelle, l'apothicaire Seringuinos, dans toute espèce de lieux et de situations : de même le Diable promène l'ermite de Flaubert à travers toutes les époques et les religions de l'Humanité.

(11) *Les Héritiers Rabourdin* seront présentés, sans succès, au public du Théâtre de Cluny le 3 novembre 1874.

dinent pas tous les jours. C'est navrant, pour un homme de valeur, d'être interprété dans une telle salle par de tels comédiens. Et je ne pense pas sans tristesse à Flaubert, dont le tour va venir dans un mois.

VENDREDI 13 NOVEMBRE :

A déjeuner (12), à propos de Zola, dont le nom a été prononcé par moi et qu'on abîme, je ne puis m'empêcher de m'écrier : « Mais c'est la faute de l'Empire ! Zola n'avait pas le sou. Il avait une mère, une femme à nourrir. Il n'avait pas d'abord d'opinions politiques. Vous l'auriez eu avec tant d'autres, si on avait voulu. Il n'a trouvé à placer sa copie que dans les journaux démocratiques. Eh bien, vivant tous les jours avec ces gens, il est devenu démocrate. C'est tout naturel... Ah ! Princesse, vous ne savez pas quel service vous avez rendu aux Tuileries, combien votre salon a désarmé de haines et de colères, quel tampon vous avez été entre le Gouvernement et ceux qui tiennent une plume... Mais Flaubert et moi, si vous ne nous aviez pas achetés, pour ainsi dire, avec votre grâce, vos attentions, vos amitiés, nous aurions été, tous deux, des éreinteurs de l'Empereur et de l'Impératrice !

MÉRCREDI 2 DÉCEMBRE :

Ce soir, chez la Princesse, en mangeant ma soupe (13), je dis à Flaubert placé près de moi : « Je vous fais mon compliment d'avoir retiré votre pièce. Quand on a eu un échec, comme nous en avons eu tous les deux, il faut, pour la revanche, être sûr d'être joué par de vrais acteurs ». Il me paraît un peu embarrassé, puis, après un silence, il accouche : « Je suis au Gymnase, maintenant... Ce n'est pas moi, c'est Peragallo qui a voulu la présenter... » Et il ajoute : « Il y a cinq robes dans ma pièce, et là, les femmes peuvent en acheter... »

« Il y a cinq robes dans ma pièce... », Flaubert dit cela !

MERCREDI 9 DÉCEMBRE :

Y a-t-il une notabilité en quoi que ce soit, quelque part où se trouve Flaubert, il faut que le Normand se précipite en sa connaissance, viole son intimité. La notabilité a beau faire, elle ne peut se dérober à la pression de ses attentions, à la violence de ses amabilités, à l'enveloppement impérieux de sa parole, à l'entrance de toute sa grosse personne... Et tout cela est pour pouvoir dire, à quelque nom, petit ou grand, qu'on nomme dans une Société : « Moi, je le connais beaucoup, c'est un ami ! »

MERCREDI 16 DÉCEMBRE :

Ceci est Flaubert, tout Flaubert. On causait dans le fumoir de livres qui excitent les jeunes sens et on citait Faublas entre autres : Flaubert de déclarer qu'il n'a jamais pu le terminer et qu'un seul livre a eu de l'action érective sur lui, l'Aloysia, de Meursins (14)... L'homme est d'une nature si supérieure, si particulière, entendez-le bien ! qu'il n'y a qu'un livre latin capable de le faire b..

(12) A Saint-Gatien, chez la Princesse Mathilde.

(13) A Paris, chez la Princesse Mathilde.

(14) Œuvre composée par Nicolas Chorier (1612-1692) avant 1678, attribuée à Louise Sigée, de Tolède, et traduite en latin par le hollandais Jean Meursins le jeune (1613-1654).

ANNEE 1875

LUNDI 25 JANVIER :

Le dîner de Flaubert n'a pas de chance. C'est en sortant du premier que j'ai attrapé ma fluxion de poitrine. Aujourd'hui, Flaubert manque ; il est au lit. Nous ne sommes donc que Tourgueneff, Zola, Daudet et moi.

DIMANCHE 7 FEVRIER :

Popelin racontait ces jours-ci à Flaubert, que lorsque la rupture de la Princesse avec Nieuwerkerke avait été officielle, la Princesse avait reçu de Dumas une lettre, une lettre d'ailleurs bien tournée. L'auteur de la Dame aux Camélias se proposait comme remplaçant, disant à l'Altesse qu'une femme comme elle, avec un homme comme lui, devait conquérir le monde. Au fond, l'amoureux épistolaire voulait tout bonnement conquérir un fauteuil au Sénat.

MERCREDI 17 FEVRIER :

Ce soir, Dumas dînait chez la Princesse. Le nouvel académicien a cherché à se montrer simple mortel, à écraser le moins possible de son succès ses confrères.

Après dîner, il s'est mis à parler d'une manière très intéressante de la cuisine du succès ; et, un moment, se tournant vers Flaubert et moi, avec un ton où un profond mépris s'alliait presque à de la pitié : « Vous autres, vous ne vous doutez pas, pour le succès d'une œuvre dramatique, de l'importance de la composition d'une première ; vous ne savez pas tout ce qu'il faut faire... Tenez, simplement, si vous n'encadrez pas au milieu de bienveillants, de sympathiques, les quatre ou cinq membres que chaque Club détache pour ces jours-là... Car en voilà un public peu disposé à l'enthousiasme ! Et si vous ne pensez pas à cela, et à cela... » Et il nous apprend tout un monde de choses que nous ignorions parfaitement et que, maintenant que nous le savons, nous saurons jamais mettre en pratique.

DIMANCHE 28 FEVRIER :

On admire chez Flaubert la poésie de l'anglais Swinburne, quand Daudet s'écrie :

« Mais, à propos, on le dit pédéraste ! On raconte des choses extraordinaires de son séjour à Etretat, l'année dernière... »

— Il y a plus longtemps que cela, il y a quelques années, reprend le petit Maupassant ; j'ai un peu vécu avec lui dans le temps...

— Mais, en effet, s'exclame Flaubert, est-ce que vous ne lui avez pas sauvé la vie ?

— Pas entièrement, répond Maupassant. Je me promenais sur la plage, j'entends les cris d'un homme qui se noie, j'entre dans l'eau... Mais une barque avait pris l'avance et l'avait déjà repêché... Il s'était baigné complètement ivre... Voilà toutefois qu'au moment où je sortais de l'eau, mouillé jusqu'à la ceinture, un autre anglais, qui habitait le pays et qui était son ami, vint me remercier très chaudement.

DIMANCHE 7 MARS :

Zola, en entrant chez Flaubert, se laisse tomber dans un fauteuil

et murmure d'une voix désespérée : « Que ça me donne de mal, ce Compiègne ; que ça me donne de mal ! » (15)

Alors, Zola demande à Flaubert combien il y avait de lustres éclairant la table du dîner, si la causerie faisait beaucoup de bruit et de qui on causait, et qu'est-ce que disait l'Empereur ? Oui, le voilà cherchant à attraper d'un tiers, dans une conversation à bâtons rompus, la physionomie d'un milieu que seuls peuvent raconter des yeux qui l'auraient vu. Et le romancier, qui a la prétention de faire de l'histoire dans un roman, va vous peindre une grande figure historique d'après ce que voudra bien lui en dire, en dix minutes, un confrère qui garde le meilleur de ce qu'il sait pour un roman futur...

Cependant, Flaubert, moitié pitié de son ignorance, moitié satisfaction d'apprendre à deux ou trois visiteurs qui sont là qu'il a passé quinze jours à Compiègne, joue à Zola, dans sa robe de chambre, un Empereur classique, au pas traînant, un main derrière son dos ployé, tortillant sa moustache avec des phrases idiotes de son cru.

« Oui, fait-il après qu'il a vu que Zola a pris son croquis dans sa tête, cet homme était la bêtise, la bêtise toute pure ! »

— Certainement, lui dis-je, je suis de votre avis ; mais la bêtise est, en général, bavarde, et la sienne était muette : ça a été sa force, elle a permis de tout supposer... »

Puis Flaubert raconte un curieux épisode des amours de l'Empereur avec Bellanger, à Montretout : l'Empereur, le chapeau de papier sur la tête, collant de son impériale main le papier d'un petit salon et des water-closets de sa maîtresse... « Et je le sais bien, ajoute Flaubert, c'était un papier bleu à petites croix blanches ».

DIMANCHE 21 MARS :

De la rue Pavée (16), nous allons chez Flaubert à pied.

.....

Chez Flaubert, Tourgueneff nous traduit le *Prométhée* et nous analyse la *Satyre*, deux œuvres de la jeunesse de Goëthe, deux imaginations de la plus haute envolée. Dans cette traduction, où Tourgueneff cherche à nous donner la jeune vie palpitante dans les phrases, je suis frappé de la familiarité en même temps que de la hardiesse de l'expression. Les grandes, les originales œuvres, dans quelque langue qu'elles existent, n'ont jamais été inscrites en style académique.

DIMANCHE 4 AVRIL :

De la sève fornicante et coïtante répandue dans le livre de Zola (*La Faute de l'Abbé Mouret*), on est remonté aujourd'hui chez Flaubert aux habitudes amoureuses de l'auteur. Zola nous raconte que, pendant qu'il était étudiant, il lui était arrivé plusieurs fois de rester huit jours couché avec une femme ou, du moins, vivant en chemise avec elle.

DIMANCHE 18 AVRIL :

En sortant de chez Flaubert, Zola et moi nous nous entretenons de l'état de notre ami — état, il vient de l'avouer, qui, à la suite de

(15) Les fastes et la luxure de la Cour Impériale à Compiègne seront évoqués dans *Son Excellence Eugène Rougon*, publié en librairie en mars 1876.

(16) Où habitait Alphonse Daudet (hôtel Lamoignon, au Marais), que venait de voir de Goncourt.

noires mélancolies, éclate dans des accès de larmes. En tout en causant des raisons littéraires, qui sont la cause de cet état et qui nous tuent les uns après les autres, nous nous étonnons du manque de rayonnement autour de cet homme célèbre. Il est célèbre et il a du talent, et il est très bon garçon, et il est très accueillant. Pourquoi donc, à l'exception de Tourgueneff, de Daudet, de Zola, de moi, de ces dimanches ouverts à tout le monde, n'y a-t-il personne ?

Pourquoi ?

DIMANCHE 25 AVRIL :

Chez Flaubert,

Les uns et les autres se confient les hallucinations de leur mauvais état nerveux. Tourgueneff raconte que descendant au son de la cloche du dîner, avant-hier, et passant devant la porte du cabinet de toilette de Viardot, il l'a vu, le dos tourné, en veston de chasse, occupé à se laver les mains, puis a été fort étonné de le retrouver, en entrant dans la salle à manger, assis à sa place ordinaire.

Il raconte ensuite une autre hallucination. Il était revenu en Russie, après une longue absence, et allait rendre visite à un ami, qu'il avait quitté les cheveux tout noirs. Au moment où il entrait, il voyait comme une perruque blanche lui tomber du plafond sur la tête, et quand l'ami se retournait pour voir qui entrait, il avait l'étonnement de le retrouver tout blanc.

Zola se plaint de passages de souris ou d'envolées d'oiseaux à sa droite, à sa gauche.

Flaubert dit qu'après une complète absorption et un long penchement de tête sur sa table de travail, il éprouve, au moment de se redresser, comme une peur de retrouver quelqu'un derrière lui.

LUNDI 5 MAI :

Ce petit Daudet, il est particulier, il est étrange et a par moments des foucades tout à fait en dehors de notre vie de bons bourgeois. Le vin le priapise d'une manière folle et capricante.

Il nous avait dit, il a quelques jours, qu'il redoutait nos dîners parce qu'il s'y grisait ; et quand il était gris, il n'était plus maître de lui. Au fond, il semblait n'être pas trop mécontent d'avoir un dîner officiel, qui le privât d'être du nombre des convives. Toutefois, il avait promis gentiment de venir nous retrouver à dix heures.

Il arrive avec toute sa raison, mais se dépêche de commander du champagne frappé, puis après le champagne, des soyers. Et le voilà qui se monte, qui s'allume et nous raconte qu'à notre dernier dîner, il s'est retrouvé à six heures du matin à Batignolles, descendant de la rue Durantin, tout honteux et malheureux comme les pierres. Il parle d'une fille nabote qu'il a comblée de ses faveurs ; de 150 francs, qu'il a donnés ou perdus dans la nuit ; d'incidents grotesques, de choses bizarres, qu'il conte d'une manière charmante, ayant que quand il est saoul, il faut absolument qu'il coure des bordées comme un marin, qu'il en est désespéré, qu'il adore sa femme, de qui le pardon indulgent qu'il a trouvé au retour, le déchire de remords. Et pendant qu'il parle de ses remords avec une voix d'ivrogne, nous sentons que la folie de la rue Durantin va recommencer.

Et c'est amusant de voir Flaubert l'écouter avec un sentiment de stupéfaction et de basse envie. Il jalouse la sincérité de ses vices.

MERCREDI 8 MAI :

J'apprends à Flaubert que Michel Lévy est mort. A cette nouvelle, je vois le doigt de Flaubert faire repasser par sa boutonnière la décoration qu'il ne portait plus apparente, depuis que Lévy avait été décoré.

LUNDI 8 NOVEMBRE :

« En trois mots — c'est Flaubert — qui parle — je vais vous dire ce qu'il en est... Je suis ruiné ». Il y a eu tout à coup sur les bois une baisse comme jamais on n'en a vu. Ce qui valait 100 francs, n'en a plus valu que 60. D'abord, j'ai fait des prêts à mon neveu ; puis quand la faillite a été menaçante, j'ai racheté, à bas prix s'entend, des créances... Tout mon avoir y a passé. Mais s'il se relève — il est resté à la tête de ses affaires — je ne perdrai rien. Il me doit aujourd'hui plus d'un million » (17).

Et Flaubert me laisse incertain si je dois le plaindre ou lui faire compliment sur cette ruine, qu'il ne semble pas trop fâché d'avoir vue trompétée par les journaux.

MARDI 16 NOVEMBRE :

Un mot de Dupanloup à Dumas :

— Comment trouvez-vous *Madame Bovary* ?

— Un joli livre...

— Un chef-d'œuvre, Monsieur !... Oui, un chef-d'œuvre pour ceux qui ont confessé en province !

ANNEE 1876**MARDI 25 JANVIER :**

La littérature inaugurée par Flaubert et par les Goncourt pourrait, il me semble, se définir ainsi : une étude rigoureuse de la nature dans une prose parlant la langue des vers.

LUNDI 31 JANVIER :

« Morny (c'est Alphonse Daudet qui parle) nous ne saurions pas les quatre qui sommes ici, il y en aurait même deux de plus, je ne dirais pas cela, Morny était un peu c..., un imbécile, quoi ! Il vous disait : « Moi, j'ai la plus grande facilité poétique »... En pension, il m'arrivait, quand un devoir était difficile, de l'écrire en vers... »

Il disait encore : « La musique, je crois que j'étais né pour en faire : c'est étonnant comme les airs m'arrivent naturellement ! »

(17) Dès avril 1875, Ernest Commanville, marié le 6 avril 1864 à Caroline Hamard, la nièce de Flaubert, s'était trouvé dans une situation critique. Il était à la tête d'une maison importante de bois de chauffage et de charpente de Norvège en Normandie. Les sacrifices de Flaubert (il abandonna 1.200.000 francs, d'après M^{me} Roger des Genettes (voir Figaro, 14 octobre 1893) et ceux de son ami Laporte évitèrent à Commanville la faillite ; mais pour Flaubert ce fut la gêne dans l'aisance et le retour des crises nerveuses d'antan (Voir Dumesnil - Gustave Flaubert, 1932, page 277).

Oui, il rêvait la musique d'une machine avec des **Vive l'Empereur !** qui devait remuer les masses du 15 août (18).

« Et vous ne faites rien de cela ! » s'exclama tout à coup Zola qui, depuis quelques instants — ainsi que toutes les fois qu'il entend des choses convertissables en romans — s'agite sur sa chaise à laquelle il fait décrire de demi-cercles. « Mais c'est un livre superbe à faire ! Il y a là un caractère... Si j'avais en cela pour l'Excellence Rougon !... Est-ce que ce n'est pas votre avis, Flaubert ? »

— Oui, c'est curieux, mais il n'y a pas un livre là-dedans...

— Il n'y a pas un livre, il n'y a pas un livre ? Mais si, il y a un livre ! N'est-ce pas, Goncourt ?

— Moi, je trouve que le roman doit se faire, en principe, avec l'histoire que les mémoires ne recueillent pas.

— Mais vous, Flaubert, pourquoi ne faites-vous pas quelque chose sur ce temps ? reprend Zola qui poursuit son idée.

— Pourquoi ? Parce qu'il faudrait aussi trouver la forme et la manière de s'en servir... Et puis, maintenant, je suis une bedolle !

— Une bedolle, qu'est-ce que c'est que ça ? interroge Daudet.

— Non, personne, mieux que moi ne sait combien je suis une bedolle... Oûi, une bedolle, quoi ? Un vieux cheik, enfin...

Et il finit sa pensée d'un geste vaguement désespéré.

MERCREDI 2 FEVRIER :

En arrivant, Popelin me prend à part et me dit qu'il veut me lire, ce soir, à moi et à Flaubert, un petit morceau que la Princesse vient de rédiger sur un chien aimé et dont elle a l'ambition de faire une plaquette tirée à un petit nombre. Et nous voilà tous trois, aussitôt après dîner, filant comme des voleurs dans le cabinet de la Princesse, et la lecture commence.

Aux premières lignes, Flaubert parle de corrections, de mots à changer, comme s'il s'agissait de l'écriture d'un confrère. Est-il jeune, ce pauvre vieux garçon ! Eh ! mon Dieu, la Princesse ne se doute pas ce que c'est que d'écrire, surtout quand elle s'applique. Elle possède, à la rigueur, le jet d'une lettre ; mais si elle veut écrire un morceau de style, il n'arrive sous sa plume, en quête tranquille de belle écriture, que des clichés ou des phrases solennellement communes ou bêtement attendries. Il n'y a pas de corrections dans de telles choses, il faut les récrire entièrement ou les accepter dans leur néant. La Princesse est un orateur, mais point du tout un écrivain. Sa valeur incontestable est dans l'éloquence du débinage, dans des portraits cruels, dans de la blague féroce parlée.

DIMANCHE 20 FEVRIER :

Après une éclipse de plusieurs années, Suzanne Lagier commence à reparaitre, le dimanche, d'une manière régulière, chez Flaubert.

C'est toujours la même langue cynique, qu'on dirait descendre de Rabelais et de Jean Hiroux. Aujourd'hui, Suzanne s'est livrée à la narration des piles qu'elle a reçues de tous ses amants pendant sa vie. Elle a spirituellement et techniquement conté les coups de pied dans le derrière qu'elle a reçus d'Alexandre Dumas, qui lui témoignait son amour

(18) On sait que la Saint-Napoléon se fête le 15 août.

d'ouvrier en la battant comme plâtre. Elle a conté les coups de poing sur la tête que lui donnait Sari, des coups de poing à l'estourbir ! Elle a enfin très joliment décrit les volées de coups de cravache de Didier, coups de cravache qui la faisaient sauter, selon son expression, comme un caniche de cirque.

DIMANCHE 5 MARS :

Aujourd'hui, Tourgueneff est entré chez Flaubert en disant : « Je n'ai jamais vu qu'hier combien les races sont différentes... Ça m'a fait rêver toute la nuit ! Nous sommes cependant, n'est-ce pas ? nous, des gens du même métier, des gens de plume... Eh bien ! hier, dans *Madame Caverlet*, quand le jeune homme a dit à l'amant de sa mère, qui allait embrasser sa sœur : « Je vous défends d'embrasser cette jeune fille », eh bien, j'ai éprouvé un mouvement de répulsion (19). Et il y aurait eu cinq cents Russes dans la salle, qu'ils auraient éprouvé le même mouvement de répulsion. Et Flaubert et les gens qui étaient dans notre loge ne l'ont pas éprouvé ce mouvement de répulsion !... J'ai beaucoup réfléchi dans la nuit. Oui, vous êtes bien des Latins, il y a chez vous du Romain et de sa religion du droit ; en un mot, vous êtes des hommes de la loi... Nous ne sommes pas ainsi... Comment dire cela ? Voyons, supposez chez nous un rond, un rond autour duquel sont tous les vieux Russes, puis, derrière, pêle-mêle, les jeunes Russes. Eh bien, les vieux Russes disent : « Oui, » ou « Non », auxquels acquiescent ceux qui sont derrière. Alors, figurez-vous que, devant ce « Oui » ou « Non », la loi n'est plus, n'existe plus, car la loi, chez les Russes, ne se cristallise pas comme chez vous. Un exemple : nous sommes voleurs en Russie ; et, cependant, qu'un homme ait commis vingt vols, qu'il avoue, mais qu'il soit constaté qu'il ait eu besoin, qu'il ait eu faim, il est acquitté... Oui, vous êtes des hommes de la loi, de l'honneur ; nous, tout autocratésés que nous soyons, nous sommes des hommes... »

Et comme il cherche son mot, je lui jette :

« De l'humanité ! ».

— Oui, c'est cela ! reprend-il. Nous, nous sommes moins conventionnels que vous ; nous sommes des hommes de l'humanité !

Aujourd'hui dimanche dernier, jour des élections, j'ai la curiosité de voir la physionomie du salon Hugo.

Dans l'escalier, je rencontre, s'en allant, Meurice et Vacquerie, Vacquerie qui se dispute avec sa fille qui veut prendre une voiture, qu'il est peu disposé à payer.

Dans le salon du poète, presque vide, Madame Drouet, raide dans sa robe de douairière galante, se tient assise à la droite de Hugo, dans une attention religieuse, sur un coin du divan. M^{me} Charles Hugo est affairée dans le chiffonnement mou d'une robe de dentelle noire, en une pose de paresse, joliment soucieuse, avec toutes sortes de délicates ironies dans les yeux pour l'office auquel elle assiste tous les soirs et pour les rengaines du grand homme, son beau-père. Les hommes sont Flaubert, Tourgueneff, Gouzien et un petit jeune homme inconnu.

.....

Je donne le bras à M^{me} Drouet et l'on passe dans la salle à manger, où il y a sur la table des fruits, des légumes, des sirops... Et là, les bras croisés sur sa poitrine, le corps un peu renversé en arrière dans sa

(19) *Madame Caverlet*, Vaudeville, 1^{er} février 1876.

redingote boutonnée et le blanc d'un foulard au cou, Hugo se remet à parler. Il parle de cette voix douce et lente, un peu étouffée et cependant très distincte, une voix qui s'amuse autour des mots et les caresse ; il parle les yeux demi-fermés, avec toutes sortes d'expressions chattes passant sur sa physionomie qui fait la morte, sur cette chair qui a pris le beau et le chaud culottage de la chair d'un syndic de Rembrandt ; et quand sa parole s'anime, il y a sur son front un étrange tressaument de la ligne de ses cheveux blancs, qui monte et redescend.

VENDREDI 5 MAI :

Notre Société des Cinq a la fantaisie de manger une bouillaibaisse dans une taverne qui est derrière l'Opéra-Comique (20). On est, ce soir, causeur, verbeux, expansif.

Moi, pour travailler — c'est Tourgueneff qui parle — il me faut l'hiver, une gelée comme nous avons en Russie, un froid astringent, avec des arbres chargés de cristaux.

... ..

Oui, une noce classique, jette Flaubert. J'étais pour tout dire un enfant. J'avais onze ans. C'est moi qui ai détaché la jarrettière de la mariée. Il y avait à la noce une petite fille. Je suis revenu à la maison amoureux d'elle. Je voulais lui donner mon cœur — une expression que j'avais entendue. Dans ce temps, il arrivait tous les jours, chez mon père, des bourriches de gibier, de poisson, de choses à manger. — que lui envoyaient des malades qu'il avait guéris — des bourriches qu'on déposait le matin dans la salle à manger. Et, en même temps, comme j'entendais sans cesse parler d'opérations, ainsi que de choses habituelles et ordinaires, je songeais très sérieusement à prier mon père de m'ôter le cœur. Et je voyais mon cœur apporté dans une bourriche par un conducteur de diligence, à la plaque, à la casquette garnie de frisure de peluche ; je voyais mon cœur posé sur le buffet de la salle à manger de ma petite femme. Et dans le don matériel de mon cœur, il n'y avait en ma pensée ni blessure ni sang.

... ..

« J'étais rappelé en Russie, reprend Tourgueneff. J'étais à Naples, je n'avais plus que cinq cents francs. Il n'y avait pas de chemins de fer, alors ; le retour fut embarrassé et difficile, et vous l'imaginez bien, sans dépenses d'amour. Je me trouvais à Lucerne, regardant du haut du pont, près d'une femme accoudée à côté de moi sur le parapet, des canards qui ont une tache en forme d'amande sur la tête. La soirée était magnifique. Nous nous mîmes à causer, puis à nous promener. Et en nous promenant, nous entrâmes dans le cimetière. « Flaubert, vous connaissez le cimetière ? » Je ne me rappelle pas en ma vie avoir été plus amoureux, plus excité, plus pressant.

... ..

Tout ça, s'écrie Flaubert, qu'est-ce que c'est auprès de ceci — et son coude se serre contre sa poitrine — auprès d'un bras de femme aimée, qu'on presse une seconde contre son cœur en la menant à table ?

— Oh ! ah ! m... ! fait Daudet qui se tortille sur sa chaise et crisper ses mains nerveuses au-dessus de sa tête. Ça n'est pas mon genre... Vous ne pouvez pas vous faire une idée de mon individu.

(20) Société des Cinq, c'est-à-dire Flaubert, Goncourt, Zola, Daudet et Tourgueneff.

Mais Daudet, je suis aussi un cochon, dit naïvement Flaubert.

— Laissez donc, vous êtes un cynique avec les hommes et un sentimental avec les femmes.

— Ma foi, c'est vrai, fait en riant Flaubert, même avec les femmes de bordel, que j'appelle mon petit ange.

— C'est fou, mais c'est comme ça, reprend en s'amusant Daudet. Il me faut un débordement de mots sales, orduriers...

..... (21)

Dans la Haute-Egypte (c'est la voix de Flaubert), par la nuit noire comme un four, entre des maisons basses, au milieu de l'aboïement des chiens qui veulent vous dévorer, on vous mène à une hutte, haute comme un jeune homme de dix-sept ans. Là-dedans, tout au fond, on trouvera, couchée par terre, une femme en chemise, dont le corps est entouré sept ou huit fois d'une grande chaîne d'or, une femme qui a les fesses froides comme de la glace et l'intérieur du corps comme un brasier. Alors, avec cette femme qui reste immobile dans le plaisir, on éprouve, voyez-vous, des jouissances infinies, des jouissances...

— Allons, Flaubert, c'est de la littérature, ça !

Résumons :

Tourgueneff est un cochon dont la cochonnerie est teintée de sentimentalisme.

Zola est un cochon grossier et brute, dont la cochonnerie se dépense maintenant toute entière dans la copie.

Daudet est un cochon maladif, avec les foucades d'un cerveau chez lequel, un jour, pourrait bien entrer la folie.

Flaubert est un faux cochon, se disant cochon et affectant de l'être, pour être à la hauteur des cochons vrais et sincères qui sont ses amis.

Et moi, je suis un cochon intermittent, avec des crises de salauderie, qui ont l'exaspération d'une chair mordue par l'animalcule spermatique.

JEUDI 25 MAI :

Flaubert a décidément le moi trop gras, trop balourd. Il n'y a pas bien longtemps que je faisais part de mon étonnement à Burty, de ce qu'il japonise depuis une vingtaine d'années sans avoir jamais acheté du Satzuma, du Satzuma avec ses fonds de couleur de rouille de toile neuve, ses fleurs jetées, son caractère d'esquisse sur une toile au fond épargné : « C'est la vraie céramique des artistes ! » lui disais-je. Et depuis ce jour, voilà Burty si bien mordu qu'il ne pense, qu'il ne rêve plus que Satzuma et qu'il vient de m'enlever trois merveilles chez Bing.

VENDREDI 1^{er} SEPTEMBRE :

Flaubert racontait que, pendant ces deux mois où il était resté chambré, la chaleur lui avait donné comme une ivresse de travail et qu'il avait travaillé quinze heures tous les jours. Il se couchait à quatre heures du matin et s'étonnait de se trouver à sa table de travail à neuf heures. Un bûchage coupé seulement de pleines eaux, le soir, dans la Seine.

Et le produit de ces neuf cents heures de travail est une nouvelle de trente pages (22).

(A suivre).

(21) Il a été ici nécessaire, pour la reproduction de la chronique du jour, de remplacer le texte, vraiment trop ordurier des Goncourt, par des points et des lignes.

(22) **Un Cœur Simple**, composé de mars à août 1876 et qui sera un des **Trois Contes** de 1877.

L'Édition originale de Madame Bovary

Quelques remarques d'identification :

L'examen de différents exemplaires m'a amené aux constatations suivantes :

PREMIER TIRAGE.

COUVERTURES.

J'en ai observé deux types :

Type A : Paris. — Typ. de M^{me} V^o Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46 (au verso du deuxième plat). C'est le cliché habituel.

Type B : Paris. — Imp. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46 (id.). Beaucoup plus rare. L'impression en a été tirée avec des compositions différentes pour chacun des tomes : au deuxième plat, le titre « Collection Michel Lévy » est en caractères différents de ceux du premier plat ; Plouvier est correctement imprimé au tome II, il est orthographié Olowvier au tome I, etc.

TEXTE.

On note les fautes suivantes s'ajoutant à celles indiquées par Dumesnil et Demorest (page 37, note 3) :

Les pages 50 et 67 ne sont pas chiffrées (page 50, on voit une trace du zéro).

Page 145 (ligne 23), on lit « *demanda-t-elle* » pour « *SE demanda-t-elle* ».

Page 290 (25), il y a une virgule après « *abime* ».

Page 377 (21), le premier mot du paragraphe, « *Puis* », est mal imprimé.

Page 397, les deux chiffres de la *signature 10* sont décalés.

Page 475 (20), le mot « *Théodore* » est mal imprimé, etc.

EXEMPLAIRES DE TÊTE.

Une petite défectuosité typographique, relevée dans un exemplaire sous couverture B, permet de les déterminer :

Page 221, ligne 7, au mot « *gracieuses* » l'impression a laissé, dans quelques exemplaires, un petit blanc entre « *s* » et « *es* » de ce mot.

En cours de tirage, une première rectification a été faite. Le blanc n'existe plus et la lettre « *s* » finale du mot *gracieuses* est imprimée exactement sous la dernière lettre du mot, « *pas* » de la ligne précédente.

DEUXIEME EDITION.

Plus exactement : deuxième tirage de l'originale.

COUVERTURES.

Elles portent : *Paris — Imp. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis 46*. On ne saurait, cependant les confondre avec le type B ; la composition en est différente et, aux ouvrages annoncés, on trouve des rubriques nouvelles : Charles Dickens, Amédée Pichot, etc.

TITRE.

Sous la date, on lit : « *Droits de reproduction et de traduction réservés* » (au lieu de : « *Traduction et reproduction réservées* »).

TEXTE.

Lettre à Senard. Les rectifications sont faites : Le nom est correctement orthographié ; elle se termine par : « *ET de votre dévouement* » (au lieu de : « *NI de votre dévouement* ») ; en outre, sous le nom de Gustave Flaubert est imprimée, à 19 mm. environ, une petite étoile.

Les pages 50 et 67 sont chiffrées ; les fautes ci-dessus signalées sont corrigées.

Page 221, la fin du mot « *gracieuses* » a été l'objet d'un deuxième remaniement : la lettre finale ne se trouve plus exactement sous la lettre « *s* » du mot « *pas* » de la ligne précédente.

La virgule de la page 290, ligne 25, est supprimée ; le blanc subsiste.

L'EXEMPLAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE ROUEN. (O 2392 d).

Il est enrichi de l'ex dono suivant : « *Offert par l'auteur à la Bibliothèque publique de Rouen Gustave Flaubert* ». Il ne porte pas de mention d'édition ; relié en un volume, les couvertures n'ont pas été conservées. Rogné, usagé, il est de condition modeste (1).

Il offre cependant une particularité exceptionnelle : Du tome premier à la fin du tome deux, *les cahiers sont numérotés sans interruption*, de sorte que le dernier cahier du tome I porte, page 217, la signature 13, le premier cahier du tome II, page 233, la signature 14, et ainsi de suite, jusqu'au dernier cahier, chiffré 28, page 485. Le bas de la page 232 ne porte pas de nom d'imprimeur. Page 233, la tête de chapitre porte seulement : « *Deuxième partie (suite)* » imprimé dans la moitié supérieure de la page.

Sans doute s'agit-il là d'un exemplaire de tout premier tirage, imprimé avant la division de l'œuvre en deux volumes ?

Mais on ne s'explique pas qu'il ne présente pas les défauts typographiques signalés ci-dessus dans le texte du premier tirage.

En effet : page 145 (23), on lit : « *SE demanda-t-elle* » ; page 377 (21), la typographie du mot « *Puis* » est correcte, ainsi que, page 475 (20), celle du mot « *Théodore* » ; de plus, page 221 (7), la fin du mot « *gracieuses* » est conforme au deuxième remaniement qui n'apparut, cependant, que dans la deuxième édition.

EDITION DE 1858-1859.

COUVERTURES.

Elles portent : *Cinquième édition*. Elles sont datées de 1859. Au bas du deuxième plat : *Paris — Typ. Morris et Comp. Rue Amélot 64*. Le premier plat de chacune a été tiré avec des compositions différentes (chiffre 5 de la date différent, etc.) ; par contre, les deuxièmes plats ont été imprimés avec la même forme.

TEXTE.

En réalité, cette édition est encore un nouveau tirage des clichés de l'originale avec titres de relais ; la première feuille (titre, faux titre,

(1) Cet ex dono n'étant pas daté, il eût été intéressant de connaître la date d'entrée du volume à la Bibliothèque de Rouen, mais il n'y reste pas trace de cette indication.

lettre à Senard, dédicace à Louis Bouilhet) ayant seule fait l'objet d'une nouvelle composition.

Le titre porte : Nouvelle édition ; il est daté de 1858. Au verso de chaque faux-titre, on lit : *Paris. Imprimerie L. Tinterlin et C^{ie}, 3, Rue Neuve des Bons Enfants (2).*

Ce nouveau tirage porte, pages 232 et 490 : *Paris, imp. de L. Tinterlin et C^{ie}, rue Neuve des Bons Enfants, 3.*

Ceci éclaircit le « mystère » de la curiosité bibliophilique signalée par Dumesnil et Demorest, page 27. L'exemplaire cité ne pouvait qu'avoir été composé avec une partie de l'édition originale complétée par les dernières pages de cette édition de 1858, lesquelles, imprimées, comme on l'a vu, avec les formes du premier tirage, ne se distinguent guère de celui-ci que, précisément, par la mention d'un imprimeur différent. Quant au deuxième plat de la couverture de ce même exemplaire, imprimé par Edouard Blot, rue Saint-Louis, 46, si l'on observe que cette adresse est, justement, celle de l'imprimerie Dondey-Dupré, on conclut qu'il ne pouvait provenir que d'une autre édition, imprimée bien postérieurement, après que cette maison eut changé de main.

G.-R. PICLIN.

Les exemplaires en grand papier des Editions originales de **Madame Bovary** et **Salammbô**

Nous décrivons, l'an dernier (1), un exemplaire de **Salammbô** portant cette dédicace à Alfred Baudry : « A mon petit père, son vieux Gustave Flaubert », et nous disions n'avoir pu consulter le catalogue de la vente Bergier, où figure ce volume.

Grâce à l'amabilité d'un de nos lecteurs, descendant direct de Jules Senard, de Frédéric Baudry et d'Adrien Bergier, nous avons pu photographier ce très intéressant catalogue.

Les flaubertistes nous sauront gré, croyons-nous, de reproduire ici la partie de sa préface relative aux Flaubert :

« Jamais aucune collection de livres romantiques, sans en excepter » une seule, n'a offert une pareille réunion des œuvres du grand romancier G. Flaubert. Ici figurent en éditions originales et dans des états » exceptionnels : **Madame Bovary**, en grand papier vélin. Magnifique » exemplaire avec une dédicace de l'auteur à l'un de ses amis les plus » chers (467).

« — **Salammbô** s'y rencontre en deux exemplaires. L'un en papier » ordinaire, porte un envoi d'auteur et possède, annexée, une des lettres

(2) On y retrouve des déficiences typographiques du premier tirage, notamment : Page 67 (6), gros point final après « **voitures** » ; page 80, au chiffre 8 de la pagination ; page 106 (21), au deuxième « e » du mot « **queues** » ; page 203 (25), au deuxième « s » du mot « **enthousiasme** » ; page 290 (25), petit blanc après « **abime** » ; page 351 (5), au « e » de « **enfants** » ; page 405 (1), au premier « e » de « **L'Heureux** », etc.

Par contre, les pages 81, 82, 107, ne sont pas chiffrées.

(1) Voir Bulletin des Amis de Flaubert n° 14 (Année 1959).

» les plus curieuses que Flaubert ait écrites. Sortant une fois de sa
 » misanthropie et du dédain qu'il professait pour la réclame et les
 » louanges plus ou moins sincères de la presse, Flaubert recommande à
 » son ami de faire publier dans deux journaux un compte rendu élogieux
 » de son livre dont il annonce le grand succès (468). — Le second, en
 » grand pap. de Hollande, est aussi fort précieux. Dans l'envoi qu'il a
 » écrit sur le faux titre, l'auteur nous fait connaître le chiffre du tirage
 » du grand papier : 95 ex. sur papier de Hollande (469). — Le *Candidat*,
 » l'*Education Sentimentale*, la *Tentation de Saint-Antoine* s'y rencontrent
 » aussi avec lettre autographe et dédicaces (393, 472, 473) ».

Voici maintenant, accompagnées de nos commentaires, les descriptions des principaux exemplaires cités plus haut :

467. Gustave Flaubert : *Madame Bovary*, mœurs de province, Paris, Michel Lévy frères, 1857, in-12, br. (couverture) (2).
 Grand papier vélin. Envoi d'auteur ainsi conçu : « A mon ami très cher, le seul qui vienne me voir dans ma solitude rustique, l'auteur indigne, G. Flaubert ».
 Ce volume porte dans notre bibliographie le numéro 42. Il a sans doute été acheté, à la vente Bergier, par Léon Schück, qui le fit relier somptueusement par Marius Michel.
470. Gustave Flaubert : *Salammô*, Paris, Michel Lévy, 1863, in-8°, broché (couverture) (3).
 Edition originale. — Envoi d'auteur : « A mon petit père, son vieux G. Flaubert ». Une lettre autographe de G. Flaubert est jointe à l'exemplaire.
 Il s'agit ici de l'exemplaire que nous avons décrit sous le n° 13, que nous rappelons au début de cet article. C'est par erreur, que, dans la préface du catalogue, on lui attribue le n° 468. Mais nous devons conclure qu'il s'agit d'un « petit papier » et non d'un Hollande. En revanche, il y a, sous le n° 471, un autre *Salammô*, ainsi décrit :
471. *Salammô* : Gustave Flaubert, Paris, Michel Lévy, 1863, gr. in-8°, demi-marquain rouge, tête dorée, non rogné. Edition originale (4).
 Dédicace : « A mon très cher — Souvenir de son vieux G. Flaubert, un des 95 exemplaires tirés sur papier de Hollande ».

Signalons, en passant, l'erreur commise dans la préface du catalogue, qui attribue à ce livre le n° 469 au lieu de 471.

A qui ce livre est-il dédicacé ? A Alfred Baudry ? A son frère Frédéric ? De ces deux hypothèses, nous pencherions à adopter la première, parce qu'Alfred avait déjà reçu un grand papier de *Madame Bovary*, avec une dédicace débutant à peu près de la même façon (voir n° 467, ci-dessus), mais nous ne disposons actuellement d'aucun élément de certitude au sujet de cette attribution.

Le lapsus des 95 exemplaires sur Hollande ferait penser à l'exemplaire signalé à Vicaire par Léon Schück. Le volume se substituerait alors à celui que nous avons décrit sous le n° 13.

Nous considérons cette recherche comme terminée quand nous avons reçu de M. Pierre Macqueron, avocat à la Cour d'Appel de Rouen et ancien bâtonnier, une lettre dont la lecture nous a rempli de joie.

Nous ne pouvons mieux faire que d'en citer le passage ci-dessous :

(2) Exemplaire Alfred Baudry.

(3) Exemplaire Alfred Baudry.

(4) Exemplaire Frédéric Baudry (Voir plus loin)

« Rouen, 1^{er} juin 1959.

» ...Je suis possesseur d'un des 25 exemplaires (5) sur papier de Hollande dédicacé à mon arrière-grand-père M^e Senard, dans les termes suivants :

« A M^e Senard, qui est la cause du succès de ma première œuvre.
» J'offre la seconde avec reconnaissance et humilité, en lui envoyant une
» longue poignée de main.

» Son tout dévoué et bien affectionné,

» G. FLAUBERT ».

» Cet exemplaire a failli être détruit au cours de la dernière guerre.

» Je l'avais déposé dans mon coffre-fort de la Succursale du Crédit Lyonnais de Rouen, pensant qu'il serait en sécurité, mais au cours du mois de mai 1944, la ville de Rouen a subi des bombardements sévères. Lors de l'un d'eux, la succursale du Crédit Lyonnais a été très éprouvée. Son directeur et plusieurs employés tués. Les coffres-forts ont été bousculés et le mien est resté plusieurs jours dans l'eau.

» Dès qu'il a pu être relevé, j'en ai retiré le volume en question, et avec le concours de mes enfants, je l'ai soigné page à page. Actuellement il est presque intact et spécialement la dédicace n'a pas souffert.

» Je vous indique que je descends de M. Senard de la façon suivante : une de ses filles a épousé mon grand-père Frédéric Baudry, qui était, à la fin de son existence, Conservateur de la Bibliothèque Mazarine et membre de l'Institut. Ma mère était la fille de M. et M^{me} Frédéric Baudry ».

Cette lettre nous révélait donc l'existence d'un volume insoupçonné, jamais décrit et dont la magnifique dédicace montre la reconnaissance et la fidélité de Flaubert pour l'illustre défenseur de **Madame Bovary**.

Relié à nouveau après la guerre, ce volume n'a pas sa couverture, mais, par bonheur, sa dédicace est intacte.

Nous sommes heureux de pouvoir l'ajouter aux treize exemplaires dédicacés, déjà écrits, car dans la hiérarchie des **Salammbô**, il mérite certainement de se voir attribuer une des premières places.

Auguste LAMBIOTTE

Président de la Société des Bibliophiles de Belgique.

Le Livre et l'Estampe, Bruxelles, n° 19, 3^e numéro de 1959.

*
**

A la suite de ce très intéressant article que nous sommes heureux de reproduire, M. Auguste Lambiotte veut bien ajouter ceci (sa lettre du 30 novembre 1959) :

« Je reçois à l'instant le catalogue d'une vente qui se tient à Paris
» les 10 et 11 décembre 1959, par les soins de M^{me} Vidal-Mégret, 154,
» boulevard Maiesherbes.

» Dans cette vente, il y a un **Bovary** sur vélin fort, un **Salammbô** sur Hollande et **Les Trois Contes** sur Hollande.

» L'exemplaire de **Salammbô** est précisément celui que je décris sous le n° 471 du catalogue Bergier et que j'avais tendance à attribuer à Alfred Baudry (6). **EN REALITÉ, IL EST DEDICACÉ A FREDERIC BAUDRY ET JE VOUS DEMANDE DE BIEN VOULOIR L'INDIQUER.**

(5) Lire **Salammbô**, exemplaire Senard.

(6) Voir l'article ci-dessus.

» Voici la description détaillée du volume en question, qui a été relié à neuf par Marius Michel :

- « Flaubert (G.) : *Salammbô*. Paris, Michel Lévy frères, 1863,
 » in-8°, mar. tête de nègre, jans., doublé de mar. rouge sertis d'un
 » filet doré, gardes de soie vert foncé broché, doubles gardes, tr. dor.
 » sur témoins, couverture et dos (Marius Michel).

» Edition originale. Exemplaire sur Hollande.

» Très bel et précieux exemplaire offert par Flaubert avec cet

» envoi et cette note autographe, sous le faux titre :

« A mon très cher Frédéric Baudry,
 souvenir de son vieux

G^{ve} FLAUBERT.

» Un des 25 exemplaires tirés sur papier de Hollande.

- » (Frédéric Baudry, condisciple de Flaubert au Lycée de Rouen,
 » philologue, devait épouser la fille de l'avocat Senard, qui plaida le
 » procès de Madame Bovary) ».

Les Ventes Flaubert à la Salle Drouot

Les Manuscrits et œuvres de Flaubert continuent à être mis aux enchères, notamment à Paris, à la Salle Drouot.

Il y a lieu de noter les enchères suivantes :

I

Le Mardi 12 Mai 1959.

Salle n° 8. — Vente Gérard de Berny.

- | | | |
|---|-------------|----------------|
| 126. — FLAUBERT (G). <i>Vie Musulmane</i> , manuscrit autographe de 63 pages. — Le Caire, Janvier 1850. | Adjugé..... | 200.000 francs |
| 127. — FLAUBERT (G). <i>Madame Bovary</i> , 2 volumes, édition Michel Lévy 1857, relié. | Adjugé..... | 25.000 francs |
| 128. — FLAUBERT (G). <i>Bouvard et Pécuchet</i> , édition Piazza 1904, 2 volumes reliés. | Adjugé..... | 105.000 francs |

II

Le Vendredi 23 Octobre 1959.

Bibliothèque d'un Amateur.

FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. — Imprimerie Nationale 1912, avec gravures.

Adjugé..... 160.000 francs

III

Les Vendredi 27 Novembre et Mardi 1^{er} Décembre 1959.

Salle n° 8.

265. — FLAUBERT (G.) *Un Cœur Simple*, avec gravures,
édition Ferroud 1894.
Adjugé..... 3.000 francs
266. — FLAUBERT (G.) *Bouvard et Pécuchet*, édition
Piazza 1904, 2 volumes reliés avec gravures.
Adjugé..... 95.000 francs
267. — FLAUBERT (G.) *L'Education Sentimentale*, édition
Librairie de France 1922, avec gravures, relié.
Adjugé..... 5.500 francs
268. — FLAUBERT (G.) *Madame Bovary*, édition Blaizot
1931, avec gravures, relié.
Adjugé..... 46.000 francs
269. — FLAUBERT (G.) *Par les Champs et par les Grèves*,
édition Dancette 1943, avec gravures.
Adjugé..... 15.500 francs

IV

Le Lundi 30 Novembre 1959.

Salle n° 9. — Collection Léon Duchesne de la Sicotière.

- FLAUBERT (G.) *Lette à Madame Roger des Genettes*. —
Louis Bouilhet, 4 poèmes.
Adjugé..... 78.000 francs

V

Les Jeudi 10 et Vendredi 11 Décembre 1959.

Salle n° 8. — Bibliothèque de M. X...

115. — FLAUBERT (G.) *Madame Bovary*, édition Michel
Lévy, 1 volume, relié.
Adjugé..... 390.000 francs
116. — FLAUBERT (G.) *Salammbô*, édition 1863 Michel
Lévy frères, avec dédicace à Frédéric Baudry,
relié.
Adjugé..... 935.000 francs
117. — FLAUBERT (G.) *L'Education Sentimentale*, édition
Michel Lévy Frères 1870, 2 volumes, reliés.
Adjugé..... 33.000 francs
118. — FLAUBERT (G.) *La Tentation de Saint-Antoine*,
édition Charpentier 1874, relié.
Adjugé..... 13.000 francs

119. — FLAUBERT (G.) *Trois Contes*, édition Charpentier
1877, 1 volume, relié.
Adjugé..... 98.000 francs

VI

Le Mardi 15 Décembre 1959.

Salle n° 10. — Bibliothèque d'un Amateur.

31. — FLAUBERT (G.) Lettre à E. Laporte, février 1879.
Adjugé..... 10.000 francs
32. — FLAUBERT (G.) Lettre à Ernest Feydeau, fin de
l'hiver 1861.
Adjugé..... 92.000 francs
33. — FLAUBERT (G.) Lettre de Flaubert à Feydeau,
début de 1860.
Adjugé..... 155.000 francs
34. — FLAUBERT (G.) Dix lettres adressées à Flaubert
en avril et mai 1857 après la publication de
Madame Bovary, par : Sainte-Beuve (25 avril
et 10 mai 1857) - Chamfleury - Léon Gozlan -
Paul de Saint-Victor - Michelet - Edmond
About - Jules Sandeau - Ulric Guttinger -
Jules Janin.
Adjugé..... 238.000 francs
- Frais en sus : 21 %.

VII

Les lundi 22 et mardi 23 Février 1960.

Salle n° 9. — Bibliothèque de M. X... *Deuxième Vente.*

118. — FLAUBERT (G.). *Hérodias*. Compositions de
G. Rochegrosse. Préface par A. France. Paris,
Ed. Ferroud, 1892, in-8° relié maroquin rouge.
Adjugé..... 23.000 francs
119. — FLAUBERT (G.). *Un Cœur Simple*. Compositions
de Emile Adam. Paris, Ed. Ferroud, 1894,
in-8°, relié maroquin bleu.
Adjugé..... 17.000 francs
120. — FLAUBERT (G.). *Un Cœur Simple*. Société Nor-
mande du Livre Illustré, 1903, in-16, broché.
Adjugé..... 9.000 francs
121. — FLAUBERT (G.). *La Légende de Saint-Julien
l'Hospitalier*. Compositions de Luc-Olivier
Merson, Paris, Ed. Ferroud, 1895, in-8° relié
maroquin brun.
Adjugé..... 22.000 francs

122. — FLAUBERT (G.). *Salammbô*. Compositions de G. Rochegrosse. Paris, Ed. Ferroud, 1900, 2 volumes in-4°, relié demi-marquin orange.
Adjudgé..... 23.000 francs
123. — FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. Composition de A. de Richemont. Paris, Ed. Ferroud, 1905, in-8°, broché.
Adjudgé..... 7.000 francs
124. — FLAUBERT (G.). *Madame Bovary*. Eaux fortes en couleurs de Henri Jourdain. Paris, Société du Livre d'Art, 1912, in-4°, broché.
Adjudgé..... 40.000 francs
- Prix d'adjudication.* — Encore libellés en francs anciens.
Frais d'adjudication. — 21 pour cent en sus.

Ouvrages de Flaubert à vendre en librairie

A la Librairie Matarasso, 2, rue Longchamp, Nice.

I. — La Tentation de Saint-Antoine. — Introduction par Paul Valéry et illustrations de J.-C. Daragnès, 1942, grand in-4°, en ff. emboitage : 60 NF.

II. — La Tentation de Saint-Antoine, 1926. Edition illustrée de 20 miniatures de Arthur Szyk : 200 NF.

A la Librairie Charavay, 3, rue de Furstemberg, Paris.

Lettre de Flaubert à Feydeau.

Flaubert (Gustave).

L. a. s. « G. » à E. Feydeau. (Croisset, 22 sept. 1870). 3 p.
« ...Tu recevras par le même courrier, cent francs... Il m'en reste cent, sur lequel je prélèverai demain 60 francs pour m'acheter un révolver. Après quoi, à la grâce de Dieu ! Avant d'avoir la visite des Prussiens, nous avons celle des Pauvres, par bandes de 10 à 30 hommes qui se renouvellent toute la journée. Ils font des menaces ! Ton ami n'est pas disposé à la douceur. Après avoir failli devenir fou, je suis devenu enragé, et quoiqu'il advienne, je demeurerai idiot. On ne reçoit pas impunément de pareilles averses sur la cervelle !... » 960 NF.

A la Librairie Privat, 180, Boulevard Haussmann, Paris-8° (Catalogue 314, Septembre-Octobre 1959) les œuvres suivantes :

7454. FLAUBERT (Gustave), 1821-1880. — Lettre autographe signée à une dame, jeudi. S. d., 1 p. in-8. : 120 NF.

Un de ses compatriotes, « ...M. Valentin a fait (en suivant un peu mes conseils) quatre dessins de costume tirés de *Salammbô* qui doivent paraître la semaine prochaine dans *l'Illustrateur des Dames*, journal

de modes... ». Désirant les faire voir à l'*Impératrice*, pourrait-elle lui dire à qui il peut s'adresser aux Tuileries « ...pour que ces dessins arrivent promptement sous les yeux de Sa Majesté... ».

7051. FLAUBERT (G). Bouvard et Pécuchet. Nombreuses illustrations dessinées par Auguste Leroux. Paris, Ferroud, 1928, gr. in-8°, br., couv. imp. et la suite à part en feuilles, emboît. et étui. (227) : 75 NF.

Frontispice gravé sur bois en couleurs par Georges Beltrand, 32 compositions en tête et hors texte de Auguste Leroux, gravées à l'eau-forte par Eugène Decisy, et 51 illustrations dans le texte gravées sur bois par Gusman.

Tiré en tout à 575 exemplaires numérotés. — Un des 400 sur *Vélin d'Archès* auquel on a ajouté la suite en tirage à part, sur *Hollande*, des 51 gravures sur bois et 2 planches refusées.

Prospectus de publication joint.

Autour de Flaubert et de son Œuvre

A propos de l'orthographe des Delamare. Quelques réflexions sur un entrefilet récent de M. Herval (1)

Dans cette lettre du 10 juillet 1845 adressée par Flaubert à sa nièce (2) et où il est question d'une visite à Croisset de « Madame Delamarre du Nid-de-Chien », aussi bien que dans le passage de celle de Maxime Du Camp (3) demandant à Flaubert si c'est l'histoire de Madame Delamarre qu'il écrit alors (à la date du 23 juillet 1851), le nom de Delamarre comporte deux r, alors que celui de l'Officier de Santé de Ry, comme l'on sait, n'en a qu'un, C'est pourquoi, malgré l'annotation des éditeurs qui accompagne la première (4), on peut à priori conclure, avec M. Herval, qu'il s'agit de deux familles différentes.

On peut se demander aussi s'il ne s'agirait pas d'une simple faute d'orthographe commise soit par Flaubert et par son Ami à la fois (ce qui serait assez invraisemblable), soit seulement par l'un d'eux, Maxime Du Camp, de préférence (comme étant le moins bien informé), de telle sorte que, dans la première, il pourrait s'agir effectivement d'une autre Dame que de la Mère d'Eugène et, dans la seconde, de la femme même de celui-ci. Pour trancher la question, en ce qui concerne la lettre de Flaubert, il faudrait d'abord prouver, sur documents, que la personne du Nid-de-Chien n'avait bien qu'un r à son nom.

Or, à cette date de 1845, M^{me} Veuve Delamare, mère de l'Officier de Santé, était domiciliée à Catenay où son mari était décédé quatre ans plus tôt, en 1841. Avait-elle gardé un pied-à-terre à Rouen ? Est-ce de celui-ci qu'il est question dans cette lettre ? Nous l'ignorons.

(1) Bulletin des Amis de Flaubert, n° 14, p. 52.

(2) Supplément à la Correspondance (1830-1863), p. 45. — Conard-Lambert, 1954.

(3) Catalogue établi par la Bibliothèque Nationale pour l'Exposition du Centenaire de Madame Bovary, p. 4, n° 22.

(4) « ...mère d'Eugène Delamare, le médecin de Ry, dont Flaubert s'est souvenu pour son personnage de Charles Bovary ».

Une variante des Brouillons du Roman, conservée dans l'Édition de M. Pommier et de M^{lle} Leleu (p. 457), dit de la Mère Bovary qu' « elle avait besoin elle-même de lever une hypothèque sur une petite maison qui lui restait dans le quartier Martainville... », c'est-à-dire là où se trouvait cette Rue du Nid-de-Chien aujourd'hui disparue. Y aurait-il là simple coïncidence, ou bien Flaubert, par discrétion, et en dehors de toute considération littéraire, aurait-il cru devoir éliminer cette allusion ? (5).

De toute façon, que M^{me} Delamarre du Nid-de-Chien et M^{me} Veuve Pierre Delamare soient ou non la même personne, il n'est pas inopportun de relire dans le Journal des Débats du 2 mai 1922, p. 2, ce que la propre nièce de Flaubert répondait à M. Michel Renault qui l'interviewait sur les origines de Madame Bovary : « Une œuvre d'art a toujours un point de départ quelconque. Mais elle n'est pas une copie et tous les jugements qui affirment l'existence de tous les personnages du roman de mon oncle en donnant leurs noms à l'appui me semblent faux, pour ne pas employer un autre mot.

Madame Bovary est certainement remplie de souvenirs et d'observations de la jeunesse de Gustave Flaubert. Il a situé l'action dans des milieux connus de lui. Voilà, je crois, la vérité. J'ajouterai que, dans mon enfance, une vieille amie de notre famille, M^{me} Delamare de Catenay, venait de temps en temps voir ma grand-mère ; elle avait perdu son fils qui était un ancien élève de mon grand-père. Il avait été malheureux en ménage. Est-il mort des infidélités de sa femme ? Celle-ci s'était-elle tuée ? Je n'ai rien entendu dire là-dessus, mais je suis persuadée que, du scandale donné par l'inconduite de M^{me} Delamare, la bru de la vieille dame que j'ai connue, scandale d'autant plus grand qu'il se passait dans un petit endroit, est née Madame Bovary ».

GASTON BOSQUET.



L'œuvre de Flaubert à la Radio

Au cours de son émission du jeudi 11 février 1960, un de nos concitoyens, le rouennais Michel Vaglio, a participé au Concours de la Radio du jeu « Quitte ou Double ».

C'est ainsi que « Paris-Normandie » du vendredi 12 février 1960 relate les chances et les malchances de M. Vaglio :

Au « Quitte ou Double », Emma Bovary fait perdre 1.280 NF à un Rouennais

« Certains Rouennais se sont peut-être sentis hier soir, vers 20 h. 30, accrochés un peu plus que de coutume à leur poste de radio, au cours de l'émission « Quitte ou Double ». En effet, un de nos concitoyens, M. Michel Vaglio, demeurant rue Jouvenet, et de sa profession expert-comptable aux Ponts et Chaussées, subissait

(5) Au répertoire alphabétique des adresses de l'Almanach et de l'Annuaire de Rouen et des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure pour l'année 1845 on trouve :

3 Veuves Delamare : 23, rue Martainville (celle-ci à éliminer parce que appelée Delamare-Roussel) ; 1, rue Bourg-l'Abbé ; 10, rue Val-d'Euaplet, et 2 Dames Delamare : 1, rue Préfontaine ; 6, rue des Trois-Cornets, contre 2 Delamarre seulement, l'un fabricant de toile à voiles, Edmond, rue Aux-Ours, et l'autre, menuisier, rue Stanislas-Girardin.

Notons que les rues du Val-d'Euaplet et Préfontaine, ainsi que cette rue du Nid-de-Chien, faisaient partie du faubourg Martainville.

le supplice du micro... et du jeu. Il avait choisi la catégorie littérature. Et brillamment, il sut répondre aux premières questions et mettre en branle sa solide culture pour faire face aux harcèlements du speaker qui, inlassablement, cherche la brèche.

» Or, cette brèche, il la trouva. Et là où il ne pouvait y en avoir, où l'on s'y attendait le moins. Plus dangereux qu'une brèche, un trou de mémoire.

» La question était : « De quelle personne s'est inspiré Flaubert pour écrire la mort d'Emma Bovary ? ou quelque chose d'approchant ». Elle touchait presque notre ville. Elle fit mouche. M. Vaglio ne se souvint plus de la belle et chagrine Delphine Delamare, au regard tistement voilé, qui dormait de son dernier sommeil au cimetière de Ry. Il ne se souvint pas de Maxime Du Camp qui avait conseillé à Flaubert ce rapprochement de personnages. Il ne revit pas le portrait qu'on peut voir au Musée de Rouen de M^{me} Delamare, doucement alanguie, désespérée. Il ne retrouva pas non plus le fil conducteur du drame : l'arsenic. Et pourtant, il le savait.

» Il le savait puisque c'est lui-même qui nous l'a confirmé au téléphone ».

C'est uniquement dans un but de documentation que notre Bulletin évoque ce Concours littéraire.

Notre Société a eu l'occasion de faire les plus sérieuses réserves sur ce genre de Concours publics, où les questions posées, trop souvent précieuses ou vagues, entraînent parfois des réponses, même déclarées excellentes, n'ayant qu'un rapport lointain avec la réalité des faits.

Dans le cas précis ci-dessus, rappelons que l'appartenance Delphine Couturier-Emma Bovary est plutôt... imaginaire ; que Flaubert (ainsi qu'il l'a dit lui-même) n'a copié aucun modèle ; que Maxime Du Camp a parlé à Flaubert de « l'histoire des Delamarre » (avec deux r) sans qu'on sache si ces Delamarre ont ou non le moindre rapport avec le ménage Delamare (avec un r)-Couturier ; et que le portrait qu'on peut voir au Musée des Beaux-Arts de Rouen est celui de M^{me} Joseph Court, femme du peintre, sans que rien n'indique, au surplus, que Flaubert (dont la famille connaissait fort bien la famille Court) se soit inspiré de M^{me} Maria Court pour en faire une éventuelle Emma Bovary.

Les Concours littéraires et ceux surtout de la Radio, font parfois — tout respect gardé pour nos Organismes d'Emission — gagner beaucoup d'argent, mais font presque toujours perdre les têtes.

**

Au dîner de la Saint-Polycarpe

On sait ce que représentait, pour Flaubert et son entourage, le dîner annuel de la Saint-Polycarpe.

Dans son bel ouvrage sur Guy de Maupassant, paru aux Editions Tallandier en 1947, page 175, René Duménil raconte cette savoureuse anecdote :

« Au dîner de la Saint-Polycarpe, le 27 avril 1880, chez les Lapierre (rue de Seine, à Rouen), Guy de Maupassant envoie cette carte d'invitation à Gustave Flaubert :

PINARD

Ancien Ministre

prie Monsieur Gustave Flaubert d'agréer l'expression
de son repentir le plus sincère à l'occasion
de la Saint-Polycarpe.

Le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen

Depuis 1957, le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen est sans Conservateur, le service de garde et de visite étant assuré par les soins, d'ailleurs très dévoués, d'une préposée, M^{me} Jabret.

Notre Société, saisie trop souvent par hasard, des visites qui ont eu lieu, notamment en 1957 et 1958, lors du Centenaire de Madame Bovary, s'est, à maintes reprises, faite la réceptionnaire et le guide de ces visites, heureuse évidemment de rendre service à de vaillants flaubertistes, mais tout de même un peu déconcertée par le silence des autorités dirigeantes en pareille matière (il s'agit de Flaubert !).

Par ailleurs, M^{me} Jabret, préposée, pour les raisons qu'elle a bien voulu porter à notre connaissance, a cessé ses fonctions à fin février 1960.

Depuis 1957, date de la démission de notre ami R.-M. Martin, qui fut longtemps le dévoué Secrétaire général de notre Société, celle-ci a attiré l'attention des autorités hospitalières et municipales sur cette question de conservation dont l'importance ne devrait échapper à personne et encore moins à ceux qui ont la garde, la conservation et l'entretien d'un Musée créé en 1923.

Lettres, démarches et visites n'ont donné aucun résultat.

Devant la situation de fait — janvier 1960, — le Président de la Société des Amis de Flaubert a cru devoir adresser à M. le Président de la Commission administrative des Hospices Civils de Rouen, la lettre suivante :

« Rouen, 26 janvier 1960.

» Monsieur le Président de la Commission Administrative
des Hospices Civils,

1, rue de Germont, Rouen.

» Monsieur le Président,

» Il a été porté à la connaissance de la Société des Amis de Flaubert, depuis quelque temps déjà, que la préposée actuellement au service du Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen cesserait son service à fin février prochain, qu'elle ne serait pas remplacée, et qu'au surplus, le Musée Flaubert et de l'École de Médecine fermerait ses portes pour un temps indéterminé en vue d'une réfection et de réorganisation de ce Musée.

» Qu'il me soit permis, Monsieur le Président, de réitérer près de vous et près de MM. les Membres de la Commission Administrative des Hospices, les préoccupations, à ce sujet, de notre Société, puisque, d'une part, l'intérêt que notre Société porte à ce Musée est l'un de ses buts statutaires et que, d'autre part, la renommée qui s'attache à ce Musée intéresse au plus haut point nos adhérents et tous les flaubertistes du monde.

» A ce sujet, qu'il me soit permis aussi de rappeler respectueusement, que dès le départ de M. R.-M. Martin, qui fut Conservateur de ce Musée jusqu'en 1947, notre Société, par mon intermédiaire, s'est cru autorisée à saisir de la question, par l'obligeant intermédiaire de M. le Directeur des Hospices Civils, l'Administration Hospitalière.

» A ce sujet, deux lettres ont été envoyées par nous en dates respectives des 18 octobre 1957 et 24 décembre 1957 ; plusieurs entretiens les ont précédées, encadrées et suivies ; il n'est pas à notre connaissance

que nos suggestions, faites à titre absolument objectif d'ailleurs et sans qu'il soit porté la moindre atteinte à la tutelle administrative, aient été suivies d'effets.

» Aujourd'hui, nos préoccupations à ce sujet demeurent les mêmes et vous ne m'en voudrez pas, Monsieur le Président, si, à nouveau, je me permets d'attirer votre bienveillante attention sur le Musée Flaubert et sur le rôle de notre Société, si, bien entendu, vous l'y autorisez.

» En effet, le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu a été complété par les soins, tout d'abord, de M. R.-M. Martin, qui fut non seulement le Conservateur du Musée, mais le Secrétaire Général de notre Société et eut l'occasion de recevoir en ses deux fonctions de nombreuses délégations.

» De plus, notre Société s'est trouvée mêlée à d'importantes réunions, manifestations et réceptions, conférences et autres, qui ont eu lieu précisément, au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu et ont eu un retentissement indéniable.

» Par ailleurs, des dons ont été recueillis au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu (notre Société et moi-même personnellement avons eu l'occasion de le faire) d'y participer, et le classement de ses objets s'est fait avec le concours de la Société.

» Enfin, il n'est pas superflu de rappeler que trois Expositions, en 1950, 1952 et 1957 ont eu lieu au Musée de l'Hôtel-Dieu et organisées par les soins de la Société.

» Notre Société est très particulièrement désireuse de voir le Musée Flaubert ouvert comme il l'était antérieurement ; et au cas de réorganisation ou de réaménagement de ce Musée, elle se permet de rappeler au souvenir de l'Administration hospitalière son existence et ses activités.

» Elle se met à l'entière disposition de cette Administration dans le cas où le passé de notre Société, fondée en 1913, et le rôle qu'elle a pu jouer dans le mouvement flaubertiste seraient de nature à intéresser la Commission Administratives des Hospices.

» Qu'il me soit permis, Monsieur le Président, en terminant cette lettre, de réitérer que notre proposition de collaboration éventuelle ne doit diminuer en rien l'autorité de l'Administration hospitalière, puisque le Musée Flaubert fait partie intégrante de l'édifice hospitalier et que cette même offre de collaboration n'est faite exclusivement que dans un but d'illustrer une des plus grandes mémoires de la littérature française.

» Notre Société serait heureuse, le cas échéant, d'apporter à un réaménagement éventuel du Musée Flaubert toutes ses connaissances et tout son bon vouloir.

» Dans l'attente éventuelle de votre réponse,

» Je vous prie d'agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués et dévoués.

Le Président :

Jacques TOUTAIN-REVEL ».

A cette lettre du 26 janvier 1960, M. le Directeur du Centre Hospitalier Régional de Rouen a fait la réponse suivante :

CENTRE HOSPITALIER REGIONAL DE ROUEN

« Rouen, le 29 janvier 1960.

» Monsieur le Président,

» J'ai l'honneur d'accuser réception de la lettre que vous avez adressée le 26 janvier à M. le Président de la Commission Administrative du Centre hospitalier.

» Les questions dont vous voulez bien l'entretenir ont déjà été, pour la plupart, examinées par la Commission administrative.

Je ne manque pas, néanmoins, de remettre votre lettre du 26 janvier au Président de la Commission administrative, lors de la prochaine séance de celle-ci.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Le Directeur.

**

Parallèlement à cette Correspondance, la Société des Amis de Flaubert envoyait à la presse le communiqué suivant :

A LA CONSERVATION DU MUSEE FLAUBERT DE L'HOTEL-DIEU

« La Société des Amicale de Flaubert,

» Attachée depuis de longues années au Souvenir du grand écrivain et de sa famille, a appris avec regret, que faute, semble-t-il, de personnel en assurant la conservation, la fermeture imminente et pour un temps indéterminé du Musée Flaubert et de l'Ecole de Médecine à l'Hôtel-Dieu de Rouen.

» Ce Musée, créé en 1923, contient en ses neuf salles, plus de 1.500 objets (tableaux, estampes, meubles), dont beaucoup proviennent de dons, a été le théâtre d'importantes Expositions, manifestations et réunions et toujours été l'objet des visites de nombreux touristes.

» Au cas mis en avant de réorganisation intérieure, la Société des Amis de Flaubert émet le vœu que rien ne soit retranché des salles qui constituent actuellement le Musée et des objets exposés.

» La Société réitère à ce sujet ses offres et suggestions, émet le vœu que la Conservation du Musée soit effective et régulièrement assurée.

» A l'approche notamment de la saison touristique, la Société des Amis de Flaubert s'autorise à souhaiter que dans une ville où le nom des trois Flaubert est demeuré particulièrement vivant, les Sociétés littéraires, artistiques et touristiques se joindront à elle pour obtenir le maintien intégral d'un des plus glorieux souvenirs de notre Cité ».

**

Ce communiqué a paru dans les journaux suivants :

Paris-Normandie, Liberté-Dimanche (avec un écho préalable paru le dimanche 24 janvier 1960), Tout-Rouen, Le Courrier Cauchois (avec un écho préalable paru le samedi 30 janvier 1960), Le Monde, Le Figaro Littéraire, Arts, Le Soir (Bruxelles).

Différentes lettres sur le même sujet ont été envoyées à M. le Maire de Rouen, M. l'Adjoint aux Beaux-Arts, M. Dusseaux, adjoint ; M. le Conservateur du Musée des Beaux-Arts de Rouen ; la Société des Monuments Rouennais ; le Syndicat d'Initiatives. Et le Président des Amis de Flaubert a eu la possibilité de voir des personnalités ci-dessus pour les entretenir à ce sujet.

La seule indication recueillie à ce jour est qu'effectivement, l'Administration hospitalière de Rouen aurait décidé la réorganisation à peu

près totale de ce Musée (on parle même d'agrandissement) sans que nul — en dehors de quelques initiés — soit, semble-t-il, vraiment au courant de ces projets.

Il n'apparaît pas, tout au moins à ce jour, qu'on envisage même la nomination d'un Conservateur.

Notre Société n'a pas à tenir rigueur, bien sûr, de n'être point sociétaire, même à part partielle, de la vie même du Musée Flaubert. Ce qu'elle a fait pour la mémoire et l'œuvre du grand écrivain et de sa famille, l'activité qu'elle a pu déployer, comme rappelé ci-dessus, au Musée de l'Hôtel-Dieu, l'enrichissement indéniable de ce Musée par les mains de la Société, n'ont pas à entraîner la moindre mansuétude, mais qu'on le veuille ou non, elle est le trait d'union tout naturel — c'est d'ailleurs un de ses buts statutaires — entre ce qui reste de la demeure des Flaubert et l'ardente piété que témoignent envers cette demeure tous ceux (et ils sont nombreux aussi bien de France que de l'étranger) pour lesquels la présence de Flaubert signifie tout de même quelque chose.

C'est dans ce but qu'elle a cru devoir intervenir. Elle réitère ici que son souhait le plus cher (et nous voulons croire que cette pensée sera tout de même favorablement accueillie) est que rien ne vienne interrompre le culte de la reconnaissance et du souvenir qu'on doit avoir envers un des plus grands noms de la littérature française.

J. TOUTAIN-REVEL

Président des Amis de Flaubert.

Correspondance. — Notre article était déjà composé quand nous avons reçu, en date du 26 février 1960, la lettre suivante :

CENTRE HOSPITALIER REGIONAL DE ROUEN

« Rouen, le 26 février 1960.

» Monsieur le Président,

» La Commission Administrative du Centre Hospitalier Régional de Rouen, réunie le 17 février, a pris connaissance de votre lettre du 26 janvier.

» Elle partage votre opinion sur l'intérêt que présente pour notre ville le Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine.

» Une Commission spéciale le visitera très prochainement, et en vous remerciant de votre excellente offre de collaboration, je ne manquerai pas de vous tenir au courant des mesures que nous envisageons en faveur de ce Musée.

» Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de mes sentiments les plus distingués ».

Le Maire de Rouen

Président de la Commission Administrative
du Centre Hospitalier Régional.

Terminons cette information en précisant que notre Société sera toujours heureuse « d'être tenue au courant des mesures que nous envisageons en faveur de ce Musée ».

Elle souhaite vivement la nomination d'un Conservateur.

LA BIBLIOTHEQUE FLAUBERT A CROISSET

Dans le *Mercure de France* de janvier 1960, bref écho de cette question sur laquelle nous avons eu à intervenir, précisément dans cette Revue, en novembre 1959.

L'auteur de cette mercuriale affirme que la Société des Amis de Flaubert n'a jamais reçu en don la bibliothèque de l'écrivain, actuellement à la Mairie de Croisset.

Notre Société ne voit aucun inconvénient (les résultats obtenus dépassant heureusement d'éventuels hommages) à se voir ainsi sévèrement reléguée dans l'ombre, ce qui ne diminue en rien l'action entreprise en 1949 par elle pour le précieux retour d'Antibes en Normandie.

Cette Société se permet d'indiquer, ou plutôt de rappeler, qu'elle a reçu de l'Académie Française la Bibliothèque Flaubert, à charge par elle de la laisser en dépôt à la Mairie de Croisset jusqu'à ce qu'une installation puisse être définitivement envisagée au Pavillon Flaubert, et que si la formalité juridique du don à une collectivité publique a été envisagée, grâce d'ailleurs à une aide particulièrement généreuse de la Municipalité de Canteleu-Croisset, c'est parce qu'une telle procédure était indispensable et pleine de sérieux avantages.

On peut même compléter la présente indication en précisant que cette Municipalité étudie la possibilité de satisfaire, en collaboration avec la Société des Amis de Flaubert, au vœu de l'Académie Française, dont le procès-verbal cité en référence dans le *Mercure de France* de novembre 1959, indique expressément in fine les modalités.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — Bibliographie sur Flaubert et son Œuvre

De M. F. COTUGNO :

Dans le « Bulletin des Amis de Flaubert », n° 15, nous avons eu l'occasion, en répondant à une question de l'un de nos adhérents (M. F. Cotugno), de citer quelques auteurs en référence.

Précisons que la liste de ces auteurs, établie à titre énonciatif et non limitatif, est forcément incomplète.

Aux noms déjà cités dans la réponse, ajoutons celui de M. Edouard Maynial, qui fut longtemps professeur de Lettres au Lycée Corneille de Rouen et a si souvent écrit sur Flaubert et sur son œuvre, que ne point citer son nom serait une erreur d'exégèse.

M. Edouard Maynial (qui veut bien nous honorer de sa précieuse amitié) est, rappelons-le, l'auteur de *La Jeunesse de Flaubert, Flaubert et son milieu, Flaubert et le préfacer de Madame Bovary, Bouvard et Pécuchet, les Trois Contes* ; il a consacré de nombreux articles de Revues et de presse au grand écrivain.

II. — Les Œuvres de George Sand à la Bibliothèque Flaubert à Croisset

De M. A.-Fr. JACOBS, de Leeuwarden (Pays-Bas) :

1°

Question. — Vous m'avez écrit dans le temps qu'il y a, à la Bibliothèque Flaubert, à Croisset, deux séries de volumes de George Sand.

- a) La collection complète (ou à peu près) de ses œuvres.
- b) Un ensemble d'œuvres que Sand a envoyées à Flaubert.

Si l'on trouve dans cette Bibliothèque le roman *Lélia*, il doit figurer dans la première série. Or, George Sand a fait deux « *Lélia* ». D'abord, en 1833, puis une édition fortement remaniée en 1837. C'est celle-ci qui a toujours été réimprimée dans la suite. Voudriez-vous vérifier si c'est bien une édition postérieure à 1837 qui se trouve à la Bibliothèque Flaubert ?

Réponse. — L'édition « *Lélia* » qui se trouve à Croisset est dans la seconde série, c'est-à-dire celle des Œuvres complètes (ou à peu près) de George Sand. Elle n'a pas de dédicace. L'édition est de 1865 (Michel Lévy, éditeur). Le volume porte une préface de George Sand, écrite à Nohant, le 15 janvier 1854.

2°

Question. — Voudriez-vous voir si les volumes suivants de la seconde série sont des exemplaires de l'édition ordinaire ?

Monsieur Sylvestre — Les *Don Juan de Village* — Le *Dernier Amour* — *Cadio* — *Mademoiselle Merquem* — *Pierre qui roule*.

Réponse. — Ces volumes figurent effectivement dans la seconde série, c'est-à-dire ceux envoyés par George Sand à Gustave Flaubert, au fur et à mesure de leur parution.

Il s'agit donc pour chacun d'entre eux de la première édition ordinaire (sauf Monsieur Sylvestre).

Monsieur Sylvestre, édition 1866, 2^e édition, avec dédicace : A mon Ami Gustave Flaubert. — G. Sand.

Les *Don Juan de Village*, édition 1866, 1^{re} édition, avec dédicace : A Mon Ami Gustave Flaubert. — G. Sand.

Le *Dernier Amour*, édition 1867, 1^{re} édition, avec dédicace : A Mon Ami Gustave Flaubert. — Son vieux : G. Sand.

Cadio, édition 1868, 1^{re} édition. Sans dédicace.

Mademoiselle Merquem, édition 1868, 1^{re} édition. Sans dédicace.

Pierre qui roule, édition 1870, 1^{re} édition. Sans dédicace.

3°

Question. — Est-ce qu'il existe dans la Bibliothèque Flaubert les ouvrages suivants :

Henri Heine, drames et fantaisies. — Si oui, est-ce que ce volume contient la tragédie *Almanzor* ?

Entretiens de Goëthe et d'Eckermann (1862) ou *Conversation de Goëthe* pendant les dernières années de sa Vie, 2 vol., 1863. — Si oui, lequel des deux ?

W. Scott : La Jolie Fille de Perth. — Si oui, quelle édition ? Traduite par qui ?

Réponse. — Il n'existe dans la Bibliothèque Flaubert que les ouvrages suivants :

Walter Scott. — Œuvres complètes, reliure romantique, 32 volumes.

Walter Scott. — Kenilworth, 1875.

Goëthe. — Œuvres en allemand, 5 volumes.

Heine. — Buch des Lieder, 1872, 1 volume.

COMPTES RENDUS LITTÉRAIRES

Le Rideau à l'Italienne, par M. René Dumesnil

M. René Dumesnil, qui a consacré toute son existence littéraire à la critique lyrique et musicale et à l'exégèse flaubertienne, a récemment publié au *Mercure de France* un charmant ouvrage intitulé : *Le Rideau à l'Italienne* (1).

Ce sont, remarquablement résumés, les Souvenirs de M. Dumesnil dans ses activités spirituelles aussi bien à Rouen (où il vécut sa jeunesse) qu'à Paris, où il exerça et exerce encore ces mêmes activités.

On devine que les Souvenirs flaubertiens abondent. M. René Dumesnil nous raconte comment, à Rouen, il fut amené à découvrir Flaubert, l'origine et les modalités de sa thèse sur l'écrivain et sur son œuvre (1905) et les circonstances de ses premières recherches. Ce que fut aussi sa précieuse collaboration avec René Descharmes, en 1909, et comment il fut incité à écrire de nombreux ouvrages et études sur Gustave Flaubert depuis cette rencontre.

C'est un livre charmant et instructif tout à la fois. M. Dumesnil n'est point tombé dans ce travers qui consiste trop souvent pour les mémorialistes à se mettre au centre des événements pour y marquer des avantages personnels. Le narrateur décrit ce qu'il a vu et ce qu'il a vécu ; il évoque de nombreux Rouennais et Parisiens, et c'est encore une fois une belle leçon de souvenir et d'histoire (2).

(1) *Mercure de France*, 1959.

(2) On lira en particulier — avec un peu d'amertume ! — les déboires du Comité chargé d'édifier à Paris un buste de Gustave Flaubert — celui de Clésinger — et l'attitude hostile de l'Académie Française (ou plutôt de son secrétaire perpétuel d'alors), lors de cette inauguration en 1921. Tout cela parfaitement exact et nous gardons à Croisset la lettre du 16 novembre 1921 de Frédéric Masson.

Toutefois qu'il soit permis de signaler une petite erreur critique relative aux « incidents qui survinrent au Comité de Rouen » — page 200 de l'ouvrage cité —. Georges Pennetier, l'ami personnel de Flaubert, fut invité non seulement à la cérémonie Flaubert-Bouilhuet à Rouen en mai 1921 pour la célébration du Centenaire, mais dès la fondation de l'Association des Amis de Flaubert (1913) et même dès la constitution du Comité pour le rachat du Pavillon Flaubert (1905), Georges Pennetier fut prié de faire partie du Comité. Il refusa, et ce refus fut accompagné de paroles assez sévères pour les militants d'alors.

Pierre et Jean, de Guy de Maupassant, avec une Préface de Pierre Cogny

Notre ami Pierre Cogny, professeur de Lettres et secrétaire général de la Société Emile Zola, vient de rééditer aux Editions Garnier le célèbre roman *Pierre et Jean*, de Guy de Maupassant.

Ce roman célèbre — un des chefs-d'œuvre du merveilleux conteur — se doublait déjà d'une importante introduction, où Guy de Maupassant justifie à sa manière la nécessité et les modalités du roman.

Pierre Cogny, en reprenant le texte de *Pierre et Jean* et de l'introduction, a fait précéder ce texte d'une préface, où il expose à son tour les modalités de composition de *Pierre et Jean*. De plus, notre ami Cogny reprend, à titre d'étude bien sûr, la thèse qui tente à faire de Guy de Maupassant non seulement le disciple, mais aussi le fils de Gustave Flaubert. On connaît cette thèse : juxtaposition et confrontation de dates, lettres échangées entre Gustave et Laure ex-Le Poitevin, devenue Maupassant ; séjours communs à Fécamp, etc...

Si l'argumentation par les dates, les lettres, les « doutances » mutuelles demeure toujours bien faible — compte tenu surtout des nombreuses recherches d'exégèse faites déjà sur cette question et qui, toutes (ou presque toutes) ont abouti à une solution négative (au moins jusqu'ici) — disons que l'augmentation par le côté physiologique, héréditaire, littéraire et moral, demeure assez troublante. Il est exact que Guy de Maupassant, dont la naissance s'entoure, qu'on le veuille ou non d'un certain mystère, eut toute sa vie et dans toute son œuvre, la hantise de l'enfant naturel, voire même adultérin. Il est exact de dire que *Pierre et Jean* ont (ou peuvent avoir) quelque similitude avec Hervé et Guy.

Mais cette simple lueur dans une longue et lourde nuit — celle des incertitudes — est-elle suffisante pour être le précieux fanal capable de guider des recherches ?

Il serait bien difficile d'en dire davantage, et seul, Pierre Cogny, le chercheur et le lettré, pourrait s'aventurer plus avant.

Quoi qu'il en soit, *Pierre et Jean* est à relire et, bien entendu, la préface de notre vaillant exégète.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

Le Vendredi 27 Novembre 1959 : Hommage à Emile Verhaeren

Le vendredi 27 novembre 1959, à midi, se réunissaient à Rouen, dans le jardin de l'Hôtel de Ville, plusieurs Sociétés Littéraires et Savantes de Rouen, pour rendre hommage, autour de la stèle d'André Verhaeren, à ce grand poète belge.

On sait que Verhaeren, alors qu'il venait de faire une conférence à Rouen, et d'ailleurs d'être accueilli par les Amis de Flaubert, dont il

était membre correspondant, fut tué par un train entrant en gare de Rouen, le 27 novembre 1917, en fin d'après-midi.

La Ville de Rouen a tenu à élever en souvenir de cet accident et plus encore en hommage à Emile Verhaeren dont l'œuvre est à juste titre considérée comme particulièrement importante, une stèle surmontée du buste du Lettré et du Savant. Tous les ans, les Sociétés littéraires rouennaises et les Sociétés du Souvenir belge s'assemblent autour de la stèle Verhaeren pour y déposer des fleurs.

Cette année, l'hommage a été rendu. La Société des Amis de Flaubert était représentée par M. Jacques Toutain, président ; M. Sénilh, trésorier ; M. Andrieu, secrétaire, et par plusieurs membres du Comité.



Election de M. Jean Pommier à l'Académie des Sciences MORALES et POLITIQUES

M. Jean Pommier, professeur au Collège de France et qui veut bien nous honorer de sa présence à la vice-présidence de notre Société, a été élu le 30 novembre 1959 à l'Académie des Sciences Morales et Politiques.

Cette élection lui fait grand honneur et à notre Société aussi. Notre éminent ami a si souvent et si bien écrit sur Flaubert et sur son œuvre que tout ce qui peut apporter d'illustration aux nombreux mérites de Jean Pommier nous réjouit entièrement. C'est autour de *Madame Bovary*, c'est autour aussi de Gustave Flaubert que le savant professeur au Collège de France a tout spécialement consacré ses études et ses recherches. A maintes reprises, dans les revues et journaux, la plume de notre ami s'est utilement exercée en vue d'une savante exégèse. N'oublions pas sa publication si précieuse des brouillons et manuscrits du célèbre roman. Et aussi les si utiles conseils que M. Jean Pommier nous a souvent donnés.

Tout cela engendre une grande joie et aussi une grande reconnaissance que nous sommes heureux de transmettre au nouvel Académicien.

Le Samedi 12 Décembre 1959 : Quarante Etudiants étrangers visitent Rouen et vont à Croisset

Une quarantaine d'étudiants de l'Alliance Française de Paris, de différentes nationalités, ont visité, le samedi 12 décembre 1959, l'agglomération rouennaise. La cathédrale, le *Pavillon Flaubert à Croisset*, la maison de Corneille à Petit-Couronne, et les puissantes installations de Shell-Berre figuraient à leur calendrier.

Ils déjeunèrent, à 13 heures, à la Maison des Jeunes, place du Général-de-Gaulle, où les accueillit M. Mulet, directeur.

M. Leroy, secrétaire du Syndicat d'Initiative, leur fut un guide précieux au cours de cette excursion qui leur montra les oppositions étonnantes de notre ville et de sa banlieue : d'une part, une grande cité historique et archéologique ; par ailleurs, un centre industriel en pleine expansion et un port actif qui contribue à accélérer encore cette promotion économique dynamique.

Le Dimanche 13 Décembre 1959. Le matin : Cérémonie du Souvenir sur la tombe des Flaubert. — L'après- midi : Conférence par M. Aimé Dupuy

Les Amis de Flaubert fêtaient, le dimanche 13 décembre 1959, le 138^e anniversaire de l'auteur de *Madame Bovary*. En leur nom, leur hôte d'honneur, M. Aimé Dupuy, vice-recteur honoraire de la Faculté d'Alger, fleurit la tombe. Puis ils poussèrent une pieuse reconnaissance jusqu'à la sépulture de Louis Bouilhet, toute proche.

Comme chaque année, à la minute de silence, succéda une conversation animée. On souleva les mêmes problèmes concernant quelques indispensables aménagements, projets déjà évoqués lors des précédentes commémorations : flèches pour orienter les visiteurs, dégagement des abords pour mieux marquer l'hommage permanent de Rouen à son immortel enfant.

Le docteur Rambert, adjoint aux Beaux-Arts, qui assistait pour la première fois, en sa qualité, à ce pèlerinage traditionnel, assura le président Toutain de toute son affection. Puis l'on redescendit vers la ville frileuse, humide et grandiose dans ses voiles de brume pâle.

On avait rendez-vous après déjeuner. On se retrouva dans la salle des Sociétés Savantes, au Muséum d'Histoire Naturelle. Le président Toutain y accueillit avec son habituel brio, M. Aimé Dupuy. Le thème choisi par l'éminent conférencier : « Flaubert et les chemins de fer », alléçait visiblement l'auditoire. Il se retira gâté, une heure plus tard, aprovisionné en anecdotes, en extraits de correspondance, en annotations féroces ou savoureuses. Car Flaubert n'y allait pas de main morte dans ses jugements et ses descriptions. Parfois pourtant, sous le trait, il glissait un sourire bienveillant.

Flaubert se familiarisa difficilement avec le nouveau mode de locomotion. Il lui reprochait d'aller trop vite. Où donc étaient les romans vécus au temps des diligences, au cours d'un voyage Rouen-Paris ?

La haute taille du « grand Flo » — 1 m. 80 selon les uns, 1 m. 83 selon les autres — lui rendait pénibles les déplacements en chemin de fer. Pour juger des dimensions des trains en ces temps héroïques, il suffit de savoir que la Compagnie du Nord vantait ses voitures « où l'on pouvait se tenir debout ».

En 1865, dans une lettre, Flaubert décrit son martyre : « Au bout de 5 minutes, je hurle d'ennui. On croit dans le wagon que c'est un chien oublié. Pas du tout. C'est Flaubert qui soupire ».

Le chemin de fer fournit à l'ermite de Croisset d'innombrables portraits express (naturellement), croquis jaillis d'un œil impitoyable et d'une plume précise. A la porte d'une gare, il remarque « un homme plaignant le sort des chiens. Dans les trains, ils sont avec des chiens inconnus qui leur donnent des puces ».

Flaubert avait déjà catalogué les gares. Il dénonçait cruellement leur morne aspect. Il convient, affirmait-il, de « s'extasier devant elles et les donner comme des exemples d'architecture ».

Mais Flaubert, qui protestait contre le bruit, aujourd'hui on dirait la publicité, fait autour de l'inauguration de la ligne Paris-Le Havre, en 1843, utilisa beaucoup le chemin de fer. Surtout lorsque après son attaque d'apoplexie, sur la route de Pont-l'Évêque, le médecin lui ordonna une

vie paisible, émaillée de longs voyages. Il parcourut l'Italie, la Suisse, l'Algérie, la Tunisie. Toutes les fois que l'occasion s'en offrait, il prenait le chemin de fer, là du moins où il existait.

En gare de Rouen, il vint souvent accueillir ses amis des soirées de Médan. Les dimanche de Pâques 1880, il fallait qu'il fût bien las pour charger de ce soin Guy de Maupassant, « son jeune homme ». Maupassant, qui venait de publier « Boule de Suif », avait attendu Zola, Charpentier, Daudet et Edmond de Goncourt, pour les conduire à Croisset. Le lendemain, ils étaient repartis vers Paris, ignorant qu'ils auraient à revenir au cours de l'été prochain pour suivre le cercueil de Flaubert jusqu'au cimetière Monumental.

La causerie de M. Aimé Dupuy, sobre, vive, légère et documentée, lui vaut de chaleureux applaudissements. Il fit entendre ensuite quelques enregistrements de pages de Flaubert. C'est ainsi que l'on apprécia Françoise Rosay dans quelques pages d' « Un Cœur Simple ».

De nombreuses personnalités honorèrent ces réunions littéraires. On reconnaissait, autour du docteur Rambert, le premier président Ricaud ; MM. Adnet, inspecteur d'Académie adjoint ; R. Croquebois, proviseur du Lycée Corneille ; Bluteau, directeur du Collège National Technique ; le romancier Roger Besus ; Robert Eude et Rouault de la Vigne, de l'Académie de Rouen ; André Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation ; Emile Horst, président du Souvenir Belge ; A. Pierre-Pani ; J. François Revel ; Lefèvre ; Werner Groepler ; les membres du Comité : MM. J. Toutain-Revel, président ; Lucien Andrieu, secrétaire ; René Senilh, trésorier ; Lahaye ; M. et M^{me} Fontaine.

Flaubert et son univers, Flaubert et son temps, Flaubert et ses pairs ont inspiré d'innombrables savants. Ce qu'il y a de prodigieux, c'est que le sujet ne risque pas d'être épuisé demain. Cela rassure ses amis qui pourront continuer à jamais d'explorer le monde merveilleux où règne le grand Flo.

Paris-Normandie, lundi 14 décembre 1959.

Le Mercredi 27 Janvier 1960 : Causerie de M. le Docteur Galérant sur « De Trouville à Freudstadt en côtoyant Flaubert et ses amours impossibles »

Le Docteur Galérant, un des flaubertistes les plus avertis de tout ce qui concerne la famille Flaubert et la vie du grand romancier, a donné à Rouen, Quartier des Sapins, au Comité d'Echanges Culturels et Folkloriques, le mercredi 27 janvier 1960, une Conférence du plus haut intérêt.

On sait les liens sentimentaux puissants qui unissaient Gustave Flaubert dès son enfance à M^{me} Schlésinger (la M^{me} Arnoux de l'*Education Sentimentale*) et ce que fut la vie de la double et pauvre épouse de Jude et de Schlésinger et ce que furent aussi les déchirements d'une famille profondément divisée.

Ce lent calvaire, le Docteur Galérant, qui connaît admirablement le sujet, le retraça en termes émouvants.

La venue du Docteur Galérant aux Sapins avait attiré une nombreuse assistance, heureuse d'entendre le savant flaubertiste évoquer « De Trouville à Freudstadt, en cotoyant Flaubert et ses amours impossibles ».

La causerie émaillée d'annotations rigoureuses et pittoresques, présentée avec autant de souci littéraire que d'esprit, remporta un grand succès. Elle sera d'ailleurs donnée, en juin prochain, à Deauville. A cette époque, en effet, Deauville accueillera une importante délégation de l'Université de Lexington, cité américaine du Kentucky, avec laquelle elle est jumelée. Or le docteur Galerant s'est vu confier le programme artistique et culturel, avec toutefois obligation d'y prononcer une conférence sur Flaubert. Ce qu'il a accepté bien volontiers.

Le Comité d'Echanges culturels et folkloriques des Sapins n'est pas peu fier d'avoir eu la primeur de la causerie du médecin. Pour lui exprimer son plaisir, le Comité lui remit un joli souvenir, un ouvrage d'Honoré de Balzac, réédité récemment à Munich, par l'éditeur allemand le plus spirituel, M. Ernst Heimeran. Voici le titre de ce curieux petit bouquin « L'art de payer ses dettes et de satisfaire ses créanciers sans déboursier un sou », enseigné en dix leçons, ou « Manuel du Droit commercial, à l'usage des gens ruinés, des solliciteurs, des surnuméraires, des employés réformés et de tous les consommateurs sans argent », par feu mon oncle, professeur émérite, précédé d'une notice biographique sur l'auteur et orné de son portrait. Le tout publié par son neveu, auteur de « L'Art de mettre sa cravate ». A Paris, à la Librairie Universelle, rue Vivienne, n° 2 bis, au coin du passage Colbert 1.827.

Ce charmant canular édité avec beaucoup de goût, à l'intention des bibliophiles, fut remis au docteur Galerant par M. Dürr, président du Comité, entouré des membres du bureau.

R. P.

COURRIER DU BULLETIN

Journaux et Revues qui veulent bien parler de notre Bulletin

La Société des Amis de Flaubert remercie vivement les Rédactions des Journaux et Revues qui veulent bien non seulement faire l'échange de leurs périodiques avec notre Bulletin, mais également réserver quelques lignes de commentaire à ce Bulletin.

Citons tout particulièrement la Revue des Deux Mondes, le Mercure de France, le Figaro Littéraire, Arts, Terroirs Vivants, Paris-Normandie, Liberté-Dimanche, le Courrier Cauchois, qui parlent avec bienveillance de notre Société et de son Bulletin.

Un remerciement chaleureux à notre ami Paul Leroy qui, dans sa chronique hebdomadaire des Lettres (« Liberté-Dimanche »), nous réserve toujours de précieux échos.

Et merci également aux Revues suivantes qui nous font l'honneur et le plaisir de nous faire parvenir leurs numéros périodiques :

Le Cerf-Volant, Les Annales de Nantes, L'Académie Berrichonne, Pages Libres des Ecrivains Dauphinois, La Revue des Sociétés Savantes de Haute-Normandie, La Revue du Département de la Manche, Terroirs Vivants.

De tels échanges prouvent une bonne confraternité et sont fructueux.

**

Bulletins à rééditer

Ainsi que nous l'avons annoncé dans les Bulletins précédents, notre Société souhaite vivement pouvoir rééditer les Bulletins suivants complètement épuisés et qui nous sont souvent demandés : 1 à 5 inclus, 7, 8, 9, 10, 11.

Les adhérents ou non adhérents qui voudraient souscrire à la réédition de ces Buletins sont priés de nous le faire connaître sans tarder, car nous ne pouvons envisager un second tirage que si le montant des souscriptions atteint au moins la centaine, et nous sommes loin de ce chiffre.

Bien entendu, les sociétaires qui nous ont déjà écrit à ce sujet et ont donné leur adhésion à un second tirage n'ont pas à nous écrire à à nouveau.

**

Bulletins à réacheter

Plusieurs sociétaires et de nombreux libraires ou éditeurs nous demandent les Bulletins 1 à 10 inclus, en particulier 2 et 4.

Nous demandons à nos sociétaires qui accepteraient de rétro-céder ces Bulletins de bien vouloir nous le faire savoir pour reprise éventuelle.

Prix de la reprise : 200 francs (2 NF) par Bulletin.

BIBLIOGRAPHIE

- L'ALBORETO. — Il rapporto vita, poesia in Flaubert. *Atti dell' Istituto Veneto di Scienze, lettere e arti classe di Scienze Morali e lettere* 1957-1958. (Voir compte rendu Studi francesi (gennaio — aprile 1959).
- CIGADA (Sergio). — *L'Egitto di Maxime du Camp et la Tentation de Saint-Antoine*. Studi francesi. (Gennaio — aprile 1959).
- GRUBBS (Henry A.). — Fictional time and chronology in the *Education Sentimentale*. *Kentucky Foreign Language Quaterly* 1958. 4 th. Quarter.
- HÉBERT DE LA ROUSSELIÈRE. — Centenaire de *Madame Bovary*. Sa création. Mémoires de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts d'Angers, 1957.
- MASON (Germaine). — La veillée et l'enterrement d'Emma Bovary. Etude sur la méthode de Flaubert. *French Studies*, avril 1959.
- FLAUBERT (G.). — G. F. - La queue de la poire de la boule de Monseigneur, Pochade rouennaise inédite, avec la collaboration et les illustrations de L. Bouilhet. - A. G. Nizet, 1959.
- VÉRARD (René). — Epilogue de « l'Affaire Bovary ». La Victoire de Ry. Rouen, éditions Maugard, 1959.

-
- BERSANI (Léo). — The narrator and the bourgeois community in *Madame Bovary*. - *The French Review*, May 1959.
- BLOCK (Haskell M.). — Reviews of recent translations and éditions...
XI. *Madame Bovary*, translated by Francis Steegmuller (New York, 1957). — *Yearbook of comparative and général literature* VII, 1958.
- LORANO (Carlos). — Paralelismos entre Flaubert y Eduardo Barrios —
Revista ibero-americana, enero-junio 1959.
- PICCOLO (Francesco). — Nota sulla storia della poetica di F. — (In)
* *Studi in onore di A. Monteverdi*, Tome II. - Modena, 1959.
- DUMESNIL (René). — Le Rideau à l'Italienne. - *Nombreux Souvenirs sur Huysmans et sur Flaubert*. — *Le Mercure de France*, 1959.
- COGNY (Pierre). — Pierre et Jean. Introduction par Guy de Maupassant. Préface de Pierre Cogy. Ed. Garnier, 1959.
-